

COURBER LA TÊTE DANS LES CAMPES JAPONAIS



Lydia Chagoll
epo

En 1974 je me suis mise à rédiger ces souvenirs d'une enfant ayant échappé aux nazis pour aboutir dans des camps japonais.
A mi-chemin j'ai abandonné. Le sort de millions d'enfants sous l'occupation nazie me semblait bien plus important que le mien sous l'occupation japonaise.
Durant trois ans j'ai travaillé à la réalisation du film 'Au nom du Führer', sorti en 1979. Mais, puisque j'aime mener les choses jusqu'au bout, je me suis décidée à reprendre la rédaction de ce livre là où je l'avais laissé.

Hélas, mes notes et la plus grande partie du manuscrit inachevé furent volés. Tout était à recommencer. Et j'ai recommencé. Parce que je me suis dit que cet ouvrage pouvait rendre service. Savoir que ces événements ont effectivement eu lieu et que, dans certaines parties du monde, il y a toujours des enfants derrière des barbelés. Des enfants privés de liberté, oubliés du monde, tandis que la vie ailleurs continue normalement.

Lydia Chagoll
auteur de 'Hirohito,
empereur du Japon.
Un criminel de guerre
oublié?' (EPO, 1988)

*Titre original 'Zes jaren, zes maanden'
paru chez Standaard - Anvers, 1981*

Couverture Liliane Pauwels

Photocomposition et impression EPO asbl

*D 2204 1989 5
ISBN 2 87262 031 1*

*© Lydia Chagoll
1989, Les Editions EPO
Lange Pastoorstraat 25-27
2600 Anvers - Berchem
Tél.: 03/239.68.74*

TABLE DES MATTIÈRES

INTRODUCTION5

Concentration

I.

BRUXELLES - BATAVIA

9

La petite hollandaise - La fuite - Couvents - Payer - Un mois de guerre - Pau - Les juifs restent à l'arrière - Le Château - Mon pépé et un autre homme - Suicide - Visa de transit - Des Noirs - Blanc mais pas riche - Batavia -

II.

SORTIS D'UN GUERRE, ENTRES DANS UNE AUTRE

25

Sortis d'une guerre, entrés dans une autre - Tjideng-Adek via...

III.

TJIDENG - LE PREMIER CAMP

35

Le camp résidentiel - La politique de l'autruche - Warong Kita - Patinage - Monter de classe - Tremblement de terre - Cette chose-Là - Blackey -

IV.

GROGOL - LE DEUXIEME CAMP

47

Le camp aux baraquements sans fenêtres - Kjotské - Le tricot - Loisirs - Puer - Enfant de camp - Soeur B. - Mademoiselle Vous-me-faites-chier - L'album de coupures - Féminité - L'infirmière E. - Jardin d'enfants - Ma mère pleurait - 175 florins - La différence - Danny - La malédiction silencieuse - Lekas-Lekas - Les vers - Courrier - En déplacement -

V.

TJIDENG II - LE TROISIEME CAMP

73

Garde-à-vous - La jeune femme grise - Sonei - Le peuple élu - Une ou six semaines -

VI.

TANGERANG - LE QUATRIEME CAMP

79

Un mètre quatre-vingts sur deux mètres - Manassé - Un nouveau mot - Chrétiens-Juifs-Francis-maçons - Les intellectuelles - Le troisième monde - Partage équitable - Yoga - Szymon-Simon-Sjimme - Le docteur se tenait les fesses - Les Irakiennes - La broche de ma mère - S'instruire - Le serpent - Du blanc au jaune - Les rats - La femme du rabbin - Le berceau sans visites - Lydia - En déplacement -

VII.

NOTES

107

VIII.

ADEK - LE CINQUIEME CAMP

121

Diaspora - Affaire d'honneur - Possessions - L'eau - Partager - Taper sur le clou - Voleuse - Une papaye au su avec l'écorce - L'accouchement - Boulevard Lambermont - Appel punitif - Sueur d'angoisse - Doute - Humiliation - Ralenti - Un jour dans Adek -

IX.

LA LIBERATION

135

La guerre était finie - Des hommes avec un turban - L'oiseau de malheur - Le jardin zoologique - Sonja - La fête de la libération - La feuille "Orange" -

X.

RETOUR

143

Singapour - Liberté: dormir-manger-nager - Hourra, nous sommes de retour - Se réadapter - Maison hollandaise - Le chat sauvage - Hilversum - Bruxelles - Mon premier jour de classe - RéVolte - Chat et souris - Le silence n'est pas d'or -

XI.

REFLEXIONS

157

Notion de temps - Entretiens - Hiroshima - La deuxième guerre mondiale - Vie et mort - Catégories - Les chambres à gaz - Pourquoi - La deuxième peau - Enfants - Pourquoi ma vie? - Curriculum vitae - Constat -

DATES HISTORIQUES

167

#

Courber la tête dans les camps japonais

Les souvenirs d'une enfant qui échappe aux nazis pour aboutir dans les camps japonais.

trâduit du néerlandais par L. Gautier
Les Editions EPO

Concentration

Tandis que je regardais les rushes dans une salle de projection, l'auteur dont l'œuvre était à l'origine du film, faisait tout haut ses commentaires. A un moment donné — c'était à propos du jeu de l'un des comédiens — il répéta plusieurs fois le mot 'concentration'.

Concentration.

Le mot me pénétra lentement, très lentement. Il était, pour moi, incomplet. En néerlandais, je ne le connaissais que joint au mot camp. Camp de concentration.

Camp de concentration, je comprenais, cela avait un sens pour moi, signifiait quelque chose à mes yeux. Dans les camps de concentration, des gens étaient détenus, des gens étaient humiliés. Dans les camps de concentration, les prisonniers ne se gênaient pas pour se voler, pour s'exploiter, pour s'injurier et se souhaiter la mort. Dans les camps de concentration, l'homme dégénérait.

Camp de concentration.

L'oublier, ou mieux, l'enterrer. Ne jamais en parler. Ne jamais y penser. Ne pas s'y attarder. Faire comme si cela n'existait pas.

Et maintenant, en 1973, vingt-huit ans plus tard, je découvrais que le mot 'concentration' était un concept en lui-même, un concept qu'il était possible de couper du mot camp, que ces deux mots pouvaient exister séparément.

Un nuage devait flotter dans ma tête — ou était-ce du brouillard? — Un amas de brume dont je n'avais pas conscience et qui se retirait parce que j'étais arrivée au point de maturité, parce que je pouvais regarder le passé dans le blanc des yeux, sans être tentée de tout détruire, moi y comprise.

Dans mes souvenirs sont ciselées des successions d'images. Ineffaçables. Impressions gravées dans mon cerveau comme des photos, la plupart en noir et blanc, quelques-unes en couleurs, toutes grandeur nature.

J'avais presque neuf ans quand la guerre éclata.

En 1940, nous avons fui la Belgique, mes parents, ma sœur — de trois ans mon aînée — et moi.

En 1942, nous nous sommes retrouvés derrière des barbelés dans les Indes néerlandaises. Mon père comme prisonnier de guerre, nous dans un camp de concentration pour blancs.

Nous étions parvenus à échapper aux Allemands.

Nous n'avons pu nous soustraire à l'occupation japonaise.

#

Chapitre — I

BRUXELLES — BATAVIA

La petite Hollandaise

À la maison, à Bruxelles, nous parlions néerlandais. Nous étions Hollandais. Depuis que j'avais atteint mes sept ans, je suivais les cours de l'école chrétienne néerlandaise de Bruxelles. J'y avais appris l'hymne national hollandais —le *Wilhelmus*— et acquis le droit d'agiter un petit drapeau lors de visites de membres de la famille royale des Pays-Bas.

Mais dans la capitale belge, on parlait surtout le français. Au bac à sable, au parc, au bassin de natation, dans la rue, au jardin d'enfants, à la patinoire, on m'appelait donc 'la petite hollandaise'. Je trouvais la chose amusante, elle me donnait l'impression de jouir d'un statut particulier.

Peu avant le début de la guerre, on essaya de briser les vitres chez nous. On nous insulta. On nous appela 'sales Juifs'. J'en fus complètement retournée.

Je me souvins de ce que j'avais appris, à l'école, pendant la lecture de la bible. La demoiselle nous avait raconté que Jésus avait été crucifié, et comment, et par qui.

Je trouvais Jésus un très gentil monsieur, les Juifs m'avaient paru résolument antipathiques. Agir de cette façon ... Le soir, à table, j'essayai de raconter la belle histoire aussi bien que la demoiselle. Là-dessus, mes parents m'apprirent que j'étais moi-même une petite Juive. J'en demeurai sans voix. Être une petite Juive représentait une nouveauté difficile à intégrer.

Chez nous, à la maison, personne qui pratiquât. Chez mes grands-pères, grands-mères, oncles, tantes, pas davantage. Notre famille n'était fidèle qu'à certaines traditions judéo-néerlandaises sans rapport particulier

avec la religion.

Le lendemain, j'allai frapper chez le pasteur qui habitait chez nous, à l'étage, et je lui demandai de me baptiser séance tenante. Fort aimablement, il me proposa d'entrer, m'interrogea et apprit ainsi que, le dimanche, au lieu de jouer dans la rue, j'allais très souvent à la messe. Je trouvais cela fantastique. Les magnifiques vêtements, rouges et blancs, avec tant d'or et de broderies, les jolies petites chaises basses avec leur haut dossier et leur siège de paille, les accents majestueux de l'orgue, le chant des chœurs, le balancement de l'encensoir. J'aimais cette odeur, et celle des longs cierges aux flammes dansantes, toutes ces dorures, tout ce bois sculpté à fioritures.

Quant aux tableaux, je ne les regardais plus. Les couleurs m'en paraissaient trop sombres, les scènes qu'ils décrivaient trop tristes.

Le pasteur m'apprit les vers de Jacob Revius : 'ce ne sont pas les Juifs qui vous ont crucifié, Seigneur...' et la différence entre les religions catholique, protestante, israélite. Les protestants et les catholiques croyaient en Dieu et en son fils Jésus, les Juifs seulement en Dieu. Mais c'était toujours au même Dieu que s'adressaient leurs prières. Il existait aussi des gens qui n'étaient pas croyants, mes parents, par exemple. Et j'étais leur enfant. Je devais donc attendre pour me faire baptiser, attendre d'être grande. Je m'en allai, très déçue.

À partir de ce jour, je me mis à tout compartimenter, tout caser dans mes petits tiroirs personnels. Les catholiques avaient des curés, les protestants des pasteurs, moi, j'avais mon père. Je refoulai le fait d'être-une-petite-juive. Je le rangeai dans le grand livre de l'oubli.

Mais les injures et les menaces sous nos fenêtres ramenèrent bien vite la chose en surface.

Pendant l'exode, le concept '*être Juif*' ne me devint guère plus compréhensible, mais il apparut comme une évidence contre laquelle n'existait guère de recours. Tantôt nous étions des 'pauvres Juifs', ce qui nous valait d'être hébergés — en général contre une somme rondelette — tantôt nous étions des '*sales Juifs*' et il ne nous restait plus qu'à déguerpir.

Mes parents nous avaient fait promettre, à ma sœur et à moi, de ne jamais dire que nous étions des Juifs, de ne jamais donner notre nom de famille, un patronyme aux consonances typiquement néerlandaises qui, en France, nous situait immédiatement parmi les étrangers.

Il m'apparut bientôt que nous ne cherchions pas seulement à fuir les Allemands — ils n'aimaient pas les Juifs — mais aussi que les Français ne semblaient pas plus apprécier les étrangers qu'ils n'appréciaient les Juifs, et donc nous.

Être-une-petite-Juive faisait problème. Un problème pour les autres. Mais qui devint vite un problème pour moi. Qu'est-ce que cela voulait dire? Nous avions pourtant l'air d'être comme tout le monde.

Par la suite, je connus des gens très différents. Je les rencontrai dans des camps de passage, dans des gares, dans des écoles, partout où peuvent aboutir des réfugiés. Des hommes qui portaient des longues vestes noires et des chapeaux de même couleur. Des hommes à longue barbe, avec des papillotes le long des joues. Ils se tenaient le plus souvent groupés, d'un côté avec les garçons, tandis que les femmes et les fillettes se tenaient de l'autre. Les garçonnets étaient vêtus tout à fait de la même façon que leurs pères, sauf que, chez eux, le chapeau était remplacé par une sorte de petite calotte posée sur le sommet du crâne. Ces gens parlaient une langue que je n'avais jamais entendue, mais que mon père

comprenait. Je trouvais tout cela étrange, j'étais ébahie, remplie de curiosité aussi. Lorsque mon père leur parlait, je m'approchais d'eux, non sans serrer fortement sa main. Ces gens étaient des Juifs. Mon père aussi était Juif. Mais il semblait totalement différent. Je me sentais toute drôle, à l'intérieur, j'avais pitié de ces hommes, j'avais peur, j'étais désespérée. Ils avaient l'air si désespérément tristes. Et leur accoutrement accentuait encore cette tristesse. Leurs yeux gris foncé me paraissaient grands, très grands. Le peu de chair qu'on leur entrevoyait était blême. Leur comportement, leur maintien, leur regard exprimaient une intense douleur. Et ils marmonnaient sans arrêt, ils marmonnaient en balançant le torse. Ce marmonnement résonnait comme une lamentation. Une lamentation sans larmes.

Ces gens, j'ai voulu les oublier.

Ces gens, je ne les ai jamais oubliés. Sur leurs visages, sur leurs regards douloureux se superposent les visages osseux, de ceux qui, ayant survécu aux camps nazis, étant revenus de l'innommable, stupéfaits d'être encore en vie, stupéfaits d'avoir atteint les abîmes de la vie, regardaient leurs libérateurs sans les comprendre, sans les voir.

La fuite

Nous avons fui en train de Bruxelles à la Panne. Une semaine plus tard, nous nous retrouvions à pied sur le chemin de la France. Passée la frontière, l'exode se poursuivit à vélo, en bus, en train, en camion, en taxi, en camionnette. Du nord à l'ouest, de l'ouest à Paris, de Paris vers le sud-ouest, sur la côte, de la côte Toulouse. J'ai gardé des impressions de Dunkerque, Abbeville, Rouen, Bayonne, Biarritz, Pau et de bien d'autres villes et villages sur lesquels je ne peux plus mettre de nom.

Des premières semaines de la guerre je conserve l'image de routes qui semblaient ne jamais devoir finir, avec des milliers et des milliers de réfugiés chargés de paquets et de valises — de places dans des villes et des villages avec des gens assis, couchés,

endormis — de gares aux quais noirs de monde — de camions surchargés de vieillards, d'enfants, de bétail — de groupes à la débandade devant les convois de troupes — de masses fuyant sous les salves de mitrailleuses — de voitures militaires inutilisables — de bagages abandonnés — de maisons bombardées — de maison vides — de quartiers dévastés — de tas de ruines encore fumantes — de corps mutilés — de gens en larmes.

Je me souviens du hurlement des sirènes - de la course à l'abri - du bruit infernal des bombardements - de la misère sans espoir qui les suivait. Mais les avions en flammes dans le ciel me paraissaient un fascinant spectacle. Il ne me venait pas à l'esprit que ces appareils étaient manœuvrés par des êtres humains.

Couvents

Pendant l'exode, nous avons dormi dans des gares, sur des bancs de parcs publics, sur le sol dans la nature, sur des chaises de café, dans des caves, des greniers, des hôtels, chez des paysans, chez des citadins, dans des centres d'accueil, dans des écoles, des couvents. Je n'aimais pas les couvents. Les religieuses n'y admettaient pas les hommes. Mon père devait donc se chercher un logement ailleurs et j'étais terrorisée à l'idée de le perdre. Mais les nonnes se préoccupaient beaucoup de nous et de la vie spirituelle de ces 'pauvres réfugiées', de ces 'pauvres juives'. Elles tentèrent de persuader ma mère de nous confier à elles, ma sœur et moi. J'aurais voulu leur imposer le silence. Elles me rendaient folle d'inquiétude. Je ne voulais pas rester en arrière, je ne voulais pas vivre avec elles. Les couvents étaient sombres, froids, humides, et je trouvais épouvantable de dormir par terre devant un crucifié grandeur nature. Quand on me réveillait, le matin, en m'annonçant que nous poursuivions notre route, je voyais de nouveau la vie en rose, et ce d'autant plus que je pouvais compter sur un grand café-crème. À la maison, je ne buvais pas de café. Ce n'était pas une boisson pour les enfants.

Payer

Mes parents faisaient le maximum pour que nous puissions rester ensemble, nous quatre, au moins pendant la journée. Ce n'était pourtant pas toujours possible. La première fois que nous sommes partis sans mon père, ce fut à cause du conducteur d'une Citroën. Au dernier moment, il se ravisa, il ne prendrait dans sa voiture que des femmes et des enfants. Déjà installé, mon père dut céder sa place à une Française et à son enfant. Après avoir roulé quelques heures, ce même chauffeur s'arrêta. Il se montra brutal, se mit à jurer. Il voulait obtenir plus d'argent de ma mère. C'était pendant un orage. Des chevaux apeurés se rassemblaient dans une prairie. Des éclairs zébraient le ciel. Ma mère donna l'argent. Le soir dans un café, nous obtînmes la permission de dormir sur des chaises. On nous éveilla. Le patron, qui avait bavardé avec le conducteur de la Citroën, voulait nous mettre à la porte. Il n'admettait pas d'étrangers dans son établissement. Ma mère dut une nouvelle foi régler la chose avec de l'argent. Le jour suivant, le petit jeu reprit. Le chauffeur exigea encore un surplus pour nous conduire au lieu de rendez-vous fixé par mon père.

Un mois de guerre

Et l'exode se poursuivit. Dans une petite gare, nous attendîmes pendant des heures un train pour Paris qui ne vint jamais. Nous atteignîmes tout de même la capitale française, à bord d'une camionnette de France-Soir. Nous y louâmes un appartement. Pour un mois. Cinq jours plus tard, l'avance allemande nous précipitait sur la route de Bayonne. C'est dans cette ville que, pour la première fois de mon existence, j'assistai à un service dans une synagogue.

Après quelques jours nous avons continué sur Biarritz.

Ça et là, nous avons dû abandonner des bagages. Les gens avaient priorité sur les valises. Et les bagages expédiés en avance étaient, le plus souvent, des bagages perdus.

Nous n'avions donc plus grand-chose. Et l'argent liquide faisait aussi problème. À Biarritz, nous prîmes un petit appartement meublé. Ma mère trouva un travail de couturière. J'ignorais que ma mère pût travailler.

Ma sœur et moi passions la journée dans une école tenue par des religieuses. Les nonnes m'interrogèrent. Elles voulaient savoir comment les juifs vivaient, chez eux, et je leur racontais ce que je savais. Je rendais compte de la vie quotidienne dans une famille juive, à Bruxelles, une famille qui mangeait de la soupe au poulet le vendredi soir et du pain azyme le dimanche matin.

À Biarritz, jour et nuit, mon père faisait la queue devant les portes des consulats. Nous l'y relayions parfois. Tout le monde voulait quitter la France. Des centaines de réfugiés attendaient, sur le quai, dans l'espoir de prendre un bateau. Nous quatre allions partir en Angleterre.

Il apparut bientôt que seul mon père obtiendrait une place. Ma mère pleura, ma sœur pleura.

Pau

Nous décidâmes de nous rendre à Pau. Comme les Allemands se rapprochaient de plus en plus, mon père partit sans attendre. Nous le suivîmes quelques heures plus tard, en taxi. Au bout d'une trentaine de kilomètres, le chauffeur refusa d'aller plus loin. Il voulait rentrer. Et nous étions là, sur la route. Il nous fallait gagner Pau, rejoindre mon père. Un bus de transports publics s'arrêta, bien qu'il n'y eût pas de halte. Le conducteur nous fit monter. Le soir même, nous étions à Pau. Mais aucune trace de mon père. Et aucun endroit où dormir. Avec notre maigre bagage, nous sommes retournées à la gare autoroutière. Le gardien nous autorisa à passer la nuit sur les banquettes d'un véhicule vide. Le lendemain, dans la ville surpeuplée, nous retrouvâmes mon père.

Il régnait dans Pau une atmosphère de

découragement et de désespérance. Pas de vivres dans les magasins. Pas de place dans les cafés ou restaurants. Nous tournions en rond, nous errions. J'aurais voulu partir, partir aussi loin que possible de Pau. Nous sommes montés dans un train. Mon père se ravisa, nous descendîmes du train. Nous avons conquis, de haute lutte, quatre places dans un bus. Mon père se ravisa encore, nous descendîmes du bus. Nous nous sommes rendus dans un centre d'accueil pour réfugiés où ma mère nous ordonna de coucher tout habillées sur la paille. La nuit, mon père vint nous chercher. Il était allé aux informations, il avait entendu certaines rumeurs selon lesquelles des étrangers rassemblés dans ces centres seraient directement conduits en Allemagne.

Les Juifs restent à l'arrière

Nous sommes arrivés à Toulouse. Comment, je ne sais plus. Tout me pesait. Pau-Toulouse. Entre les deux, un blanc.

À Toulouse, nous les femmes avons de nouveau été hébergées dans un couvent, mon père dans une école. Ensuite, on s'installa à trois dans une mansarde, chez de très aimables paysans, dans un petit village, à quelques kilomètres de la ville. Ma sœur habitait chez des voisins. Enfin de compte, on s'est retrouvé à Lafourquette, dans un château aménagé en centre d'accueil pour les Belges et les Hollandais. La nourriture et l'hébergement y étaient gratuits.

Fin août, des autocars de la Croix-Rouge ramenèrent un grand nombre de réfugiés en Belgique et aux Pays-Bas. Ils retournaient chez eux, à la maison. Je rôdais entre les bus. Moi, neuf ans, comme j'aurais aimé rentrer à Bruxelles, à la maison... Mais les Juifs devaient rester à l'arrière. Trop dangereux de retourner, disait mon père.

Le Château

Le Château (1) *[en français dans le texte original]*, un 'centre d'accueil pour les réfugiés belges et néerlandais, devint alors un camp pour les

réfugiés juifs, porteurs de passeports hollandais. La plupart venaient de Belgique, certains des Pays-Bas, quelques-uns d'Autriche ou d'Allemagne. Le Consulat hollandais de Toulouse proposa à mon père la responsabilité de ce camp. Nous logions à quatre dans une chambre qui servait durant la journée de bureau directorial. Les autres familles se groupaient tant bien que mal dans les salles et les greniers.

Nous pouvions nous promener librement dans le village. Pour Toulouse, il fallait une autorisation plutôt difficile à obtenir.

En dehors des corvées de camp, il n'y avait aucune possibilité de travail. Les hommes et les femmes du Château consacraient donc leurs journées à meubler le vide. Il y eut des tensions, des disputes, on se battait, on échangeait pères et mères. La mère de ma petite amie à la chevelure rousse fit une tentative de suicide. Les adultes prenaient plaisir à se défouler sur ma sœur et sur moi, mon père étant directeur du camp, donc coupable de tout, nous, les enfants, devons payer la note.

Ces adultes du Château, je ne les aimais pas, pas plus qu'ils ne m'aimaient.

Mon pépé (1) [en français dans le texte

original] *et un autre homme*

Le Château était entouré d'un vaste parc.

Je fuyais loin des grandes personnes, grimpais très haut dans les arbres et y restais toute seule, des heures durant. C'est là que me découvrit un jour le gardien du Château — un vieil homme aux pommettes rouges, aux yeux rieurs. Il devint mon pépé. Ensemble nous allions cueillir des tomates, des raisins, des pêches. C'est lui qui m'apprit à boire. C'est à lui que je dois ma première cuite. Je revins très gaie, trouvant que la vie valait la peine d'être vécue. Quand mon pépé n'avait pas de temps à me consacrer, je sortais sans lui, j'allais toute seule cueillir des mûres, assez loin parfois. Souvent je rencontrais un cycliste coiffé d'un béret alpin, vêtu d'un

costume beige, d'une chemise blanche, et dont la cravate était toujours impeccable. J'ai renoncé aux promenades et aux cueillettes des mûres le jour où cet homme jaillit d'un buisson, la braguette grande ouverte, d'où sortait un appendice avec lequel il jouait tout en répétant pstt, psst. Je me suis enfuie. Je trouvais l'incident effrayant. Je n'osais me confier à personne. Je n'y comprenais rien, je ressentais cela comme un acte coupable, une chose qui ne pouvait se produire. J'étais malade de honte, tout ensemble furieuse et malheureuse.

Suicide

Au Château, il fallait toujours faire attention et, quoi que vous fassiez, c'était toujours mal. Vivre y était dangereux.

Parfois, on me donnait la permission d'aller loger chez une famille juive hollandaise qui avait loué une petite habitation située à quelques kilomètres de là. J'adorais m'y rendre, c'était une véritable fête. Dans cette maisonnette n'éclatait jamais nulle dispute, ne régnait jamais nulle envie, nulle jalousie. Parmi eux, je redevenais moi, j'osais être 'je', être une petite fille et i non plus une silhouette pourchassée.

Or, sans la moindre explication, mes parents mirent fin à ces séjours. Les raisons, je les appris plus tard. Il n'y avait plus de famille. Ils étaient partis, ils étaient morts, ils s'étaient tués. Je souhaitai que nous pussions, à quatre, faire de même. Disparaître. Pour toujours.

Visa de transit

Les réfugiés n'étaient souhaités nulle part.

Quant aux réfugiés Juifs, ils étaient à peine tolérés. Tout ce qu'ils pouvaient obtenir, c'était un visa de transit, moyennant beaucoup d'argent, et encore: avec l'aide ou l'appui de hautes autorités.

Nous sommes restés plus d'un an au Château, attendant les papiers nécessaires

pour pouvoir quitter la France. Pour atteindre notre but — l'Angleterre, l'Afrique du Sud ou, éventuellement, les Indes néerlandaises— il nous fallait traverser de nombreux pays. Obtenir le visa indispensable ou le cachet voulu, était affreusement difficile. Chaque fois que les choses étaient enfin réglées pour un pays, l'autorisation pour un autre venait d'expirer.

Nous sommes tout de même parvenus à quitter la France. Nous pouvions nous rendre au Portugal, via l'Espagne. J'étais contente de ne pas devoir rester Madrid. Les voitures de police et les hommes en uniforme m'y terrorisaient. Mais j'aimais Praia das Maças, à quelque distance de Lisbonne. J'y avais retrouvé une petite amie connue à la patinoire de Bruxelles. Nous allions nager ensemble. Le temps passé sur cette plage ressemblait à celui des grandes vacances vécues à Ostende, en Belgique. Sans soucis. Hélas, il nous fallait quitter le Portugal.

Nous n'avions qu'un visa de transit.

Des Noirs

Nous avons pris un bateau pour le Mozambique. Mais nous ne pouvions le quitter pendant les escales. Nous étions des réfugiés et les réfugiés ne débarquent pas.

Sur le quai du port de Luanda, en Angola, je vis un Noir battu à mort par un Européen. Curieusement, le Noir ne rendait pas les coups. Il demandait pardon. Je n'avais encore jamais vu un adulte frappé par un autre adulte rester sans se défendre.

Et personne n'intervenait.

Pour le Mozambique, nous ne disposions que d'un visa de transit. Nous ne pouvions guère nous attarder.

Lourenço Marques. Comme j'aurais aimé y vivre, à condition que ce ne fût pas dans la pension où nous demeurions pendant la journée, mais dans la maison où nous dormions, la nuit, à quatre dans une chambre, à même le sol. Je détestais la patronne de la

pension. Je ne pouvais pas la voir en peinture. Tous les matins, elle souhaitait la bienvenue au personnel avec un fouet. Tous les matins, la même cérémonie. Pourquoi frappait-elle? Pourquoi mes parents restaient-ils sans protester? Ils me mirent à ma place. Je devais apprendre à me taire. Je devais comprendre que des réfugiés n'ont pas le droit de parler. Dans un silence lourd de révolte, j'expédiai la patronne en enfer.

Quand elle s'absentait, je jouais dans le jardin avec le portier, un nain, un nain à la peau noire. Il m'apprit reconnaître les insectes. C'est lui qui recevait le plus de coups. N'est-il pas encore plus facile de frapper un nain, et, par ses fonctions même, ce nain n'était-il pas toujours à portée de main?

Il devint mon ami. Il était vieux. J'étais impuissante.

Blanc, mais pas riche

Nous avons pris un train pour l'Afrique du Sud quelques jours après que mon père et moi eûmes fêté Yom Kippour (le grand pardon) à la synagogue de Lourenço Marques. J'étais très contente, très fière. Il m'avait appris ce que je devrais dire aux gens avec qui nous resterions bavarder, après la cérémonie. Je ne comprenais pas bien ce que je disais, mais cela ne m'empêcha nullement de lancer à tous un joyeux 'gut yomtev'.

Pour l'Afrique du Sud également, nous n'avions qu'un visa de transit. Néanmoins, mes parents espéraient pouvoir s'y fixer. Quelques réfugiés n'étaient-ils pas parvenus à obtenir un permis de résidence? Mais nous, nous n'y réussîmes pas. Aucune de nos tentatives à Pretoria, Johannesburg, Durban ne fut couronnée de succès. Nous étions juifs, des juifs hollandais, des juifs pauvres. Bon gré, mal gré, il nous fallait prendre un bateau pour les Indes néerlandaises. Les hollandais étaient les bienvenus dans ce pays!

Nous partîmes donc pour cette terre promise.

Nous allions à Batavia. Mon père y trouverait du travail, nous pourrions de nouveau vivre

normalement, dans une maison, nous quatre, comme avant. Avant: la paix. Plus de guerres, plus d'angoisses, plus de poursuite, plus de lâcheté, plus de tourments.

Batavia résonnait comme une musique dans les oreilles.

Batavia

8 Novembre 1941. Nous atteignons les Indes néerlandaises, la terre promise. Indemnes. Tous les quatre.

Le voyage Bruxelles-Batavia avait duré 547 jours. Un an, cinq mois et vingt-neuf jours. Nous étions à Batavia. Nous étions libres.

Du bateau on nous conduisit tout droit dans un camp situé à quelques kilomètres de la capitale. Motif: parmi ces Hollandais fugitifs venus d'Europe se trouvaient peut-être des espions, des traîtres, de la racaille. Il fallait un certain laps de temps pour examiner cela de plus près.

Nous nous retrouvions donc réfugiés, et considérés comme tels. Nous n'habitions pas dans une maison. Nous ne vivions pas normalement. Nous étions enfermés dans un camp. Nous logions ensemble dans une chambre minuscule. Nous n'étions pas libres.

Il régnait dans ce camp une ambiance pourrie. Tout le monde était abattu. Adultes et enfants, complètement désabusés. Chacun se sentait comme un ennemi potentiel des Pays-Bas et de ses Colonies.

Mes parents furent conduits à plusieurs reprises à Batavia pour des interrogatoires de police. Ma sœur et, moi fûmes également entendues. Une fois. À tour de rôle. On appela d'abord mon père ensuite ma mère, enfin ma sœur. J'étais la plus jeune, je fus questionnée la dernière par un officier de police qui me fit expliquer qui j'étais. On nous déclara bons pour être libérés.

Mon père n'avait pas de travail, nous n'avions plus d'argent. Pas d'argent, pas de logement.

Des hollandais charitables hébergeaient des réfugiés dans leur maison (avec un certificat de bonne conduite délivré par la police!). Nous nous trouvions sur une liste d'attente.

Après quelques jours passés encore au camp, nous obtînmes enfin un abri. Mes parents furent logés chez la famille S., ma sœur et moi fûmes poussées dans un taxi et déposées dans une école Berlitz. Le couple qui devait se charger de nous, était occupé donner cours quand on nous débarqua. Pour l'attendre, on nous fit prendre place sur un banc, dans le couloir, et nous reçûmes un grand verre de sirop, avec une paille.

(...) Élèves et professeurs vinrent à tour de rôle jeter un coup d'œil sur 'les petites réfugiées' qui venaient d'Europe. Je me sentais très malheureuse. J'avais l'impression d'être un petit singe en cage. Pour la première fois de ma vie, je me réjouis d'avoir une sœur, de n'être pas tout à fait seule au monde. Pour la première fois aussi, j'avais un vrai chagrin. Un chagrin sans larmes.

#

Chapitre — II

Sortis d'une guerre, entrés dans une autre

Peu après la Saint-Nicolas, les gens qui nous hébergeaient nous appelèrent. Ils étaient tranquillement installés sur la terrasse. Nous devions nous asseoir près d'eux et bien écouter. Ils avaient quelque chose à nous apprendre, quelque chose qui n'avait rien d'agréable: c'était la guerre. La guerre entre les Indes néerlandaises et le Japon. Le coup fut terrible. Je voulais immédiatement rejoindre mes parents. Il n'en était pas question. Mais je pouvais leur téléphoner. Mon impuissance, mon désespoir m'avaient transformée en furie. Allions-nous de nouveau prendre la fuite? Je ne voulais pas, je refusais, je ne les suivais pas, qu'ils me laissent dans Batavia. Tout ce qu'ils dirent pour me consoler me paraissant superflu, je finis par raccrocher.

Quelques jours plus tard, on nous conduisit, ma sœur et moi, dans un pensionnat au milieu des montagnes. J'avais déjà parcouru bien des kilomètres en voiture. Cette fois, j'eus le mal du voyage et j'ai vomi pendant tout le trajet.

Ma mère, qui avait tenu à nous amener en personne, fut très satisfaite de l'accueil qui nous fut réservé au pensionnat. Nous partagions une grande et belle chambre avec les filles de la directrice. Au bout de trois jours à peine, on nous déménagea dans une autre chambre, soi-disant parce que je faisais trop de bruit en dormant.

Écrire ou téléphoner à Batavia était entretemps devenu impossible. Tous les contacts avec la capitale rompus, je me sentais comme trahie, complètement abandonnée.

Un soir, poussée par je ne sais quel pressentiment, je fis un baluchon de mes vêtements et de mes affaires personnelles. C'est précisément cette nuit-là que nous

fûmes encerclés par des mutins indigènes. J'entendais crier 'amok'. Amok, le mot avait une force magique, éveilleuse d'angoisse. On entendait hurler, courir, gémir, pleurer. Les professeurs donnaient des ordres, la directrice des contre-ordres. Mon baluchon en main, je me rendis dans le couloir. J'attendais. Je me sentis encerclée, enfermée dans un espace vitré. J'avais l'impression de me trouver dans une bulle protectrice sécurisante: j'observais tout et ne ressentais plus l'atmosphère de panique.

L'administrateur de la plantation de thé située quelques kilomètres plus loin vint à notre secours avec d'autres Européens armés. On nous poussa dans des voitures, nous devions y rester couchées sans parler. Tous feux éteints, fusils prêts à tirer, la colonne de voitures et sa pitoyable cargaison s'ébranlèrent. Une fois la plantation de thé atteinte, nous étions sauvés. Mais je dormais de nouveau par terre, nous vivions de nouveau entassés, de nouveau régnait l'insécurité.

C'est sur cette plantation que j'ai, pour la première fois, vu des soldats japonais. Je traînais quelque part dans le jardin quand je les vis monter tranquillement le chemin qui menait vers la maison. Je me suis aussitôt cachée. Il fut ensuite très difficile de me faire sortir de mon refuge.

Après avoir couru les bureaux des semaines durant, pour obtenir des papiers avec ou sans cachets, ma mère réussit à quitter Batavia pour retrouver notre trace. Quand je la vis entrer dans la plantation, comme si rien ne s'était passé, j'ai continué à jouer à cache-cache.

D'abord, je n'étais pas tellement contente de

la revoir, ensuite je n'avais absolument pas envie de reprendre la route. La vie à la plantation commençait à me plaire, et les Japonais ne nous ennuyaient pas. Ils demeuraient invisibles. Ils ne faisaient guère parler d'eux. Mais ma mère était venue nous chercher, ma sœur et moi. Nous dûmes la suivre.

Nous étions rentrées à Batavia. Nous trois. Ma mère, 37 ans, ma sœur, 14 ans et moi qui allait avoir 11 ans. Mon père, 41 ans, jugé bon pour le service par l'armée hollandaise et fait prisonnier depuis, se trouvait quelque part. Batavia, une ville comme une autre. Mais sans hommes blancs.

Après avoir habité seules pendant quelque temps, nous avons emménagé chez Madame S., qui vivait avec sa fille. Notre plus proche voisine était Madame Van Starkenborgh, la femme du gouverneur.

Quand l'occupant nippon eut achevé de mettre à l'ombre tous les prisonniers de guerre et tous les hommes à pigmentation blanche — pour les Japonais, on est un homme à partir de 14 ans- ce fut au tour des femmes et des enfants de disparaître derrière les barbelés. Nous devions gagner les camps ou les prisons libérés par la déportation des hommes blancs et des prisonniers de guerre à l'intérieur du pays, à Birma, Singapour, vers d'autres régions, d'autres îles. Ils devaient forcément nous faire place. Place à toutes les femmes et à tous les enfants blancs. Place à toutes les femmes et enfants de sang juif ou femmes mariées à des juifs. Pour les juifs ou les épouses de juifs, la couleur de la peau ne jouait plus aucun rôle.

Nous fûmes toutes les trois conduites au camp de Tjideng. Tjideng, un camp situé dans un quartier résidentiel de Batavia. Tjideng, le lieu de rassemblement pour les femmes européennes. Tjideng, une espèce de ghetto pour blancs. Tjideng, mon premier camp de femmes. Tjideng, mon premier camp sous l'occupation japonaise.

En 1940, nous avons quitté Bruxelles pour échapper aux Allemands. En 1942, nous fûmes emprisonnées par les Japonais.

Tjideng - Adek via ...

Mille cent treize jours derrière des barbelés. Trois ans et dix-huit jours. Je ne les ai pas comptés. Ils se trouvent inscrits sur un billet. Ce billet, plus un diplôme et un passeport temporaire délivré après la libération par le gouvernement hollandais constituent les seules preuves officielles de mon internement dans cinq camps durant l'occupation japonaise.

Cinq camps dont chacun portait un nom: Tjideng, Grogol, Tjideng II, Tangerang, Adek.

Tjideng, le premier, un camp situé dans un quartier, résidentiel.

Grogol, le deuxième. Un camp aux baraquements sans fenêtres.

Tjideng II, le troisième. De nouveau, le camp du quartier résidentiel, un enfer.

Tangerang, le quatrième. Un camp divisé en deux surfaces rectangulaires.

Adek, le cinquième. Le dernier camp.

Ces cinq camps pour femmes se trouvaient dans Batavia et aux environs.

Sauf pour Tjideng, j'ignore à quelle distance de la ville ils se trouvaient. Lorsque nous y étions conduites, sous forte surveillance, sans nourriture, sans boisson, sans connaître notre destination, le voyage semblait interminable. Parfois, il nous fallait refaire le chemin en sens inverse. Parfois, nous restions bloquées pendant des heures. Ou bien, nous devions descendre du train pour monter dans des camions, descendre des camions pour monter dans le train.

Cinq camps. Des souvenirs liés à des bâtiments, à des animaux, à des gens.

Tjideng: mon petit chien Blacky, un teckel.
Grogol: des vers. Des petits, des moyens et des gros.

Tjideng II: Sonei, commandant du camp. Une bête féroce.

Tangerang: des rats. Des rats voraces.

Adek: des punaises, des punaises, des punaises. Des légions de punaises.

Mais je peux aussi classer ces camps d'après la nourriture. Tjideng: du riz rouge.

Grogol: des pains d'amidon gris.

Tjideng II: rien

Tangerang: de la nourriture kasher (préparée selon les préceptes de la religion israélite).

Adek: de l'herbe en saumure. À Tjideng, mon petit chien Blacky adorait le riz rouge. Je lui donnais le quart de ma ration. C'était à l'époque où je mangeais encore dans une assiette et Blacky, comme il sied, dans une écuelle. Plus tard, c'est moi qui ai mangé dans l'écuelle.

À Grogol, nous nous procurions des rations supplémentaires de ces pains d'amidon gris, faits avec de l'eau et un substitut de farine. Une semaine sur deux, ma mère en volait. L'autre semaine, c'était une amie. L'une faisait le guet, l'autre volait, toutes deux partageaient le butin.

Rien à manger durant notre deuxième séjour à Tjideng. Qui eût pensé à nous donner de la nourriture? Nous n'aurions d'ailleurs pas eu le temps de l'avalier. Notre temps, nous le passions à rester immobiles durant les innombrables appels.

Les rations kashers de Tangerang étaient certainement encore plus dépourvues de vitamines que toutes autres, mais cela m'était bien égal. Loué soit Dieu!

Quant à l'herbe en saumure, elle peut être considérée comme une invention brevetée du camp d'Adek. Prenez de l'herbe ou — très exceptionnellement — des déchets de légumes (dûment volés), du sel, du poivre

(tout aussi volé), mélangez le tout, mettez la mixture obtenue dans un bocal bien fermé, faites-la aigrir au soleil 'brûlant' sans la perdre de vue un seul instant. Et voilà du 'Atjar Tjampoer concentrationnaire' (légumes en saumure). Un délice.

Cinq camps. Cinq différents 'séjours de nuit'.

Les façons de dormir variaient d'un camp à l'autre, voire d'un baraquement à l'autre. À Tjideng, j'avais un lit, dans une chambre, dans une maison. À Grogol, une couchette de planches, individuelle, dans un baraquement humide. À Tjideng II, nous couchions à même le sol, dans une promiscuité de sardines en boîtes. À Tangerang, sur les deux étages de châlits, les familles établissaient des séparations de fortune à l'aide de chiffons pendus à des cordes. Dans Adek, c'étaient encore des châlits, mais sans la place ni le matériel nécessaire à établir la moindre séparation. Avec 50 cm par personne, mieux valait ne rien gaspiller.

Tjideng, Grogol, Tangerang, Adek, je les identifiais aussi avec des médecins, tous Européens, et prisonniers comme nous.

À Tjideng, le camp résidentiel, pendant mon premier internement, c'était une femme. Paisible. Parlant peu, mais trouvant toujours le mot juste. Elle aussi avait un teckel, une femelle brun-beige, une vieille bête fidèle. À l'heure de midi, la doctoresse déambulait avec elle dans le camp, toutes deux perdues dans leurs pensées. On n'aurait pu dire qui promenait qui. La doctoresse dut nous accompagner à Grogol. Étant médecin, elle eut la permission d'emmener son chien. Nous fûmes obligés d'abandonner nos animaux domestiques.

À Tangerang, c'était un médecin. Il avait droit à sa chambre, droit à sa femme et à sa fille. Les autres prisonniers trouvaient qu'il ne méritait pas cette chance. On ne l'aimait pas. C'est lui qui, étant battu un jour, se tenait les fesses comme un petit garçon.

À Tjideng II, nous ne vîmes aucun médecin.

Dans le dernier camp, le camp d'Adek, le docteur, un homme très grand, célibataire, fort calme, un introverti, portait des lunettes à double foyer. Pendant ses visites, il était assisté d'une jeune infirmière, juive allemande, très petite, pleine de vivacité, une extravertie, qui portait également des lunettes à double foyer. Elle prenait sa tâche très au sérieux. C'est elle, je crois, qui donnait au médecin le courage de visiter les malades, c'est elle qui l'entraînait, qui prenait la parole.

Cinq camps. Deux responsables féminins.

Je ne vois plus devant moi que deux femmes, celle de Grogol et celle de Tangerang, toutes deux Européennes. Elles nous représentaient auprès des Japonais. À Grogol, Madame C., personne très cordiale, très sympathique, sachant toujours ce qu'il convenait de faire. Une intermédiaire qui n'avait pas froid aux yeux. Toujours aimable, toujours pleine d'entrain. Toujours bien habillée et bien coiffée.

À Tangerang, le camp divisé en deux sections —une pour les Chrétiens, une pour les Juifs — je trouvais que la responsable du camp avait une allure de directrice d'internat. Elle donnait sans cesse l'impression de se demander ce qu'elle pouvait bien faire en tel lieu. J'ai rarement vu quelqu'un qui fut aussi hautain, aussi distant. Jusqu'à ses vêtements qui la distinguaient des autres femmes. Toujours, mais alors là toujours, elle portait de longs pantalons, coupe d'homme.

Quant aux Japonais, chefs ou gardiens de ces camps, trois demeurent gravés dans ma mémoire.

À Grogol, Danny, un soldat grossier et brutal.

À Tangerang, un officier, mélomane enragé, amateur de musique classique occidentale.

À Tjideng II, le commandant Sonei, une pourriture. Condamné à mort après la guerre. ET exécuté.

D'autres surveillants ou commandants, je n'ai gardé qu'une image imprécise, les Japonais ne se montrant le plus souvent qu'en groupe, je ne les voyais pas comme des individus. Ils formaient un bloc. Un bloc dont j'avais peur. Si peur que j'en faisais dans ma culotte.

#

Chapitre — III

Tjideng, le premier camp

Le camp résidentiel

Tjideng était un quartier résidentiel typique des Indes néerlandaises: des rues, des avenues, des coins et des recoins, des sinuosités, des places et des placettes.

Sous l'occupation nipponne, ce quartier devint un camp. Un camp pour les femmes et les enfants blancs. On l'entoura de haies de bambous et de barbelés. Chaque maison devait être occupée par une, deux, trois familles. Parfois plus. Souvent plus. Des familles sans pères, sans frères aînés. Des familles sans hommes.

Les femmes devaient s'y occuper de tout. À elles de rassembler tout le nécessaire: lits et matelas, tables et chaises, armoires et ustensiles de cuisine, couverts, lampes... Tout ce qu'on peut trouver dans une maison pour y vivre. Mais les réfugiés venus d'Europe ne possédaient rien. Nous nous tirions d'affaire avec ce dont les autres ne voulaient pas.

Au début, les femmes à Batavia n'acceptèrent pas trop mal cet internement. Peut-être parce qu'il semblait offrir aux Blanches une certaine sécurité. Le couvre-feu imposé par les Japonais, les indésirables visites nipponnes du crépuscule avaient fait naître un sentiment d'inquiétude.

Ce camp de Tjideng fut donc 'occupé' par les femmes. Elles s'y installèrent. Elles en mirent un coup. On vit très vite naître des comités de foyers, de rues, de quartiers. Une crèche fut ouverte. Puis un hôpital. On s'occupa du corps et de l'esprit: clubs de bridge ou de gymnastique, au choix. Couturières, coiffeuses, esthéticiennes, tout pouvait encore se trouver. Sur rendez-vous! La vie des

femmes se poursuivait. Tranquillement. Comme si de rien n'était.

Vivre dans le camp de Tjideng, initialement prévu pour 2.000 internés, fut d'abord supportable, très supportable. Plus tard, l'espace du camp fut fortement réduit. Pourtant on y entassa, dès la fin de 1943, 10.000 êtres humains. Des damnés sous le soleil.

La politique de l'autruche

En fait, vous étiez plus rassuré dans le camp de Tjideng que dehors. Pendant les premiers mois de notre détention, l'appel quotidien n'avait pas encore été instauré, et les Japonais se montraient rarement dans l'enceinte. Ils préféraient leur poste de garde, à l'entrée. Il fallait franchir ce poste de garde en entrant ou en sortant. Sortir du camp, au début, c'était encore possible. Un motif valable suffisait pour obtenir le cachet qui vous donnait l'illusion de la liberté pendant quelques heures. De cette liberté, ma mère et ma sœur firent souvent usage. Moi, non. Parce que, pour quitter le camp, nous devions saluer nos gardiens. Courber la tête. Devant eux! Et dans la ville aussi, il fallait compter avec les Japonais. S'incliner. Toujours s'incliner. Alors que je les détestais.

Dès que Batavia fut entièrement sous leur botte, dès qu'ils s'installèrent, dès qu'ils s'y trouvèrent chez eux, leur abord devint plus dur, plus sévère. Chaque fois qu'ils entraient dans votre champ de vision, vous deviez leur marquer un grand respect. Courber la tête très lentement et très profondément. Sans cela, vous étiez puni: un coup sec sur les oreilles ou quelque'autre gentillesse.

Je fuyais tout contact avec les 'Japs'. Quand je ne les voyais pas, c'était comme s'ils n'existaient pas.

Warong Kita

Pendant les premiers mois, l'autorité occupante se contenta de mettre derrière les barbelés tous les citoyens blancs. Une fois là., nourriture et habillement étaient notre problème et non celui des Japonais. Ils ne s'en souciaient point. Chacun n'avait qu'à subvenir à ses besoins. Mais, pour manger, pour pouvoir acheter de quoi s'habiller, il faut de l'argent. On se mit à faire du troc. Tout le monde. Par nécessité. Du troc, non seulement entre prisonniers, mais aussi avec la population indigène, par-dessus la haie de bambous.

Mais les réfugiés venus d'Europe n'avaient rien à échanger. Pour gagner notre subsistance, il fallut travailler. C'était encore possible, en ce temps-là. Pour notre part, nous servîmes en quelque sorte de dépôt l'épicerie Warong Kita, commerce situé hors du camp. Nous prenions les commandes, nous les transmettions, Warong Kita livrait la marchandise, nous allions la chercher au poste de garde, nous la livrions 'à domicile'. Pour notre peine, nous recevions un pourcentage, plus une ristourne sur nos commandes personnelles. Nous travaillions durement. La petite affaire prospérait. Chacune de nous avait sa rue, ses clients. Ma mère et ma sœur étaient remarquables d'efficacité. Moi pas. Je n'éprouvais pas le même intérêt pour ce travail. J'y semais la confusion. Ma mère me licencia, ne me donnant plus que de petites corvées, je n'en éprouvai nul chagrin.

À deux reprises, j'ai accompagné ma mère et ma sœur au siège de Warong Kita. Tandis qu'elles faisaient les comptes dans un petit bureau, je traînais dans le magasin. Il y faisait frais, il y régnait une agréable odeur de fruits et d'épices. Tout était présenté de manière attrayante, dans de grands paniers, dans des caisses de bois, dans des pots d'argile rouge, dans des bouteilles, des bocaux, des bacs, sur le comptoir, sur le sol, le long des murs.

C'était une boutique de rêve. Je m'y sentais heureuse, j'y jouais à la marchande comme à la maison, derrière le comptoir de mon magasin miniature. À la maison. À Bruxelles.

Patinage

Des concours furent organisés, pour les enfants. Les Japonais avaient accordé leur permission. C'étaient des épreuves de ping-pong, de course, de badminton, divers jeux de ballon, du patinage. Je me suis inscrite à cette dernière épreuve. Je possédais des patins à roulettes. C'était mon seul jouet, à Batavia. Mes ours et mes poupées étaient restés en Belgique.

À Bruxelles, j'avais beaucoup patiné. L'hiver, je faisais du patinage artistique dans un club couvert, 'le Saint Sauveur'. L'été, du patin à roulettes dehors, sur le boulevard Lambermont, là où nous habitons.

Dans le camp de Tjideng, je me remis donc au patinage. Je remportai le premier prix. Un diplôme daté du 16/1/2300, chronologie japonaise.

Monter de classe

Les Japonais trouvaient l'enseignement tout à fait superflu. Aller à l'école à Tjideng était pourtant possible. Le commandant du camp le permettait, pourvu que les cours fussent limités à l'enseignement primaire et donnés en malais. Cette dernière condition était loin d'être respectée. Il n'y avait guère de contrôles, les Japonais avaient d'autres chats à fouetter, ils ne manifestaient d'ailleurs aucun intérêt.

Les femmes de Tjideng ouvrirent donc une petite école. Le chef de camp européen ne rendit pas sa fréquentation obligatoire, mais j'étais tellement heureuse de pouvoir à nouveau m'instruire qu'en trois mois de classe je ne manquai pas plus de deux fois. Quatre branches étaient au programme: le malais, le néerlandais, le calcul, les sciences (botanique et zoologie). Mon carnet de notes témoigne que je pouvais monter de classe. Je n'ai pas

eu cette chance. Au lieu de pouvoir continuer ces études, je dus 'déménager' dans un autre camp.

Le tremblement de terre

J'aimais bien mon père, de tout mon être. Depuis décembre 1941, date à laquelle nous avons été envoyées en pensionnat, je ne l'avais plus revu. Mon père était mon grand ami. Cette amitié me manquait. Je devins donc difficile. À vrai dire j'étais même devenue une enfant tout à fait impossible. Mon sens de la justice avait été si souvent blessé depuis mai 40 que ma confiance dans les 'grandes personnes' avait complètement disparu. Me méfiant d'elles, je les tenais à l'œil, je les observais et si je me taisais, je n'en pensais pas moins. Je les méprisais profondément et je m'en voulais de cette attitude. Je me faisais horreur. J'aurais tant aimé que les choses fussent différentes.

Pareil conflit devait, fatalement, trouver un exutoire. Mes désillusions refoulées, accumulées, se libérèrent en agressivité.

Je me querellais avec ma mère. Rien qu'avec elle. Toutes les occasions étaient bonnes pour des prises de bec. Mes colères brutales ne connaissaient pas de limite, et ma mère ne voyait pas d'autre solution que de sévir.

J'étais de nouveau punie. Ma mère avait pris des mesures draconiennes: je ne pouvais voir personne, parler à personne. Impossible, d'ailleurs, de quitter la maison. J'étais enfermée. À double tour. Une évasion était exclue, l'unique fenêtre de la minuscule chambre étant munie d'un grillage. Quant à ma mère, elle était sortie.

J'ai oublié les motifs de la punition, je n'oublierai jamais le tremblement de terre qui s'est produit ce jour-là. Aussi bref que terrible.

J'entendais crier des femmes, pleurer des enfants. On menait grand vacarme dans la caserne indigène située derrière la haie de bambous.

J'entendais hurler dehors: 'sortez, sortez'. Et

je me trouvais là. Enfermée dans une chambre. Toute seule dans la maison.

Inexorablement.
Comment aurais-je pu sortir?

Ce tremblement de terre, je ne l'ai pas traversé manière innocente. Je l'ai vécu intensément. Dans une sueur d'angoisse. Dans un étrange malaise. Dans une rage folle. Avec de profonds sentiments de haine. Le sommet de l'absurde me semblait atteint: j'étais en prison dans une prison.

Cette chose-là

C'est au camp résidentiel que je fus pour la première fois indisposée. N'étant pas informée, je n'y comprenais rien. Je me sentais misérable.

Après beaucoup d'hésitations, je racontais cette catastrophe à ma mère. Elle me parut ravie, et très fière. J'étais une grande fille maintenant, une adulte. Capable de se marier, disait-elle.

Je n'avais ni envie de devenir adulte ni envie de me marier.

Moi, je mourais de honte. J'aurais voulu me cacher. 1 Cet événement incongru me paraissait complètement privé de sens. Ma mère essaya de me consoler: j'avais régulièrement d'affreuses migraines, des migraines telles, lesquelles me clouaient au lit des jours durant, je ne, pouvais plus remuer le petit doigt, je ne parvenais plus', à me laver, à me peigner. Selon elle, ces migraines, allaient s'atténuer, qui sait, peut-être même disparaître peu à peu. J'aimais mieux avoir des maux de tête.

J'ai injurié ma mère. Me faire cela, à moi. Comment, osait-elle? Elle n'avait qu'A s'arranger pour me débarrasser de cette chose-là, faire en sorte qu'elle ne revienne plus. J'étais si déchaînée qu'à bout de ressources ma, mère me conduisit chez la doctoresse du camp. En peu de mots, mais avec beaucoup de tact, celle-ci parvint à me calmer. De cette conversation, je pus conclure

que cette chose-là était irréversible. Je fus encore deux fois indisposée. Je continuai à râler. J'étais insupportable pendant toute la période des règles, aucune parole ne sortait de ma bouche, sauf les récriminations envers ma mère, ma mère qui me forçait à laver ces linges trempés de sang, ces chiffons puants. J'aurais voulu les jeter le plus loin possible.

Pourquoi cette misère en plus de toutes les autres? Et mes migraines étaient loin d'avoir disparu.

Comme je continuais à ressasser mon malheur, je m'entendis ordonner de me taire. De ne plus souffler mot à ce sujet. Car le fait d'être indisposée (menstruation et règles étaient des termes tabous) ne regardait personne. Même pas ma propre mère. Cette chose-là était normale, me lamenter ne servirait à rien. Je devais subir mon sort en silence, comme tout le monde, et ensuite, basta.

Cette chose-là ne revint pas. C'était le cas de toutes les femmes après quelques mois de détention. Mais personne n'en parlait. D'abord, parce qu'aux Indes néerlandaises même les Européens se montrent superstitieux. Mieux valait se taire à cause du mauvais œil. Sans quoi, cette chose-là reviendrait et, dans les circonstances que nous vivions, son absence valait mieux que sa présence. Ensuite, parce que personne ne s'expliquait la cause du phénomène. Et, en somme, au camp, la féminité n'avait guère de sens.

Comme ma sœur trouvait une compensation à son sort dans l'impossibilité où elle se trouvait de fréquenter l'école, j'en trouvais une au mien: vivre au camp me préservait d'être indisposée.

Blacky

J'avais un petit ami. Il habitait la rue voisine. Il portait un nom viril: Éric. Nous nous sommes beaucoup aimés. Je le trouvais beau, et gentil. Sans doute éprouvait-il les mêmes sentiments à mon égard, car il me fit un cadeau. Un petit chien. Un teckel de trois

semaines. Ma mère ne raffolait pas des animaux, pourtant, je réussis à garder celui-ci, sous les conditions d'usage: le soigner moi-même, le sortir moi-même, nettoyer moi-même ce qu'il salirait, lui donner moi-même à manger et ... être un peu plus sage.

Le nom de mon petit chien fut vite trouvé: Blacky. Bien qu'avec une oreille tachée de brun, tout comme son bout de queue, Blacky ne fût pas précisément d'un noir de jais.

Quelques sous que j'avais amassés me permirent de lui acheter une écuelle chez Warong Kita. Une jolie écuelle en email, blanche, tachetée de bleu. Blacky était ma richesse, mon camarade de jeu. Durant des heures, on s'amusait. Où je me trouvais, on trouvait Blacky. Où se trouvait Blacky, je me trouvais.

Hélas, les Japonais prirent de nouvelles mesures. L'autorisation de quitter le camp devint très difficile à obtenir. Gagner de l'argent —comme nous le faisons grâce à Warong Kita— fut interdit. En réaction à cela, le comité des femmes de Tjideng prit d'autres dispositions. Le résultat fut que désormais, le camp était partagé en deux catégories de citoyens: ceux de première classe, capable de pourvoir eux-mêmes à leur entretien, et ceux de seconde zone, qui devaient être secourus, tout au moins en ce qui concernait la nourriture. De cuisine commune, il ne fut pas question. Ce n'était pas l'avantage des 'première classe'. Chacun devait donc cuire sa pitance personnelle. Les vivres seraient dorénavant vendus dans l'enceinte du camp. Payables comptant. Avec de l'argent. Avec de l'argent! Vous deviez, en avoir. Nous n'en n'avions pas.

C'est à ce moment que se plaça l'appel. Un ordre des Japonais. Les citoyens de seconde zone étaient priés de se faire connaître. Ces citoyens de seconde zone étaient pour la plupart des réfugiés d'Europe. Surtout des Juifs. (Aux Indes néerlandaises on ne parlait pas de Juifs, on parlait d'israélites en donnant au terme le même sens péjoratif. Mais à ce moment-là, je ne l'entendais pas ainsi. Donc peu m'importait.

N'étais-je pas une petite hollandaise?)

L'ordre japonais mit tout sens dessus dessous. L'angoisse des femmes juives réveilla aussitôt ma peur refoulée. Je me trouvais une nouvelle fois réduite à la condition de 'petite juive'. Oui, l'appel me jeta en plein désarroi. J'oubliais que nous relevions de l'assistance, dans ces directives de l'occupant, je ne vis plus qu'une sorte de décret visant les Juifs.

Les femmes se firent connaître. Une par une. Les Japonais avaient annoncé que celles qui s'abstiendraient seraient punies.

C'était pour ma mère un grand dilemme, un cas de conscience qui l'occupait sans répit. Elle attendit d'ailleurs jusqu'à la dernière minute, jusqu'à l'ultime mise en garde. 'Ceci est le dernier appel'. Beaucoup ne se décidèrent qu'alors. Nous rentrâmes dans le rang, on se joignit à la file. Il nous fut communiqué que nous ferions partie d'un convoi, que le jour du départ était déjà fixé, que nous ne pouvions rien emporter, à part une valise ou un baluchon.

Blacky ne pouvait donc pas nous accompagner. Blacky devait rester où il était. Mais chez qui? Blacky retourna chez Éric. Ses habitudes, ses traits de caractère furent décrits dans les moindres détails. Je suppliai Éric de bien soigner Blacky, de bien veiller sur lui, de le garder jusqu'à ce que je vienne le chercher.

#

Chapitre — IV

Grogol, le deuxième camp

Le camp aux baraquements sans fenêtres

Nous fûmes obligés de prendre place dans des autocars de l'armée. Pour quelle destination, nul ne le savait. Les femmes s'énermaient l'une l'autre. Nous arriverions là, non, là. Et quand y serions-nous? Autant nous suicider. Pourquoi menaient-elles tout ce tapage? Pourquoi se taisaient-elles, tout à coup? Leur silence était encore plus angoissant que leur vacarme.

Comment le soleil pouvait-il encore briller? Comment les villages que nous traversions pouvaient-ils avoir l'air si paisibles? La vie se poursuivait tranquillement, comme avant. Quelque chose ne collait pas. J'étais malheureuse. Je pensais à Blacky. Il avait trempé mon visage à coups de langue, au moment de l'adieu. Éric s'en occuperait-il bien? Oh! Que n'étais-je morte!

Tard dans l'après-midi, nous sommes arrivés dans un camp dont personne n'avait soufflé mot parce que personne ne le connaissait. Il se trouvait au milieu des champs, tout à fait isolé, sans village proche, sans kampong (quartier indigène), sans rien dans les environs immédiats.

Le camp lui-même était plutôt vaste avec ses baraquements élevés en pierre, construit à distance réglementaire. L'architecte avait prévu des fenêtres. Des vides béants dans les murs indiquaient l'emplacement envisagé. Chaque baraquement, un haut et long dortoir flanqué de chaque côté de rangées de grabats d'une personne, ne comptait qu'un

seul W.C. Et à côté de celui-ci, on pouvait se doucher: dans une cuvette spécialement destinée à cet usage, il était possible de puiser de l'eau afin de la répandre ensuite sur le corps.

Jusque là, j'avais été logée, abritée, je m'étais couchée et j'avais dormi de diverses manières, mais ceci était nouveau pour moi. Ceci ressemblait à un plan bien ordonné, bien pesé, bien établi. C'était un camp, un vrai camp. Et qui répondait parfaitement à son but. Si, dans le passé, tout ce que j'avais connu, offrait, à tort ou à raison, une sensation de provisoire, permettait, à raison ou à tort, d'espérer du secours, ici, ce n'était pas le cas. Ici, nous nous trouvions bouclés. Ici l'autorité pouvait s'exercer. Ici, l'autorité s'exerça. Règlements, commandements, menaces. Le tout à foison.

Les 'allocutions d'accueil' nippon se donnèrent du haut d'une estrade. Je n'ai jamais su si les Japonais montaient sur cette estrade pour avoir une meilleure vue d'ensemble quand ils s'adressaient à nous ou parce que, dans le rôle des vainqueurs, ils trouvaient indécent que la plupart des femmes et des enfants européens eussent une tête de plus qu'eux. Bref, le jour de notre arrivée dans le camp aux baraquements sans fenêtres, nos espoirs de prompt délivrance reçurent un fameux coup. Je dois à la vérité de dire que tout, y compris les menaces, oui tout ce qu'on nous dit le fut sur le même ton égal. C'était une réception fort convenable, si l'on tient compte des usages de guerre nippons.

Nous avons perdu la guerre. Nous étions prisonniers. Pour de bon. Nous ne pourrions quitter le camp. Jamais! Inutile d'essayer de s'évader.

Le camp était complètement isolé, clôturé, surveillé. Inutile de compter sur des visites. Personne n'avait le droit de pénétrer dans l'enceinte, même pas les indigènes. Nous étions bannis, devions nous comporter comme tels, serions considérés comme tels. À dater de ce jour, appel quotidien. Rébellion et désobéissance seraient punies. Ne pas saluer les Japonais était péché mortel. Et, dorénavant, nous étions des numéros. Des numéros! Chaque numéro, écrit sur une broche, devait être porté de manière bien apparente.

Les cérémonies religieuses étaient interdites. Interdit également de faire de la musique, de chanter, de jouer au théâtre, de se réunir, de lire, d'écrire. Il n'était pas permis de recevoir des colis. Ni d'envoyer du courrier. Ni d'en recevoir. Pas question d'aller à l'école.

Donner cours était punissable, assister à un cours tout aussi punissable. Et nous ferions mieux de parler malais, plutôt que néerlandais. — Sur ce point cependant, les Japonais semblaient avoir un doute. C'était un souhait, pas un ordre. Les habitants du camp ne parlèrent donc pas le malais, surtout pas le malais!

À Grogol, nous recevions tout. Nul besoin d'acheter quoi que ce soit. Il n'y avait rien à acheter. Nous recevions tout gratuitement, gracieusement, pour nos beaux yeux, aux frais de la princesse. Tout, c'est-à-dire la nourriture et le savon. Rationnés. Jeunes ou vieux, bien portants ou malades, tous la même chose. Autant à l'un qu'à l'autre, aussi peu à l'un qu'à l'autre.

Il n'existait qu'une cuisine pour tout le camp. Aux internés de s'en occuper, sous contrôle sévère. Et il fallait travailler. Les femmes devaient entretenir le camp et tricoter des chaussettes blanches destinées à l'armée japonaise. Les jeunes filles elles, devaient aller dans les champs, cultiver la terre, faire pousser des légumes, des légumes pour les Japonais.

Au bout de quelques jours, il fut évident que les baraquements sans fenêtres étaient affreusement humides. Les Japonais ne

trouvèrent pas la chose gênante. Grogol, le nouveau camp de femmes, fut rempli jusqu'à qu'il ne restât plus une couchette de libre.

Des femmes arrivant tout droit du camp de Tjideng me donnèrent des nouvelles de Blacky. Là-bas, on avait dû livrer tous les chiens. Ils avaient été mis dans des sacs, les sacs avaient été pendus et les chiens battus à mort. Avec des bâtons.

Je me sentis coupable. J'avais la responsabilité de Blacky. Il ne méritait pas cela. J'ai maudit les Japonais. Et, dans mon for intérieur, je me maudissais aussi moi-même.

Kjotské

À chaque passage des Japonais dans le camp correspondait un cérémonial de circonstance. Quoi que vous fassiez, où que vous vous trouviez. Un cérémonial en cinq commandements:

1. **KIWOTSUKE** — attention, en position, fixe, bras le long du corps, regard droit devant vous.
2. **KEIREI** — courbez la tête jusqu'à pouvoir admirer votre nombril.
3. **NOARE** — redressez la tête, pas trop vite, pas trop lentement.
4. **YASUME** — restez correctement debout (et demeurez surtout sur le qui-vive, car c'est presque toujours le moment choisi par les Japonais pour exploser de colère parce que quelque chose cloche).
5. **YAME** — repos, sur place, en position d'attente, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de votre champ de vision. Alors seulement, vous pouviez reprendre votre occupation.

Dès que nous étions plus de deux devant les Japonais, les quatre premiers commandements devaient être criés en langue japonaise par une des détenues. Celle qui prenait l'initiative était le plus souvent chef

de groupe de travail, chef de baraquement ou simplement quelqu'un qui n'avait pas froid aux yeux, car si l'affaire ne tournait pas rond, c'était elle qui prenait la trempe. Ces témoignages de respect, ces saluts cérémonieux devaient être exécutés en totale 'harmonie' — toutes les têtes baissées et relevées en même temps, tous les saluts aussi profonds les uns que les autres.

Lors de rondes nipponnes imprévues, le commandement initial KIWOTSUKE (prononcé KJOTSKE) était lancé deux fois de suite par le premier à voir l'arrivant, comme pour annoncer: 'Attention! Les Japs sont là'. La même personne prenait aussi sur elle de crier les ordres suivants, sauf le dernier, laissé aux Japonais, et qui ne venait pas toujours. C'était selon leur humeur. Exécuter les commandements sans qu'ils fussent criés ne se faisait que lorsque vous vous trouviez absolument seule ou lors d'une punition individuelle. Et chaque fois que les Japonais venaient vous contrôler pendant cette punition, il fallait reprendre tout le cérémonial.

Le cérémonial de courber la tête pendant les appels obligatoires, constituait un grand tourment. Une fois par jour au moins, quelque chose laissait à désirer. Alors, le jeu commençait. Ou vous faisiez autant de courbettes qu'il en fallait pour atteindre à la perfection des normes japonaises, ou vous demeuriez au piquet pendant une demi-heure, une heure ou des heures, ou l'on vous privait de repas. Ou encore, vous receviez une raclée.

La cérémonie du salut semblait d'une importance vitale pour les Japonais. Nous trouvions ces témoignages de respect obligatoire très exagérés. Mais nous ignorions tout des mœurs et des coutumes nipponnes. Nous ne voyions dans ce salut qu'une humiliation, une manifestation de la puissance du vainqueur sur le vaincu. Il fallait s'incliner devant les Japonais. Nous aurions de loin préféré leur montrer notre derrière.

Le tricot

Pour les maladroites, le tricotage obligatoire de chaussettes blanches, destinées aux soldats japonais posait des problèmes. Pour en fournir les quantités prescrites, elles devaient quasiment y consacrer tout leur temps libre. Mais, maladroite ou non, chaque tricoteuse avait à cœur de manifester sa résistance. Aucune qui manquât d'intégrer dans le tricot de longs cheveux de femme susceptibles de donner des démangeaisons aux sensibles pieds nippons.

Ma mère était une tricoteuse très rapide. Moi, je n'étais pas astreinte à tricoter. J'étais trop jeune. Mais ma sœur l'était, et elle détestait cela. Un jour que son tricot traînait à côté d'elle, un soldat japonais surgit à l'improviste. Ma mère tenta d'arranger les choses.

Ma sœur était malade, un furoncle à la jambe... Et les Japonais d'aboyer: 'on tricote avec ses mains, pas avec ses jambes'.

Loisirs

À Grogol, chaque soir, nous avions du temps libre, et aussi le dimanche, qui était jour de repos, sauf pour qui travaillait aux cuisines. Mais du temps libre pour quoi? Il existait plus de choses interdites que de choses permises. Une seule distraction ne se trouvait pas sur la liste des interdictions: le jeu de cartes. Donc, à Grogol, on jouait ferme. Sans répit. Avec rage, avec passion. Et c'était surtout du bridge. La voisine qui se trouvait à ma droite au dortoir misait gros au bridge. Presque tout ce qu'elle possédait, exception faite de ses vêtements. C'était une comédienne et l'espèce de combinaison de mécanicien à courtes manches dont elle s'habillait, datait sans doute de sa période de gloire. Elle portait ce costume blanc, immaculé, avec le col largement ouvert. Par coquetterie.

Cette voisine de dortoir était vraiment unique. Unique dans sa mise, unique dans son comportement. J'appréciais sa façon positive de penser. Jamais elle ne se plaignait, jamais elle ne ressassait notre situation. Elle se

conduisait de façon tout à fait indépendante et comparée aux autres femmes, elle était émancipée avant la lettre. Qui était qui, qui faisait quoi ne l'intéressait aucunement. Et, sauf avec moi ou quelquefois avec ma mère, jamais elle ne prenait l'initiative de la conversation.

Elle avait ses amies et ses partenaires de jeu qui se trouvaient dans un autre dortoir où elle passait chacun de ses moments de liberté. Ce dortoir-la ne ressemblait pas du tout au nôtre. C'était un petit bloc isolé, avec une terrasse où l'on voyait des chaises en rotin. Je m'en approchais souvent, jamais je n'y suis entrée. Vu du dehors, il avait quelque chose de mystérieux. On chuchotait que même les Japonais allaient y jouer aux cartes.

Après le couvre-feu, je bavardais avec ma voisine de droite jusqu'à ce que je m'endorme. Je lui faisais beau-coup de confidences, et elle me racontait ce qui pouvait saisir mon esprit. Comme par exemple, le récit de ses tournées, que je trouvais passionnant. Tout le reste, cancans ou non, je m'en fichais autant qu'elle. Nous nous entendions vraiment bien.

Puer

Je n'avais pas assez de vêtements. J'attrapai une cystite. Je me mis à sentir l'urine. La baraque humide, les pluies de la mousson, les stations debout pieds nus dans l'eau firent de cette cystite une maladie chronique.

Si j'avais souvent les pieds dans l'eau, c'était dû à ma promotion de lavandière. Nous voulions un camp propre et... nous vivions sous les Tropiques. Le corps, les hardes, tout y était toujours moite. De plus, à Grogol, si les couchettes étaient pourvues de draps, de taies et de couvertures, l'humidité et la sueur s'y infiltraient profondément. Plus tard, il y eut moins à laver: le linge de lit avait été transformé en vêtements, le savon était devenu une rareté et l'énergie nécessaire faisait défaut.

Donc, à Grogol, je lessivais. Gratuitement pour nous trois, pour ma voisine de droite et pour quelques malades. Contre rétribution

pour d'autres. Ils payaient en nature. Quelques vivres, du savon, un peu de lecture, tout était bienvenu. J'acceptais aussi volontiers les corvées de serpillière.

Mon travail était apprécié, j'avais beaucoup d'occupations: laver, nettoyer et... faire pipi. Parfois pour de bon, parfois seulement pour quelques gouttes. Et, comme la place n'était pas toujours libre, comme elle se trouvait parfois trop éloignée, je sentais toujours l'urine.

D'autant plus qu'il m'était à peu près impossible de me retenir. Je ne pouvais me soigner: les problèmes de vessie n'étaient pas jugés du ressort de la doctoresse. L'eussent-ils été, elle ne disposait d'aucun médicament. Enfin, tout le monde avait des ennuis de ce genre, les uns un peu plus, les autres un peu moins.

Je sentais l'urine. Et après? Mais ma voisine de droite réagit. Elle s'efforça de m'inculquer les avantages de l'hygiène corporelle. Et puis l'odeur l'incommodait: ce fut, pour moi, l'argument décisif. Je me mis à passer beaucoup de temps au w.c. même pour quelques gouttes. Même la nuit. L'odeur disparut assez vite, la cystite beaucoup plus lentement.

Enfant de camp

Grogol ne m'a pas domptée. Pas encore. Mais Grogol a fait de moi un 'enfant de camp'. La proximité constante des Japonais, la discipline concentrationnaire, la vie en baraquements, la faim, l'angoisse, l'arbitraire des choses m'avaient donné, malgré moi, ce comportement typique.

Tous les enfants ont d'ailleurs réagi de cette façon —les exceptions peuvent se compter sur les doigts d'une main. Nous n'étions pas des adultes, mais nous n'étions plus des enfants, nous étions des enfants de camp.

Me quereller avec ma mère appartenait au passé. J'étais fière d'avoir une mère que tout le baraquement respectait, que tout Grogol respectait, que tous les camps respectaient.

La plupart des femmes se haïssaient. Ce n'était pas le cas pour ma mère. Nous avions de longues conversations à deux, nous parlions de 'plus tard' après la guerre. J'apprenais à estimer ma mère.

Ce qui me paraît étrange, encore aujourd'hui, c'est de ne pas savoir au juste ce qu'était devenue ma sœur pendant la période des camps japonais. Elle existait. Sa présence était évidente. Mais cela ne va pas plus loin. Je ne la connaissais pas. Je ne me souviens d'elle qu'à propos de scènes où j'étais moi-même impliquée. Est-ce parce qu'elle avait trois ans de plus que moi, parce que nous n'avons jamais travaillé dans les mêmes équipes, ou parce que j'étais trop occupée de moi-même? Ce dont je me souviens parfaitement, dans l'ensemble, c'est de cette bonté qui était, chez elle, innée, se manifestant envers chacun, envers nous en particulier. Annie était capable de s'oublier. Son sens du devoir s'avérait immense. Dans Adek, le dernier camp, où, comme moi, elle crevait de faim, elle parvenait encore à donner quelque chose à sa sœur. Dès notre premier internement à Tjideng — elle avait alors quatorze ans — Annie s'était comportée comme un enfant de camp.

Sœur B.

Sœur B. était aide-infirmière. C'était avec plaisir que je nettoyait la salle où elle travaillait. Je l'ai connue grâce à ma sœur. Annie souffrait régulièrement de terribles accès de malaria et était soignée par elle avec beaucoup de douceur et de gentillesse. Une seule fois, je fus moi-même hospitalisée dans sa section. Chère sœur B. Les malades qui passaient sous sa houlette se sentaient déjà à moitié guéris. C'était une jeune religieuse aux yeux bruns, vifs et rieurs. Elle se déplaçait avec grâce, prompte comme du vif-argent. Je ne sais si elle trouvait la vie vraiment belle, mais toute son attitude tendait à vous le faire croire. Elle portait un voile et, chaque soir, après l'appel, quand elle était certaine qu'il ne viendrait plus de Japonais, elle l'ôtait pour nous faire admirer la croissance de ses cheveux. La mère supérieure avait défendu aux religieuses de les couper. Elle craignait

que les Japonais n'interdisent le port de l'habit religieux et voulait éviter à ses filles la honte de se promener tondues, dans des vêtements laïcs.

Sœur B. était ravie de cet ordre de sa supérieure. Elle avait toujours trouvé regrettable que, depuis sa prise de voile, Dieu n'eût plus droit à ses jolies boucles.

Mademoiselle 'Vous-me-faites-chier'

Mon arrière-grand-mère dormait encore dans un lit clos. Lorsque ma sœur et moi allions chez elle, en Hollande, pendant les vacances, je me blottissais aussitôt dans ce lit clos que j'appelais d'ailleurs un lit armoire, et j'attendais patiemment le spectacle immuable qui, chaque fois, se répétait.

D'abord, je recevais un biscuit sorti d'une boîte en fer blanc. La boîte rangée, mon arrière-grand-mère se mettait juste devant moi et le grand moment approchait adroitement, délicatement, elle déroulait ses beaux cheveux gris et les laissait lentement tomber, très bas: je crois bien que c'était jusqu'au sol. Lorsque cette interminable chevelure était défaits arrivait le moment de la toucher, de la palper - moment merveilleux - un peu effrayant. De mes deux mains je pouvais effleurer, sou; peser cette masse d'une douceur de soie. Ensuite, les cheveux étaient brossés, de nouveau enroulés, et fixés avec une espèce de peigne, ou plutôt d'épingle à cheveux hérissée de dents. La boîte en fer blanc refaisait son apparition, je recevais un second biscuit, sortait du lit-clos, recevais un baiser, le rendais et m'en allais.

Mien, une fille de quatorze ans, assez développée, pour son âge, avait au moins autant de cheveux que mon arrière-grand-mère, et presque aussi longs. Mais ils étaient bruns, et Mien n'en était pas plus fière que ça. Sa mère, oui, qui les choyait, les entretenait. Mien, elle-même ne semblait pas compter, seulement ses cheveux. Mien était une enfant venue sur le tard.

Son grabat se trouvait à quelque distance du mien.

Elle avait toujours faim et, pour exprimer son mécontentement, elle répétait toujours les mêmes mots: Vous-me-faites-chier. Comme elle avait bien des motifs d'insatisfaction, cette phrase revenait souvent, si souvent qu'elle fût devenue un surnom. Mais, par souci de bienséance, on la faisait précéder d'une politesse mademoiselle. Mademoiselle Vous-me-faites-chier.

La mère de Mien, une institutrice, était maigre, avec un visage anguleux, un nez chaussé de lunettes, des cheveux relevés en chignon, à l'ancienne mode. La robe qu'elle portait était, elle aussi, tout à fait démodée. Mien était vêtue d'une longue jupe foncée et d'un petit chemisier, tout aussi foncé, mais fleuri. De shorts, il n'était pas question, cela ne convenait pas à une jeune fille, ce n'était pas décent. Chaque matin et chaque soir, la mère de Mien lui brossait longuement les cheveux, les lui peignait, les lui partageait en deux nattes épaisses. C'était un spectacle pour la vue et pour l'ouïe. Mien grimaçait, son visage s'allongeait, se déformait. Chacun pouvait se rendre compte de ce qu'elle devait endurer. Mais c'étaient surtout ses imprécations qui valaient le dérangement. Rehaussées de quelques fortes expressions, coupées de véritables injures, elles étaient rythmées par les mots fameux.

Mien voulait porter les cheveux courts. Maman voulait qu'ils restent longs. Ils le restèrent. Maman demeurait sourde au flot imprécatoire, elle ne semblait même pas entendre les mots incriminés. Ou ne plus les entendre. Les interdire n'avait servi à rien, frapper ne fut pas envisagé. Mademoiselle Vous-me-faites-chier était une fille très robuste.

L'album de recettes

Les femmes se transmettaient des recettes. D'abord par hasard. Ensuite, on les échangeait, plus tard, on les troquait. On les lisait, on les étudiait avec une religieuse attention, comme des textes de l'Écriture

Sainte. Et pourtant, elles ne furent jamais exécutées. Elles ne constituaient qu'un sujet de lecture, et, la dernière année, les femmes avaient cessé de s'y intéresser. Trop fatiguées. Trop malades.

Ces recettes étaient le plus souvent lues avant la distribution des rations de midi. Prenant la place du bénévolat, elles avaient aussi l'avantage de donner une impression de satiété, de remplir le corps, comme un trop copieux hors-d'œuvre.

Non initiée à l'art culinaire, trop jeune aussi, je me distrayais à observer le commerce des recettes.

Madame V.d.B. en était la spécialiste au camp de Grogol. Elle dormait à quelques lits de moi. Chez elle, pour ce qui concernait la gastronomie, vous n'étiez jamais déçu. Dans ce domaine, elle l'emportait haut la main. Il lui arrivait de rester des heures durant allongée sur son grabat, plongée dans son livre de recettes personnel, fait de billets collés. Consultant, comparant, doutant, vérifiant, discutant, perfectionnant. Elle ne participait à aucune corvée. Elle s'en était elle-même dispensée. Madame V.d.B. s'occupait exclusivement de recettes.

Son fils, un adolescent filiforme, l'y aidait. En récompense, sa mère lui donnait la moitié de ses rations. Elle n'appréciait pas la nourriture du camp. Elle préférait se consacrer à ses recettes. Lorsque son fils lui fut enlevé, emmené Dieu sait où, madame V.d.B. se coucha pour de bon. Des jours durant, elle resta plongée dans son album. Toujours lisant. Lentement, elle s'en alla au paradis des cordons-bleus (1) (1) = en français dans le texte original. *Le livre de recettes entre ses mains, elle ferma les yeux pour toujours.*

Féminité

Pour une des femmes de notre baraquement, la féminité semblait revêtir la plus grande importance. C'était celle qui se trouvait d'oblique en face de moi. Étant avec sa fille, elle avait collé son grabat contre le sien, comme le faisaient d'ailleurs toujours les

membres d'une même famille. Ce rapprochement des lits, qui avait pour motif avoué une recherche d'espace, devait correspondre en réalité à une sorte d'isolement, de mise en retrait, de distance prise par rapport aux autres. Un bornage pour sortir de l'anonymat. Un lieu clos dans l'aire commune. Absurde, mais cohérent. Une tentative désespérée de retrouver un peu de vie privée: ici logeait la famille X, là-bas la famille Z ...

La femme 'féminine' était aussi petite et boulotte que sa fille était longue et maigre. Elle se tenait résolument à l'écart de tout le monde.

Quand elle parlait, ce qui se produisait rarement, c'était toujours d'une voix chuchotante. La fille était un rien plus communicative, il lui arrivait même de rire. La femme, jamais. Elle affichait un regard perpétuellement affligé, les coins de sa bouche tirés vers le bas, dans une moue sans rémission. La fille portait toujours le même short, le même chemisier sans manches. La femme était vêtue d'une longue robe bleu clair, à fleurettes, à encolure carrée, avec de petites manches étroites d'où sortaient ses bras mous et charnus gonflés comme des saucisses. La fille avait quelque chose de net, de transparent. La mère, non. Pourtant, allongée sur sa couchette, elle ne cessait de se débarbouiller à l'aide de chiffons humides, épiant à travers ses lunettes si personne ne l'observait durant cette opération.

Chaque matin, à la même heure, la femme allait méticuleusement suspendre une série de serviettes hygiéniques mouillées, le long d'une corde étendue au-dessus de son lit et spécialement installée pour cela. Comme des drapeaux, ces choses flottaient à la vue de tous. Des drapeaux de son Royaume personnel. Dire que le spectacle était appétissant serait exagéré. Quand et comment la femme lavait ces serviettes, personne n'en savait rien. Et encore moins pourquoi elle les lavait. Toujours, elle agissait de façon mystérieuse. Avait-elle ses raisons? Était-ce une provocation? Était-elle malade? Un peu piquée? Voulait-elle ainsi s'affirmer? Était-ce sa manière de garder son statut?

Était-elle réellement indisposée? Questions sans réponses. La seule chose à laquelle nous pouvions participer, au dortoir, c'était à cette exposition permanente de serviettes mouillées, et au contrôle ostentatoire qu'elle en faisait, à des moments précis, pour tâter si les serviettes séchaient.

Sans doute est-ce la gêne - ou peut-être l'indifférence - qui gardait quiconque de la moindre remarque, de la moindre investigation concernant le rituel quotidien de cette femme.

L'infirmière E.

E., une infirmière diplômée, me faisait vis-à-vis dans le baraquement. Elle et sa mère étaient des optimistes nées. Ensemble, elles essayaient de voir le bon côté de tout, sans se mêler de rien, bien au contraire. Elles respectaient trop les autres pour cela. Une véritable bonté rayonnait d'elles aussi bien de la mère que de la fille, et nous les regardions toutes deux comme des exemples.

L'infirmière E. quittait presque toujours le baraquement de bon matin, pour ne rentrer que lorsque nous avions depuis longtemps ingurgité nos rations de midi. La première chose qu'elle faisait, c'était se changer. D'infirmière E. elle redevenait E. tout court. Ensuite, elle mettait son couvert. Sans se hâter. Adroitement. Sérieusement. Elle s'était aménagé une sorte de tablette au pied de son lit. Sur ce plateau improvisé, elle étalait d'abord un essuie, la nappe, ensuite une gamelle, l'assiette, un couteau, une fourchette, une cuillère, l'argenterie, un gobelet, le verre, une gourde de thé ou d'eau, la carafe de vin. Cela fait, elle allait s'asseoir, s'emparait de l'espèce de casserole dans laquelle l'attendait sa ration et se servait. Très consciencieusement. Non pas en une seule fois, mais en plusieurs, comme s'il s'agissait d'aliments différents. E. commençait alors à manger. Avec plaisir, avec appétit, et très, très lentement. Pour rien au monde je n'aurais manqué ce spectacle dont j'avais moi-même interprété l'étiquette. Dès que l'infirmière E. entra, j'allais m'asseoir à la tête de mon lit pour suivre avec admiration le moindre de ses

mouvements. À chaque fois, les yeux me sortaient de la tête. Pour moi, c'était l'événement du jour. E. mangeait. Nous autres, non. Nous bouffions. Goulûment, avidement, voracement. Nous engloutissions tout, d'un coup ou avec quelques pauses, essayant de nous persuader que nous avions reçu une deuxième portion, mais, à peine notre pitance avalée, nous éprouvions toujours la même désillusion, à la voir si vite disparue. Nous bouffions. L'infirmière E. mangeait.

Jardin d'enfants

Pendant la journée ne restaient à l'intérieur que les malades, les resquilleuses, les chercheuses de querelles, les mères de jeunes enfants et ces marmots eux-mêmes. Le reste travaillait ou s'en allait dehors, loin de la promiscuité du baraquement. Mais les petits ne savaient où aller. Et ce qu'ils apprenaient dans le baraquement n'avait rien à voir avec l'éducation. Quelques femmes prirent alors l'initiative de soustraire ces enfants, au moins pendant quelques heures, à leur existence en vase clos, loin des mamans, loin des tantines, vraies ou fausses. On se mit en quête de froebéliennes -même non diplômées. Je trouvai la chose intéressante. Je me présentai donc comme volontaire. Une femme d'une trentaine d'années, pas grosse, mais tout de même assez molle, coiffée comme un page, portant des lunettes à épaisse monture, vêtue d'une robe brune tachée de blanc et d'orange, me prit à son 'service', à l'essai.

Un groupe d'enfants m'échut, je l'installai en cercle autour de moi. Très sages, les petits attendaient ce qui allait suivre. Je ne savais que faire. Ils me regardaient. Je les regardais. 'Rester tranquille' me semblait le summum de ce qu'il fallait en obtenir. Malheur à qui bougeait, à qui ouvrait la bouche. Je le rabrouais aussitôt. Ils devaient faire ce que je disais, chanter, écouter comme je l'entendais.

Après m'avoir observée — à mon insu — pendant quelque temps, la tête de page vint me remplacer. Ma façon de m'occuper des gosses ne devait pas être convaincante.

Pourtant, elle ne me renvoya pas séance tenante. Elle me pria très gentiment de rester et — surtout! — de l'écouter. La leçon qu'elle donna alors, je ne l'ai pas oubliée. Je ne l'oublierai jamais.

Quand les enfants purent retourner 'à la maison', j'ai spontanément proposé ma démission. Maintenant encore, il m'arrive de rougir en pensant au quart d'heure que j'ai passé comme 'froebélienne'.

Ma mère pleurait

Ma mère pleurait. Personne ne savait pourquoi. Elle gisait sur sa couchette, on ne pouvait lui tirer un mot. Elle pleurait.

Une visite de la doctoresse ne fit rien à ses larmes. Après ma naissance, en 1931, une sérieuse tumeur au sein l'avait amenée à rester presque toute une année en clinique. La longue et large cicatrice qui lui en restait n'était pas seulement physique.

À présent, une nouvelle infection s'était déclarée. La doctoresse ne pouvait ni guérir ma mère ni l'aider. Il fallait opérer.

Elle pleurait.

Opérer n'était possible qu'à Tjideng. Elle devait nous laisser à Grogol, nous, ses deux enfants. Pour combien de temps?

Elle pleurait.

Les médecins de Tjideng étaient-ils de bons chirurgiens?

Elle pleurait.

Faudrait-il, cette fois, pratiquer l'ablation du sein? Elle pleurait.

Une voiture de la Croix-Rouge la conduisit à Tjideng. On ne lui ôta pas le sein. Le chirurgien qui l'opéra avait été, pendant des années, l'assistant de celui qui l'avait opérée en 1931. L'opération réussit. Au bout de quatre semaines, elle était guérie. Il lui avait fallu neuf mois la première fois.

175 florins

Quand elle revint à Grogol, ma mère fut accueillie comme une princesse. On la porta en triomphe à travers le baraquement, on l'embrassa, on l'acclama, on la félicita. Il y eut des rires. De vrais rires. C'était la fête. Les visages resplendissaient. Tout le monde était fou de joie. Fou de joie à cause du retour de ma mère. C'est qu'elle avait rapporté des kilos de friandises et de fruits. Pour tout le baraquement.

La réussite de l'opération ne venait qu'en second, la nourriture rapportée était la grande, pour ainsi dire l'unique raison de cette explosion de bonheur. Pour se rendre à Tjideng, ma mère avait reçu 175 florins. 175 florins qu'elle avait convertis en vivres. Pour faire ses achats, elle n'avait disposé que de peu de temps. Une fois sortie de la clinique, elle devait aussitôt quitter Tjideng. Aucune ambulance. Elle reçut seulement un papier timbré, on lui fit comprendre qu'elle devait veiller à regagner Grogol, en suivant le chemin indiqué sur la feuille de route, et ce dans un laps de temps bien défini. En toute hâte, elle avait acheté ce qui pouvait se trouver dans le camp résidentiel. Des bonbons, des bonbons, et encore des bonbons, quelques kilos de pois, un peu de 'deng-deng' (viande séchée) et des œufs de canards. Avec ces provisions, et tous les colis des familles de Tjideng pour les familles de Grogol, elle prit un 'bedja' (un vélo-taxi) à la porte du camp.

Sans surveillance, elle avait pu, pendant quelques heures, jouir de la liberté.

Elle avait acheté les fruits en route, à un marchand qui se tenait à l'entrée d'un petit 'pasar' (marché indigène). Elle avait fait arrêter le bedja et acheté d'un coup toute la marchandise, deux paniers pleins. L'argent était dépensé. 175 florins. Une somme colossale pour l'époque. Mais la joie n'avait pas de prix.

La différence

Quand les habitants des autres baraquements apprirent ce qui s'était passé chez nous, ils nous proposèrent de leur vendre à prix d'or une partie des vivres. Mais, au camp, l'argent n'avait aucune valeur. Il n'y avait rien à monnayer. Rien dans le camp, rien dehors. Faire du commerce avec les indigènes était impossible, Grogol se trouvant à cent lieues de tout. Faire du troc était tout aussi exclu. Entre qui et avec quoi? Les habitants du camp de Grogol ne possédaient rien. Tout le monde était sur le même pied, l'un en aussi mauvaise posture que l'autre. Nous survivions sur nos seules rations, lesquelles étaient tout à fait insuffisantes. Nous ne connaissions pas d'extra. Sauf en volant.

Tout autre était la situation dans le camp résidentiel. À Tjideng, il y avait des magasins. À Tjideng, des centaines de femmes —celles qui y avaient emménagé dès le début— vivaient dans leurs meubles, avec tous leurs biens d'avant la guerre, avec des coffres pleins de vêtements, des trousseaux complets! Le troc par-dessus la haie avec les indigènes avait beau être défendu il se faisait régulièrement. Un lit pour du café. Une jupe pour du sucre. Un drap pour de l'huile. Qui ne possédait pas assez se débrouillait en assumant les corvées des privilégiées.

Matériellement, on pouvait s'en tirer de cette manière. Moralement ...

Avec le temps, et la durée de la guerre, les conditions de vie devinrent de plus en plus mauvaises dans tous les camps. Même à Tjideng.

Danny

Des Japonais parcouraient régulièrement le camp.

Voulaient-ils voir de plus près à quoi ressemblaient des femmes blanches? Savoir comment nous vivions, dans quoi nous vivions, de quoi nous vivions? Se rendre compte de nos progrès dans le cérémonial de

salut? Ne se fiaient-ils qu'A leurs yeux pour s'assurer qu'il nous était impossible de fuir? Ou était-ce pour avoir de quoi raconter au pays du Soleil levant?

Le plus souvent, ils arrivaient 'en visite' par petits groupes, guidés par des gardiens. L'un de ces gardiens raffolait, pour sa part, des promenades solitaires. Il allait et venait, comme un grand. Comparé à ses collègues, il faisait très jeune. Vingt ans? Son chien l'accompagnait toujours, un bouledogue noir, un bâtard, sans doute quelque chien trouvé, une rencontre fortuite Batavia, le coup de foudre. La bête trottait librement, sans laisse, et souffrait d'une espèce de rhumatisme. Cela ne l'empêchait pas d'obéir au doigt et à l'œil aux ordres, de son nouveau maître. Ce bâtard de bouledogue exécutait de petits tours. Aboyer au commandement. Gronder au commandement. Montrer les crocs au commandement. Le tout ayant pour seul but de nous faire peur. L'animal avait été dressé. Il ne mordait donc que sur ordre, n'allant jamais plus loin que ne le souhaitait son maître. Il ne prenait aucune initiative. La relation maître-esclave était totale.

Nous avons doté ce gardien japonais d'un surnom: Danny. Danny, le titre d'une chanson populaire anglaise dont il sifflait l'air pendant ses promenades solitaires. Danny. Un vrai signal d'alarme.

La malédiction silencieuse

J'étais devenue un petit tonneau. Mon corps et mes membres étaient boursoufflés. Le béri-béri, selon les uns. L'œdème de la faim, selon les autres. De la frime, trancha Danny. Avec un corps pareil, je ne pouvais pas être un enfant. Donc, je resquillais. On me fit rejoindre le groupe des jeunes filles qui travaillaient aux champs, le matin, et avaient la corvée de paniers, en fin d'après-midi. Cette corvée consistait à remplir des paniers à la porte extérieure pour les vider à la porte intérieure.

Trimer avec une cinquantaine de kilos sur le dos, sur une distance de cent mètres. Y avait-il cent mètres entre les deux portes? Ou deux cents? Ou trois cents?

Sans doute la jeunesse attire-t-elle la jeunesse. Danny venait souvent nous voir dans les champs. S'asseyant, il nous intimait d'en faire autant, puis fumait une cigarette après l'autre. Pas vraiment comme un fumeur la chaîne, mais, dieu, ce qu'il fumait! Chaque fois qu'il se préparait à allumer une nouvelle cigarette, il essayait d'éteindre la précédente, encore brûlante, sur la plante de nos pieds. En riant. Il trouvait le jeu très drôle. J'aurais voulu le voir sous terre. En silence, mais en concentrant toutes mes pensées sur ce désir, je le souhaitais chaque fois et, chaque fois, j'étais surprise et déçue de ne pas me voir exaucée.

Lekas-lekas

Par un merveilleux matin d'été — le jour se levait à peine — un appel inattendu fut claironné. En moins de trente secondes, la nouvelle avait traversé le camp. Contrairement à l'usage, ce ne furent pas les chefs de baraquement qui s'en chargèrent, elles n'en savaient d'ailleurs pas plus long que nous. La nouvelle était tombée comme un coup de tonnerre. Foudroyante. Tout à fait imprévue. Mais, de toute façon, l'ordre devait être exécuté. En toute hâte. Et nous ne disposions que de quelques minutes. Extrêmement urgent! En avant! En avant! Lekas-lekas (vite, vite). Sous la menace soudaine, dans le camp frappé d'une muette panique, tout le monde se rua vers le lieu de rassemblement. Tout le monde courut comme si sa vie était en jeu. Femmes, enfants, tous galopèrent, le regard fixe. Dans un silence incroyable. Sinistre.

Annie, ma sœur, avait été tellement surprise qu'elle ne pouvait bouger d'un pas. Elle restait immobile, incapable de prononcer un mot, nous regardant sans nous voir, paralysée, tétanisée. Une statue. Une statue que ma mère et moi n'avions pas la force de porter. Il nous a fallu la tirer, la pousser, la traîner. Nous arrivâmes les dernières. Le jeu pouvait commencer.

Je ne me souviens plus du tout du motif de cet appel ni de la façon dont il se déroula.

Seul le prologue en est resté gravé dans ma mémoire.

Ineffaçablement.

Les vers

Mon ventre était plein de vers.

Je n'étais pas préparée à cette compagnie, ils s'étaient invités d'eux-mêmes.

Je n'étais d'ailleurs pas la seule à devoir supporter leur présence. Ils faisaient partie de la vie du camp, de ses saletés, tout comme les cystites et les croûtes autour des yeux.

Les premiers occupants étaient petits et blancs. Ils furent suivis de vers plus grands, d'une teinte brun-rose-rouge, et qui témoignaient d'une énorme vitalité. Pour leur faciliter l'expulsion, à la sortie de mes intestins, je leur donnais souvent un petit coup de main.

Leur nombre crût bientôt de manière angoissante. Ma mère s'inquiéta, elle appela la doctoresse au secours. Celle-ci ne pouvait donner de médicaments, n'en ayant pas, mais elle me prescrivit un remède de bonne femme: manger des oignons crus. Ces oignons finiraient par tuer mes vers. Des oignons, encore des oignons, toujours des oignons! En ai-je avalé, des semaines durant, de ces oignons obtenus par les soins de la doctoresse. Mais ils n'eurent aucun effet. Je dus continuer à partager mon corps avec les vers.

À deux reprises, on me mit à l'infirmerie. Pas chez sœur B., hélas, chez une vieille chipie de religieuse. Toujours aussi malade, je rentrai au baraquement.

Les vers se multipliaient maintenant de manière indécente. Ils devenaient aussi de plus en plus grands.

Je me mis à haïr ces petits serpents sournois brun-rose-rouge. Ces petits bouts de viande visqueux se tortillaient au sortir de mon corps.

Je ne pouvais plus me supporter moi-même. Je me vivais comme un cauchemar. J'étais semblable à ces vers. Je me vomissais. Je me vomissais au propre comme au figuré.

Les vers vivaient encore quand, rejeté par mes vomissements, je les voyais se contorsionner. Des vers de quinze à vingt-cinq centimètres.

Vivants, ils sortaient de mon nez, de ma bouche, de mon anus.

Courrier

Pendant les quelques treize mois passés à Grogol, nous reçûmes à deux reprises la permission d'écrire à notre plus proche parent. Nous avions droit à une carte postale par famille. Sous deux conditions: un, le nombre de mots était limité, deux, nous ne pouvions écrire qu'en malais.

Depuis notre arrivée à Batavia, aucune de nous trois n'avait eu l'occasion d'apprendre sérieusement cette langue. Nous avons donc rédigé la missive à mon père en malais de 'pasar' (de marché).

Jamais ne nous parvint de réponse. Une fois, pourtant, nous reçûmes une carte de lui, écrite au crayon, un signe de vie en cinquante mots, non daté.

En déplacement

Les femmes et les enfants devaient quitter Grogol. Po qui le camp devait-il être libéré, nous l'ignorions. Où allions-nous? Nous ne le savions pas davantage. Les Japonais trouvaient la mention 'en déplacement' plus que suffisante.

Ma mère s'était foulé le pied. Il lui était impossible de marcher. Impossible aussi pour elle de s'appuyer sur des béquilles: nous n'en avions pas. Nous avons 'trouvé' une petite caisse munie de roulettes. C'est ainsi qu'elle accomplit le trajet.

Au milieu de la nuit, tout le monde fut

rassemblé hors du camp. Des centaines et des centaines de femmes et d'enfants. Les Japonais avaient-ils choisi la nuit pour ne pas avoir maille à partir avec des indigènes trop curieux? Nous dûmes attendre. On nous donna la permission de nous asseoir. Il régnait une atmosphère de calme résignation. La nuit tropicale était sublime. Derrière nous, le camp, devant nous, rien que des champs, des champs immenses, s'étendant à l'infini. Je croyais voir les vagues d'une mer. La beauté de la nature me prit tout entière, je m'y laissai aller, comme un enfant. Cet unique moment de repos, cette paix grandiose ne dura guère. Nous dûmes nous lever, entrer dans la nuit. Marcher jusqu'au train qui nous attendait quelque part le long d'un quai, un peu plus loin —beaucoup plus loin. Et plus vite que ça! Lekas-lekas. Nous avons encore vu se lever le soleil, mais nous n'avions plus le cœur à jouir du spectacle.

Dans le train, la chaleur était suffocante. On nous fit asseoir sur deux rangées de banquettes de bois, étroites. Nous étions agglutinées les unes contre les autres, collées à la paroi. Nous ne pouvions ni bouger, ni parler, ni regarder dehors, nous n'avions pas le moindre souffle d'air. Les fenêtres blindées restaient fermées.

Tout le train était sous surveillance. En outre, dans chaque wagon, se tenait un garde armé d'un fusil. Pas plus que nous, il ne reçut de nourriture ni de boisson. Mais il avait une gourde. Le provocant ustensile attirait tous les regards.

Le train partit, le train roula lentement, le train s'arrêta, le train repartit, le train peina de nouveau. Et puis....

Je sais que nous sommes arrivées à destination. Je sais qu'il était tard, qu'on nous a rassemblées sur une place, que nous nous tenions debout dans l'obscurité, qu'au loin, quelque part, brillaient des lumières, que nous fûmes accueillies par une séance de hurlements, de clameurs, que les injures pleuvaient, qu'il y eut des pleurs et des grincements de dents, que l'attente n'avait pas de fin, qu'aucun de nous ne put retenir ni ses eaux ni le reste. Et puis... je ne sais plus très

bien. Peut-être suis-je en train de confondre cet accueil avec un autre tout aussi fulminant, tout aussi effrayant, celui du camp d'Adek, le cinquième, le dernier. Une jeune femme, Indonésienne ou métisse, une interprète, qui faisait sans doute partie du personnel japonais du camp, glapissait un discours vociférant. On déchargea des chariots de matelas, ces matelas furent éventrés, leur contenu passé au crible.

Pour la dixième fois dans un laps de temps de vingt-quatre heures, j'avais bu toute la coupe, vu les comportements les plus extrêmes, éprouvé les sensations les plus diverses. Je crachais sur les adultes. Je crachais sur les Japonais. Je crachais sur le monde. J'étais morte de fatigue. J'en avais marre. De tout et de chacun.

#

Chapitre — V

Tjideng II. Le troisième camp

Garde-à-vous

Les allocutions d'arrivée prirent fin au milieu de la nuit. La porte de l'enfer s'ouvrit. Une fois lâché dans l'espace qui nous était dévolu, je reconnus Tjideng, le camp résidentiel.

Tjideng avait changé. Plus petit qu'autrefois. Plus peuplé. Surpeuplé. Des milliers de femmes et d'enfants dans des maisons délabrées. Chacun et le tout dans un état pitoyable.

Tjideng avait changé. Tjideng semblait être un camp sans direction, ni de la part des Japonais, ni de la part du comité interne. Les Japonais savaient évidemment que Tjideng n'était qu'un camp de transit pour une grande partie de détenus venant de Grogol, mais nous, nous ne le savions pas.

Tjideng avait changé. Une porcherie, une sorte d'horrible entrepôt, un immense et chaotique hangar.

Nous étions entassés à une demi-douzaine, voire une douzaine par chambre, sur des matelas à même le sol, nous en étions réduits à nous grimper les uns sur les autres. Et la moindre chambre, dans chaque maison, avait été répartie ainsi entre les nouveaux arrivants. Où se laver? Où se soulager? C'était toujours occupé.

Nous étions comme des vers dans le bois, comme des fourmis -mais sans l'avantage de l'instinct. Nous étions comme un tas d'insectes grouillants, hébétés, égarés.

On ne comptait pas. Nous n'existions pas. Manger? Rien n'était distribué. Nous devions veiller nous-mêmes à notre pitance. Mais

comment? Avec quoi? Dans quoi? Sur quoi? Je me souviens d'une boîte de sardines partagée à cinq. Nous n'avions d'ailleurs guère le temps de penser à manger. Nous étions bien trop occupés à autre chose. Assister aux appels. Encore et encore. Subir les rassemblements punitifs. Encore et encore. L'un suivant l'autre, pour le reste, nous pouvions crever.

La jeune femme grise

Une femme avec une ribambelle de petits enfants n'avait pas courbé la tête assez bas devant un gardien qui déambulait à travers le camp. Sous les yeux de ses petits, elle reçut un soufflet. Mais ce n'était pas assez. Le gardien décida qu'elle méritait une punition. Au piquet, mains derrière le dos. Ensuite, il partit. Une voisine emmena les enfants.

La femme restait debout, solitaire, dans le petit jour.

J'avais suivi l'incident d'un peu plus loin. Je me sentais inquiète, mal dans ma peau. Je ne pouvais rien faire. J'aurais préféré ne rien voir. Je suis partie, puis revenue. Je suis passée près de la femme, à plusieurs reprises. Elle était jeune, avait des cheveux gris, portait une robe gris clair, à jupe large, à manches courtes. Elle regardait devant elle, sans la moindre expression. Complètement refermée sur elle-même. N'entendant ni ne voyant rien. Une tache grise qui contrastait sur la pelouse verte. Une idée folle me traversa alors, celle que le Japonais pourrait l'oublier, ne pas la relever de sa punition. J'eus peur. Je m'imaginai qu'elle serait bientôt changée en pierre.

Sonei

Pour exercer son autorité, pour remplir ses fonctions, le commandant du camp, Sonei, ne devait pas aller très loin. Il occupait une villa située juste à côté de l'entrée du camp. Cette proximité nous empoisonnait encore davantage l'existence.

Sonei était une pourriture. Tous les motifs lui étaient bons pour nous appeler. Jour après jour, nous étions pourchassés, harcelés, humiliés, tourmentés. Les rassemblements se suivaient. Les punitions tout autant. Et ses explosions de rage ne se limitaient pas au jour. Pour Sonei, il n'existait aucune différence entre la clarté et l'obscurité. La nuit le voyait tout aussi bien rugir et rager. Ses cris, ses menaces, ses démentes apparitions ne connaissaient pas de bornes.

Sonei disposait d'un pouvoir, Sonei usait de ce pouvoir. Sonei abusait de ce pouvoir. Et Sonei frappait. Il frappait avec la force d'un géant, avec la force d'un fou déchaîné. Sonei, officier de l'armée japonaise, était une pourriture.

Le peuple élu

Les Juives devaient se déclarer.

Les femmes ayant épousé des Juifs aussi.

Leurs noms étaient connus. Ne pas se déclarer serait puni.

La déclaration devait se faire au bureau qui jouxtait la porte du camp. Aucun appel spécial n'était prévu. On n'allait pas le crier sur les toits!

Au bureau, nous apprîmes qu'on nous déplacerait dès le lendemain. Où cela, nous le verrions bien en arrivant à destination. Nous pouvions emporter un sac ou une valise par personne. Le départ était prévu pour telle et telle heure. Le voyage durerait environ une journée. Le peuple élu devait donc quitter Tjideng.

C'était la deuxième fois que nous devions l'abandonner.

Le peuple élu poussa un soupir de soulagement à l'idée de pouvoir s'en aller.

Une ou six semaines

De ce trajet, je garde seulement le souvenir d'une gare très haute dans laquelle des indigènes nous regardaient comme si nous étions tombées d'une autre planète. Combien de temps dura le voyage, je l'ignore. Si nous sommes arrivés tôt ou tard, je n'en sais rien. Comme je ne sais plus combien de temps je suis restée à Tjideng II. Je ne garde de cet épisode que des souvenirs globaux: les interminables appels, la terreur d'être battue, la faim lancinante, les vaines tentatives pour trouver un peu de sommeil, l'état permanent de veille pour être prête immédiatement en cas de malheur. Je me souviens d'avoir été désespérément triste, complètement abattue. Je me souviens d'avoir vécu comme un être amorphe, ballotté, poussé en avant par les circonstances. Mais combien de temps avons-nous vécu dans cet enfer? Une semaine? Deux semaines? Ou était-ce six semaines?

#

Chapitre — VI

Tangerang. Le quatrième camp

Un mètre quatre-vingt sur deux mètres

1944, dernier trimestre. Nous débarquons au camp de Tangerang. Le quatrième depuis notre internement en 1942.

Notre interminable baraquement était d'une construction on ne peut plus simple. Quatre murs, un toit, le sol. À l'intérieur, et de chaque côté, courait sans interruption, à environ soixante centimètres du sol, une 'banquette à dormir', le châlit. Un mètre vingt-cinq plus haut se trouvait un second châlit. Le rez-de-chaussée (1) et le premier étage (1) *(1) = en français dans le texte original* étaient consolidés, tous les deux mètres, à la verticale, par des travées qui passaient d'oblique à travers le châlit. Et il y avait un étage supplémentaire, à quatre mètres du sol environ: du fil de fer tressé et fixé au toit. C'était le domaine des rongeurs. Des rats.

Qui dormait au-dessus pouvait atteindre sa place par une échelle raide. Une fois là-haut, il était possible de vivre debout. La lumière y pénétrait, grâce à des fenêtres grillagées. Ceux qui logeaient en bas étaient acculés à se mouvoir comme des reptiles, à se comporter comme des troglodytes. Il y faisait affreusement sombre.

Les femmes souhaitaient un peu d'isolement. Elles surent se débrouiller. Des cordes furent tendues, ou des fils de coton à tricoter, auxquels on suspendit des haillons. Chaque famille, chaque solitaire disposa ainsi de sa propre 'chambre', un espace fait de tentures de fortune et calculé au centimètre près, dans lequel il ne fallait pas s'appuyer contre le 'mur'

sous peine d'entendre fuser les cris.

Au premier étage, il n'y avait pas de petits enfants, pas de vieilles femmes, pas d'invalides. C'était trop dangereux. Une fois grimpée au sommet de l'échelle, vous ne disposiez que d'un étroit couloir de dix centimètres pour gagner votre abri. Aucune balustrade de protection n'étant prévue, un faux pas et vous tombiez un mètre quatre-vingt-cinq plus bas.

Dans ce baraquement, on nous désigna une place d'angle, au premier étage, juste en face d'une large et haute ouverture pratiquée dans le mur: la 'porte' du local. Le territoire que nous devions partager à trois mesurait un mètre quatre-vingt sur deux mètres.

Manassé

Le déballage et l'installation étaient vite terminés! Nous étions donc là. Et maintenant, quoi? Ma mère m'envoya en reconnaissance. Où étaient les toilettes, et ceci, et cela. Je devais aussi rapporter de l'eau. Elle me donna un récipient à remplir.

Tangerang n'était pas aussi vaste que Grogol. L'ensemble était plus ramassé. Et les baraquements point isolés. De différentes grandeurs, ils formaient un rectangle, entourant une place avec un pendopo (sorte de préau) garni de quelques tables et bancs.

Un seul côté du rectangle, celui des misérables chambres, permettait de gagner, par deux passages, un autre groupe de baraquements, également disposés en rectangle.

À un angle, je me heurtai à quelque chose. Un

petit être vivant. En place de visage, il avait un facies simiesque. Pas un seul cheveu sur la tête, le crâne était entièrement chauve. Et cela portait un long short blanc, avec une chemisette de même couleur. Il balançait les bras le long du corps, en me regardant avec des yeux très clairs, quasiment vitreux. L'étrange créature se mit à sauter d'un pied sur l'autre, à émettre des bruits indéfinissables, sans s'écarter d'un centimètre. J'aurais voulu m'enfuir, très loin, je restais figée, ne pouvant remuer le petit doigt. Je ne comprenais pas les sons qui sortaient de cet être, je voyais seulement le balancement tenace de ses bras et demeurais clouée au sol, folle de peur. Brusquement, la petite silhouette se détourna et disparut dans la direction d'où elle était arrivée. Je continuais à regarder de son côté, je voulais être certaine qu'elle ne reviendrait pas. Une fois persuadée du fait, je pris mes jambes à mon cou. Ma mère ne comprit pas grand' chose à ce que je lui racontais, seulement qu'il m'était arrivé une histoire horrible. J'étais sens dessus dessous. Elle s'en fut elle-même chercher de l'eau.

Il me fallut quelques jours pour oser partir en reconnaissance à travers le camp. Moi, 13 ans, j'avais peur de me retrouver à nouveau nez à nez avec l'apparition. Elle m'avait tellement effrayée que mon imagination lui avait donné des proportions qu'elle était loin d'atteindre.

Plus tard, quand je sus de qui il s'agissait, je fus rassurée.

C'était un être humain, un garçonnet, un petit Juif de dix ou onze ans. Il s'appelait Manassé. Sa mère était Irakienne. Manassé n'aurait pas fait de mal à une mouche. Manassé était gentil comme tout, mais Manassé était un enfant mongolien.

Un nouveau mot

Latrines (1) (1) en français dans le texte original.

C'est dans le camp de Tangerang que, pour la première fois, j'entendis le mot. Je trouvais qu'il sonnait bien. Les voyelles en étaient

nettes, les consonnes roulaient sous la langue. Latrines. Un terme qui répondait parfaitement à sa signification. Il évoquait la merde.

Jusques et y compris Grogol, je n'avais connu que des toilettes privées. À Tjideng, un vrai w.c. avec un rouleau de papier et une chasse d'eau. Je tirais une chaîne et la cuvette était rincée. À Grogol, c'étaient de ces commodités dites françaises, sans papier, sans eau.

Cependant, je m'y retrouvais encore seule. À présent, nous avons des latrines, dans un long, étroit baraquement de bois, environ huit mètres sur un. L'intérieur comportait, sur toute sa longueur, un maigre couloir de cinquante centimètres de large, flanqué, un peu plus haut, d'une interminable rangée de trous, avec un bord juste prévu pour y poser les pieds, et entre chaque ouverture, une séparation de dix centimètres de hauteur, destinée à éviter les éclaboussures. En principe. Accroupie comme vos compagnes, vous pouviez tailler une bavette, bien à l'aise. À condition d'avoir le cœur à cela.

Ce n'était pas pour mon plaisir que j'allais aux latrines. J'attendais la dernière minute, j'y courais, j'y faisais en hâte ce que j'avais à faire et je m'enfuyais aussitôt. La puanteur y était insupportable. À dégueuler. L'eau, qu'il fallait apporter soi-même, devait exclusivement servir à votre usage personnel. Donc, pas à nettoyer les lieux, seulement à laver vos mains, après avoir torché votre postérieur.

Mais, quand j'avais terminé, il m'arrivait parfois de saluer mes voisines de latrines. Une séquelle de l'éducation d'avant-guerre.

Chrétiens - Juifs - Francs-maçons

Un des deux rectangles du camp de Tangerang était occupé par les Chrétiens ou ceux qui passaient pour, tels. Tous ces prisonniers-là avaient la peau blanche.

Je ne me suis rendue qu'une fois dans ce

rectangle chrétien, c'était pour y faire du troc avec quelqu'un dont j'avais fait la connaissance pendant la corvée de jardinage. Nous nous étions entendues: ma ration de nourriture chaude contre de quoi écrire: crayon, gomme, papier.

'Ceux de l'autre rectangle' n'avaient de contact avec 'ceux de notre rectangle' que pendant le travail, où A l'infirmerie.

Notre rectangle était occupé par les Juifs de toutes nationalités, pratiquants ou non, et par les femmes ayant épousé des Juifs. C'est ainsi que nous comptions dans notre baraquement une Javanaise avec ses deux filles et dans un autre, une Chinoise avec son enfant.

Mais notre baraquement comptait aussi des femmes franc-maçonnnes européennes que les Japonais obligeaient à partager le 'séjour' des Juives. Cette mise à l'écart des Juives et des franc-maçonnnes était, bien entendu, le résultat de l'influence nazie. Deux communautés du même tonneau, et qui devaient, ensemble, être rejetées.

Chez nous, au premier étage, les rapports entre Juives et franc-maçonnnes étaient sans problèmes.

Les intellectuelles

Juste au centre de notre long baraquement à deux niveaux se trouvaient de chaque côté un mur qui ne séparait que les châlits. Il y avait donc un passage bien réel, mais il ne servait à rien. Dans notre imagination, il était condamné par une construction solide, quoiqu'invisible.

Notre baraquement comptait ainsi deux sections chacune habitée par un groupe humain dont l'un ne voulait rien avoir à faire avec l'autre.

Personne ne franchissait le territoire de l'autre. Jamais. Même pas les enfants. Sous un même toit cohabitaient deux communautés chacune disposant de ses propres 'entrée' et 'sortie'.

L'autre communauté se composait en grande partie d'intellectuelles, instruites en toutes sortes de matières, avec ou sans titres. Ces bas-bleus et leurs enfants, brillants et doués, cela va de soi, n'étaient pas assez nombreux pour remplir la section qu'elles habitaient. La cité des 'sages' devait donc partager ses quartiers avec des gens du commun. De pauvres petites gens bien ordinaires qui comptaient pour du beurre, qui ne faisaient pas le poids. Les savantes éprouvaient pour nous, leurs voisines, les mêmes sentiments. Les universitaires ne faisaient exception que pour les franc-maçonnnes de notre section, mais celles-ci préféraient ignorer ces pédantes.

Les 'intellectuelles' s'étaient elles-mêmes isolées dans une caste intouchable. Elles n'étaient cependant pas assez raisonnables pour s'entendre entre elles. Sans le moindre respect mutuel, on les entendait se quereller qui mieux, violemment, régulièrement, excitées en cela par leur progéniture. Les chers petits étaient le reflet orgueilleux de leurs mères. Et celles-ci se surpassaient en vexations profondes, en remarques blessantes. Bien sûr, elles n'en venaient pas aux mains. Tout se réglait en paroles, en des flots d'éloquence, en de péremptores démonstrations. Habiles à manier le verbe, le prenant de très haut, elles s'insultaient en termes choisis, dans une langue polie, à la prononciation impeccable, au vocabulaire recherché.

Des circonstances imprévues, inhérentes à la vie concentrationnaire, venaient parfois les interrompre. Elles n'en étaient que très modérément troublées. La 'confrontation' — à vrai dire une vulgaire querelle — était simplement remise à plus tard.

Le troisième monde

Si l'on en croyait les intellectuelles, les gens ordinaires faisaient tache, portaient atteinte à la bienséance, étaient une erreur de la nature, constituaient un blâme pour la société. Ces moins-que-rien avaient juste le droit d'obéir. Ces moins-que-rien étaient traités en

domestiques. Ces moins-que-riens servaient de boucs émissaires. Fort mesquinement, nos grandes lettrées se défoulaient sur les petites cendrillons.

Mais, chez madame S., elles tombaient mal. Madame S. ne se laissait pas faire. Soutenue par sa fille qui, pas plus qu'elle, ne mâchait ses mots, elle pouvait riposter dans un langage dont le bagou et la crudité méritaient un coup de chapeau. Madame S. avait été longtemps maraîchère en Hollande. On ne passait pas impunément devant son échoppe.

Grâce à elle, et à sa fille, les bas-bleus enrichirent leur connaissance de la langue verte. Grâce au passage prohibé imaginaire, notre section put mettre à profit ces leçons d'éloquence. Madame S. avait une voix puissante et pleine, celle de sa fille était haute et stridente.

Madame D.J., étiquetée de gauche, souffrait de se trouver parmi les intellectuelles, surtout à cause des théoriciennes de salon, qui voulaient sans cesse refaire le monde, et qui l'avaient reléguée dans le coin le plus éloigné du premier étage. Une place d'angle était toujours avantageuse, vous pouviez vous appuyer au mur, pas aux gens. Un mur ne bougeait pas, un mur ne parlait pas, un mur ne vous dérangeait pas.

Mais ce coin-là était quasiment considéré comme un coin de pénitence, une place de laissée pour compte.

La toujours pâle madame D.J., professeur de son métier, était une excellente personne. Aimable, douce, sensible. Quand elle en avait le temps, elle me donnait des leçons, me parlait des écrivains néerlandais, Multatuli, Van Schendel, Den Doollaard, d'autres encore. Ces cours se donnaient dans sa chambre de chiffons. Mais je ne m'y sentais pas à l'aise. Non par sa faute, mais par celle des prétentieuses.

Madame D.J. et sa petite A., une fillette d'environ huit ans, étaient méprisées, niées. Aucune corvée n'était épargnée à la pauvre femme, peu importait que ses jambes fussent toujours couvertes d'ulcères.

Il ne lui venait pas à l'esprit de se rebiffer. Sans doute surtout parce qu'elle savait que sa petite fille paierait les pots cassés, dès qu'elle l'aurait quittée pour accomplir l'une ou l'autre corvée. La pitié ne faisait pas partie du vocabulaire de l'élite. Nebbisch (la miséricorde), encore moins.

Madame S. logeait en bas, à gauche. Madame D.J. en haut, à droite. Deux mondes différents. Séparés par un troisième.

Partage équitable

La caste des intellectuelles qui partageait notre toit - et rien de plus - avait élaboré un système très compliqué pour la distribution de l'unique, dérisoire repas chaud que l'on nous accordait chaque jour. Ingénieux en théorie, il s'avérait inapplicable en pratique. Donc, dans leur section, on en était arrivé à cette conclusion: que chacun avait à son tour le droit et le devoir de servir la nourriture. Personne n'avait songé à de possibles refus, à d'éventuelles inaptitudes. La question était: a-t-on le droit de décliner? Si oui, a-t-on le devoir de désigner quelqu'un d'autre? Et si ce droit n'est pas accordé, est-ce le devoir des autres de désigner quelqu'un? Enfin, ces autres ont-ils le devoir de transmettre le droit de la corvée de distribution? Dans l'affirmative, à qui? Au suivant? Au gagnant d'un tirage au sort? La section comptait beaucoup d'avocats, mais pas un seul juge.

Le partage lui-même était une affaire plutôt épineuse. On ne distribuait pas de portions, on ne puisait pas à la louche, on servait.

Parcimonieusement. D'abord le rang A, de un à autant inclus, ensuite le rang B, de un à autant, enfin le rang C puis D, et ainsi de suite.

Après cela, on criait une nouvelle fois les lettres de l'alphabet, et les numéros d'ordre. L'opération se répétant jusqu'à ce que les marmites soient vides. Le partage du repas chaud, devenu entre-temps repas froid, était inévitablement interrompu par des discussions, des contestations, des disputes.

Cela allait parfois si loin que la portion déjà distribuée devait être remise dans la marmite afin de pouvoir recommencer à peser et à mesurer. Et cette méthode de partage entraînait encore d'autres problèmes insolubles. Hier, nous en étions restés à la lettre F, numéro 10. Aujourd'hui, c'est donc le tour de G, numéro 1. Mais, hier, on servait du sajoer assem (soupe de légumes au jus de tamarinier) et aujourd'hui on sert du sajoer lodeh (soupe de légumes au jus de coco). Ne fallait-il pas attendre que revînt le sajoer assem pour commencer au numéro 1 du rang G? Avec leur système, elles auraient dû pouvoir disposer d'une cuisinière électrique et d'un ordinateur.

Yoga

L'officier japonais en fonction à Tangerang était un mélomane entiché de musique occidentale. C'était aussi un grand amateur de bergers allemands. Un de ces chiens avait toutes ses faveurs. Il lui avait appris à écouter silencieusement la musique, et se montrait très fier du résultat obtenu.

Pour son plaisir personnel, cet officier japonais organisait des concerts auxquels les internées avaient le grand honneur d'être conviées, admises à partager le contentement du chien et de son maître.

Ces concerts atteignaient un niveau exceptionnel. Dans le rectangle des Juives - que les autres appelaient le coin juif — se trouvaient des artistes de renom international. L'une d'entre elles, une pianiste hongroise ou roumaine dont j'ai oublié le nom, était très aimée du public.

À la barbe du mélomane, entre Bach, Mozart, Liszt, Chopin ou Schuman, elle parvenait toujours à glisser quelques mesures du Wilhelmus, de chants hébreux, voire d'airs yiddish. Nous en avions chaud au cœur et l'organisateur des concerts n'y voyait que du feu.

Un même succès était remporté par les deux virtuoses bien connues, le violoniste S.G. et la pianiste L.K. tous deux se trouvaient en

tournée dans l'Archipel lorsque la guerre les y avait surpris.

L.K. logeait dans notre baraquement, également au premier, à quelques places de la mienne. Elle vivait très retirée, à l'abri des chiffons qui délimitaient son domaine. Elle ne s'occupait de personne, et personne ne se hasardait à l'approcher. Je ne me souviens pas d'avoir entendu le son de sa voix.

Mais je sais trois choses d'elle: c'était une brillante pianiste, elle n'avait de contacts qu'avec une Hongroise d'un autre baraquement, et elle faisait du yoga.

Ce yoga passait pour une excentricité. Les artistes ne sont-ils pas comme des enfants, bizarres, irresponsables? Une personne normale ne faisait pas de yoga, et certainement pas dans un camp de concentration.

Et moi de chercher à savoir ce qu'était le yoga. Mais personne ne le savait au juste. Et je n'osais pas le demander à L.K. en personne. Quand je la côtoyais, elle avait toujours un air absent. On ne dérange pas quelqu'un de pareil, on ne l'ennuie pas.

Frau M., qui habitait à l'entrée de notre salle, savait ce qu'était le yoga. Frau M. portait un bracelet contre les rhumatismes, et un anneau contre je ne sais plus quoi. Elle parlait néerlandais avec un accent allemand. Elle connaissait un tas d'histoires sur les questions de l'existence, les rapports de l'âme avec le corps, les forces naturelles et surnaturelles. Frau M. pouvait tout expliquer en lui donnant un sens mystérieux et, bien que parfois incapable de la suivre, je l'écoutais. J'appris ainsi que le yoga est une gymnastique hindoue qui consiste à adopter certaines attitudes et à les garder le plus longtemps possible, oui, même pendant des heures, avec dévotion. Une religion, en somme. Ma connaissance des religions s'était singulièrement étendue depuis la guerre: notamment grâce aux musulmans, aux brahmanes, et surtout aux superstitions, mais le yoga était quelque chose de nouveau.

Les explications de Frau M. avaient beau

recouper ce que certains avaient surpris chez L.K., lorsque ses tentures de chiffons n'étaient pas bien closes, la gymnastique et la prière me semblaient assez incompatibles. Cela me passait par-dessus la tête. Comment pouvait-on allier deux activités aussi totalement différentes? L'une relevant du corps et l'autre de l'esprit? L.K. était-elle vraiment ce qu'on prétendait, une personne extravagante? Je l'admirais, j'aurais tant aimé la comprendre, je n'y parvenais pas. Je finis par renoncer. À mes yeux, le yoga et L.K. ne représentèrent bientôt plus qu'une seule et même énigme.

Szymon-Simon-Sjimme

Le célèbre violoniste S.G. et son épouse, qui était aussi son accompagnatrice, avaient leur chambre dans le rectangle juif, où ils voisinaient avec les mères des bébés et leurs petits.

La situation exceptionnelle des G. avait fait de ce couple la bête noire de la plupart des femmes. Excepté le docteur, tous les Européens de plus de dix ans avaient été bannis du camp. Nos ennemis les Japonais étaient seuls à représenter l'autre sexe.

Si les concerts des G. étaient écoutés avec plaisir, une certaine jalousie existait néanmoins envers eux. La réaction typique 'Pourquoi eux, pourquoi pas nous?' ne manquait pas de se faire sentir. D'un médecin, soit, on pouvait encore admettre qu'il ait sa femme près de lui. D'un artiste, la pilule passait moins bien.

Les femmes de Tangerang allaient-elles jusqu'à souhaiter voir madame G. et la femme du docteur dans la salle commune, et les deux maris dans la même chambre? Ne comprenaient-elles pas que les G. étaient exploités par la propagande japonaise? Ne servaient, en effet, qu'A celle-ci? J'ai vu comment les Japonais photographiaient et filmaient S.G., avec ou sans son violon, avec ou sans sa femme, et dans le jardin des fleurs avec ou sans gants, tandis qu'il devait manipuler un râteau. Je ne devais pourtant pas être seule à voir cela.

Quand, après quelques mois, S.G. finit tout de même par être déplacé dans un autre camp, madame G. dut quitter sa chambre et prit place dans notre dortoir où elle se trouvait en face de L.K., la pianiste virtuose.

La distance psychologique que peut prendre un groupe à l'égard d'une nouvelle venue fut, en cette occasion, également très typique. Si madame G. avait sa place, elle-même ne fut jamais acceptée. À dire vrai, j'ignore si elle le souhaitait.

Elle m'apparaissait comme très différente des femmes que j'avais rencontrées jusqu'ici dans les camps.

Elle semblait considérer la vie concentrationnaire comme un aléa provisoire, un entr'acte accidentel, une période de transition. Ses faits et gestes, sa façon de parler, bref, tout son comportement en témoignaient.

Mais elle avait un souci: les mains de son mari. C'était sa préoccupation majeure, elles lui causaient les plus vives inquiétudes. S'il pouvait tenir bon, maintenant qu'il était seul, s'il pouvait continuer à refuser tout travail manuel. Il ne pouvait à aucun prix les abîmer, ses mains dont chaque doigt appartenait la musique, au monde.

En fait d'éducation et de culture, ma mère et madame G. n'avaient rien de commun. Mais elles se sont rencontrées dans leur judéité, et dans l'absence de leur mari. L'une parlait de Simon, rédacteur en chef d'un hebdomadaire, né aux Pays-Bas, l'autre de Szymon, violoniste célèbre, né en Pologne. Mais, le plus souvent, quand elles se faisaient des confidences, c'était à propos de leur 'Sjimme'. Sjimme, le diminutif juif de Simon. Il émanait une sorte de sérénité de ces deux femmes bavardant à mi-voix et tellement absorbée par leur conversation qu'à ce moment les autres n'existaient plus pour elles.

Le docteur se tenait les fesses

Appel punitif pour notre rectangle. Chacun devait se tenir devant son baraquement. Sur deux files, le visage tourné vers le centre du terrain où les Japonais délibéraient avec l'interprète et la responsable européenne du camp.

L'interprète nous fit savoir: 1. Que rassemblée' allait inspecter tous les baraquements. 2. Qu'après la cérémonie du salut, les occupants du baraquement où s'effectuait le contrôle devaient demeurer immobiles, attentifs, jusqu'à la fin de la visite. 3. Que les occupants des chambres et des baraquements encore à inspecter pouvaient attendre leur tour en position de repos.

Le docteur fut prié d'accompagner l'honorable compagnie. Ils allèrent.

Dès l'inspection du premier baraquement, nous avons compris qu'il s'agissait des malades. Ceux qui ne pouvaient vraiment pas tenir sur leurs jambes reçurent l'autorisation de rester couchés. Les autres durent se lever. Ignominieux qu'ils étaient, on les fit rester debout, position fixe, devant les deux files, attendant ce qui allait suivre.

Quand le contrôle des baraquements fut terminé, le commandant japonais nous fit un discours. Pas un mot sur la nourriture, l'habillement, les médicaments, la surpopulation, les aberrantes conditions hygiéniques. Pas un mot. L'allocution ne portait que sur ce fait: si nous étions malades, c'était notre faute. N'étions-nous pas insatisfaits, incapables, paresseux, sales, dégoûtants? Et les grands coupables ...

Puis, la chose se produisit. Le docteur reçut une correction. Comme cela, tout à coup. Alors que personne ne s'y attendait. On le frappa. Non pas à mort, non pas jusqu'à la torture, mais de manière presque guignolesque et ce, longtemps pour que tous aient l'occasion de jouir du spectacle.

Au début, nous entendîmes ça et là un "Oh" de stupéfaction, aussi quelques petits cris anxieux. Puis, plus rien. Le silence. Jusqu'aux petits enfants qui regardaient sans broncher, immobiles, tendus.

D'abord le docteur mit les mains devant sa figure puis tenta de se protéger le corps. Une attitude ridicule, et qui ne servait à rien. En fin de compte, il se protégea les fesses tâchant d'éviter les coups, courant autour du petit groupe, au milieu du terrain. Il essayait de s'échapper, il était repris, de nouveau encerclé. Se tenant toujours les fesses.

Dieu, ce que j'avais honte. Le seul homme blanc de ce camp de femmes se protégeait le derrière comme un petit garçon.

Les Irakiennes

Un des baraquements de notre rectangle était peuplé exclusivement de Juives irakiennes originaires de Soerabaja, où, avant la guerre, elles, leurs maris, leurs frères et pères faisaient du commerce sur le marché.

Des Irakiennes! Des gens pleins de feu, vêtus un peu comme des Tziganes. Personne ne se hasardait dans leur baraquement qui, même le jour, restait plongé dans l'obscurité. Il y régnait toujours de l'animation. Il s'y passait toujours quelque chose. Elles exprimaient bruyamment tous leurs états d'âme. Les femmes en venaient régulièrement aux mains. Dans un tapage infernal, gémissant, pleurnichant, elles se rossaient furieusement l'une l'autre avec tout ce qui leur tombait sous la main. Quand elles n'attrapaient rien, elles y allaient de leurs poings, voire de leurs dents. Mais si l'une d'elles était prise à partie par quelqu'un d'un autre baraquement, toutes se liguèrent aussitôt, formant bloc, en une force indomptable, indissoluble. En ces circonstances, mieux valait ne pas intervenir, mieux valait regarder ailleurs: les coups se perdaient trop facilement. Oui, le mieux était encore de se tenir assez loin d'elles.

Les Irakiennes préféraient n'avoir à faire qu'avec celles de leur groupe, et s'arrangeaient pour qu'il en soit ainsi. S'il

arrivait — rarement — que quelqu'un tentât d'être leur amie, tout le monde, sans distinction, évitait d'être leur ennemie.

Les enfants du camp avaient ordre de ne pas fréquenter les enfants irakiens de leur âge. La commune irakienne abritait des chats sauvages, à ne pas prendre avec des pincettes. Des furies. Il n'y avait qu'elles pour dire 'Crève!' de cette façon et celles à qui elles le souhaitent pouvaient toujours courir. Même les Japonais aimaient mieux les éviter, et, pendant leurs rondes, il leur arrivait souvent de passer outre le baraquement irakien.

La crainte faisait donc que les Irakiennes étaient respectueusement évitées, et cela leur convenait. Comment elles s'y prenaient, comment elles en trouvaient le culot, je n'en sais rien, mais, la nuit, derrière les latrines, au-dessus de la clôture, elles contactaient des indigènes et troquaient tout ce qu'elles possédaient pour avoir à manger.

Les Irakiennes ne respectaient que la femme du rabbin. Elles crachaient sur toutes les autres, au propre comme au figuré, et elles n'avaient pas tort. Si quelque chose disparaissait, si quelque incident survenait, on les tenait immédiatement pour responsables. Même dans nos camps, on trouvait du racisme.

Pour les occupants du camp, les Irakiennes faisaient problème. Pour les Japonais également, mais sans doute était-ce pour eux l'unique problème. C'était aux Allemands que revenait l'idée d'avoir fait venir les Irakiennes juives de Soerabaja dans la section juive du camp de Tangerang. Mais les Japonais en restaient perplexes. Physiquement, les Irakiennes leur semblaient différentes, et leur comportement non plus n'avait rien à voir avec celui des autres détenues. Ces Irakiennes n'étaient pas des Occidentales, elles n'étaient pas des blanches. Les Européennes à la peau pâle méritaient le mépris nippon, les Irakiennes, non.

Est-ce que les Japonais acceptaient mieux les Irakiennes, pour faire enrager les Blancs, parce qu'il n'y avait pas assez de gardiens pour maintenir en respect les fureurs

irakiennes, pour contrarier les Allemands qui après tout, étaient aussi des Blancs, ou simplement pour s'épargner du 'soesa' (souci), quoi qu'il en fût, les Irakiennes obtinrent des Japonais d'avoir une cuisine kasher.

Seules les Irakiennes suivaient à la lettre les préceptes de la religion juive. Y adapter leur comportement était encore autre chose. On n'en prenait que ce qu'il fallait absolument — et encore. À quelques exceptions près, les autres Juives du camp étaient libres-penseuses.

Donc, les Irakiennes souhaitaient une cuisine kasher. Les Irakiennes étaient si convaincues de leur bon droit qu'elles auraient trouvé la force de soulever des montagnes. Elles eurent leur cuisine kasher. Une cuisine tout à fait indépendante, contrôlée uniquement par elles, depuis les préparatifs des repas jusqu'à leur distribution.

Le terme 'kasher' était, bien entendu, absurde. Mais les Irakiennes ne raisonnaient pas ainsi. À la guerre comme à la guerre, il y avait des accommodements avec le ciel.

Après coup, avec le temps, je crois que les Irakiennes tenaient à cette cuisine kasher parce que c'était le seul moyen de préparer les vivres obtenus en cachette. Cela expliquerait pourquoi la femme du rabbin eut tant de peine à obtenir que les quelques Juives pieuses du camp pussent aussi profiter de ces repas préparés selon les préceptes.

La broche de ma mère

Régulièrement, à travers le camp, on proclamait l'ordre de livrer les bijoux et les pierres précieuses. Ce fut d'abord le tour des montres. Ensuite, des bijoux en argent. Vint enfin l'or, bientôt suivi des diamants. La dernière demande portait sur le platine.

Il n'y avait pas grand' chose à livrer. Les femmes avaient déjà presque tout vendu. Pendant la période de transition, lorsque les hommes avaient déjà été emmenés, et qu'il n'y avait plus de travail, on avait fait du troc

avec les Européens, les Chinois et les Indonésiens: des bijoux contre l'argent nécessaire à manger, à payer le loyer, l'eau, l'électricité, et tout le reste.

À l'occasion de leurs noces de cuivre, mon père avait offert une broche à ma mère. Une broche de pierre brillantes transparentes, la plus grosse au milieu, les plus petites de chaque côté. Quand je jouais avec elle, j'y voyais diverses formes: des triangles, des carrés, des trapèzes. Je la trouvais merveilleusement belle, mais, ce que je préférais, c'était encore la fermeture de sûreté: une fine petite chaîne d'argent, munie d'un i petit crochet en argent, que l'on fixait dans un petit étui en argent. C'est à cette fermeture de sûreté qu'allait mon plus vif étonnement, ma plus grande admiration. Je la trouvais tout à fait sensationnelle. À Bruxelles, mes broches de fillette n'en étaient pas équipées.

Dans le premier camp, ma mère avait maquillé sa broche. Avec une belle patience, elle l'avait dissimulée dans un peu de tissu blanc, sur lequel elle avait brodé des roses rouges et des feuilles vertes. Le genre de broche que portent des dames romantiques au moment où elles prennent de l'âge. Anxieusement préservée, la broche devint une réserve pour les jours mauvais, pour une situation extrêmement critique. Qui sait peut-être qu'un jour elle serait notre salut. La broche, bouée de sauvetage.

Quand on demanda les diamants et le platine, ma mère se méfiait. L'annonce disait qu'ils pouvaient être échangés contre de la nourriture.

Pouvait-on en croire les Japonais?

Pour moi, c'était non, pour ma sœur, oui, pour ma mère un point d'interrogation. Oserait-elle demander conseil aux voisines? On décida de ne pas parler avec les codétenues.

Ma mère hésita longtemps. Elle résolut enfin de laisser tranquillement la broche sous son masque de broderie et de livrer plutôt une montre de dame, avec un bracelet en platine.

Quelques heures plus tard, elle dut se rendre au bureau des Japonais. Il arrivait rarement que quelqu'un fût convoqué toutes portes closes. Allait-on la punir, parce qu'elle n'avait pas donné signe plus tôt? Ma sœur et moi étions mortellement inquiètes. Nous sommes allées faire le guet. En silence, en sueur. C'est fou de voir comme les minutes peuvent sembler des heures lorsqu'on a peur.

Finalement, ma mère revint. Les bras chargés. Chargés de sucre et de café! Annie et moi tremblions d'excitation. Dans le dortoir régnait une atmosphère de nervosité. Tout le monde s'approchait de nous, l'évènement était commenté sur un ton fébrile à voix stridente, précipitée. Cela ne dura pas longtemps. Ma mère monta dans notre coin-couchettes. Nous la suivîmes. Elle ferma résolument les tentures.

Et nous étions là, toutes les trois, isolées des autres. Isolées par quelques chiffons, mais surtout par la possession de sucre et de café.

À côté de nous, en dessous, en face, nous entendions chuchoter. La jalousie rampait multiple. Vers nous.

Tant que dura la provision, ma mère offrit du café, chaque dimanche, aux gens de notre baraquement. Le sucre, elle le gardait pour ses enfants.

S'instruire

Je voulais m'instruire. J'avais terriblement peur de rester ignorante. Les années passaient. Comment pouvoir jamais rattraper le temps perdu? Je voulais m'instruire, mais je n'avais pas de livres scolaires. Les seules choses que je possédais, c'étaient une grande feuille de papier, un crayon et une gomme. Quand on me donnait une leçon, je l'écrivais très légèrement appuyant à peine sur le crayon. Une fois la leçon connue, j'effaçais le tout, et j'avais de nouveau une feuille vide.

Obtenir des leçons était difficile. Il y avait assez de professeurs, mais elles n'avaient pas la tête à cela. Parfois cependant, j'y suis parvenue. Très irrégulièrement. Mais j'ai fini

par renoncer. J'étais trop fatiguée. Je me laissais aller. D'ailleurs je n'avais plus de mémoire. Je m'abrutissais. Je ne parvenais plus à retenir quoi que ce soit. Cela avait commencé avec des difficultés emmagasiner la matière, pendant la leçon même, ensuite, je pus à peine me souvenir d'avoir reçu une leçon, plus tard, j'oubliai de m'y rendre. J'ai abandonné définitivement après la scène que me fit un professeur. Elle, qui voulait bien se donner la peine, et moi qui étais trop paresseuse pour étudier. La coupe débordait. Je trouvais que c'était injuste, j'étais profondément blessée et, en même temps, un peu honteuse. Mais je ne pus rien répondre. Je ne comprenais pas ce qui se passait en moi. J'étais incapable de l'expliquer. Beaucoup plus tard, ce professeur vint s'excuser. Elle connaissait les mêmes symptômes, elle aussi perdait la mémoire. Ce fut une consolation. Une maigre consolation.

Le serpent

Mis à part certains bruits inévitables, et naturels, le baraquement des latrines était silencieux. Cependant que j'y étais accroupie, quelque chose glissa lentement, de l'extérieur, sous la paroi. Un serpent! Mes sphincters se fermèrent aussitôt, puis se rouvrirent ... Plus question de me torcher. Un serpent. Il fallait fuir. Tout le monde voulait en faire autant. Aussi vite que possible. Nous n'avions rien pour le tuer, rien que nos inutiles mains nues. Rien ici, rien non plus dans les baraquements.

Quelqu'un se précipita chez le chef de camp. Un Japonais s'amena. Il frappa la bête, la tua. Nous regardions, à distance. Non à cause du Japonais, à cause du serpent.

Depuis ce jour, j'ai fait le maximum pour occuper aux latrines la place qui se trouvait le plus près de l'entrée. Tout le monde devait passer devant moi, mais j'aimais encore mieux cela que de me trouver nez à nez avec un serpent, et de ne pas pouvoir prendre assez vite mes jambes à mon cou.

Du blanc au jaune

Il n'était tenu aucun compte de la croissance des enfants. Elle ne se trouvait pas au programme des camps japonais. Chacun recevait la même pitance, dépourvue de valeur nutritive. Tout le monde en recevait trop peu. Aucun estomac n'était rassasié.

J'étais fatiguée. Fatiguée par la faim. Fatiguée par le travail. Un travail au-dessus de mes forces. Je souffrais de terribles maux de dos. Me lever, m'asseoir, me pencher, me coucher, tout m'était une torture. Mes muscles étaient gonflés et tendus comme des cordages de navire. Je m'étais moi-même astreinte à trop de travail, et trop pénible. Mais je préférais cela au temps vide du baraquement. 'Filer' était ma devise.

Je fus admise à l'infirmierie située dans le rectangle chrétien. Le docteur espérait que le repos me ferait du bien. Des semaines durant, je suis restée couchée. À plat sur le dos. À plat sur une planche. À plat vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cet interminable traitement ne m'a pas guérie. Je n'étais même plus en état de m'asseoir, de me lever, de marcher. J'étais devenue aussi blanche que le drap qui me couvrait.

On me ramena au baraquement sur un brancard, on me hissa au premier étage. Une gentille kinésithérapeute, Madame?, promit de venir chaque jour, jusqu'à ce que je puisse de nouveau marcher. Bien que tordue par la douleur, je voyais, grâce à elle, l'avenir avec confiance. Vu les circonstances, me tenir debout sur mes deux jambes me paraissait très important.

Quelques jours après mon retour au baraquement, ma peau trop blanche devint jaune, le blanc de mes yeux devint jaune, mon blanc pipi devint jaune. Du blanc livide, j'étais passée au jaune blafard. J'avais une hépatite. Nous ne disposions d'aucun médicament. Me reposer était le seul moyen de guérir.

J'étais liquidée. J'en avais marre des maux de dos, ras-le-bol de la jaunisse. Les perspectives de l'existence, les valeurs de

l'existence, les satisfactions de l'existence, les conditions de l'existence, tout devait se vivre sur un espace de 60 cm. Avec ma peau jaune, je ne voyais vraiment plus la vie en rose.

Les rats

Je restais toute la journée étendue sur mon châlit. Je restais toute la journée à regarder les rats. Ils habitaient au-dessus de notre tête. Leur étage était fait de fil de fer tressé, fixé au toit.

Ou bien ils se tenaient tranquilles, pressés l'un contre l'autre, comme s'ils avaient froid, en une masse frémissante, une espèce de poumon géant. Ou bien ils trottaient sans but, allant et venant, se poursuivant, se rattrapant, se dépassant, se séparant, se battant, tout en n'arrêtant pas de pépier. Cet incessant pépiement résonnait comme un cri d'alarme, comme un glapissement d'angoisse.

J'étais toujours surprise de voir la promptitude, la soudaineté avec laquelle changeait leur comportement. En quelques secondes ils paraissaient devenir fous, ils basculaient dans une démence collective.

J'étais morte de peur à l'idée de les voir se précipiter du toit. Qu'un rat pût s'écraser, je ne le craignais pas. Qu'un rat, mort ou vif, tombât sur quelqu'un d'autre, cela m'était égal. Mais qu'un rat vînt atterrir sur moi, sur moi, juste au moment où je ne serais pas attentive, l'idée en était terrifiante.

Pas un seul rat ne tombait de son 'étage'. Pattes et queues agrippaient le fil de fer tressé avec une extraordinaire sûreté. Je me mis à voir dans les rats, non seulement des animaux très adroits, mais aussi des créatures inachevées. De mon châlit, je ne voyais que le bas de leur corps, leur ventre, leurs griffes, leur queue, leurs bajoues.

La nuit, les rats descendaient. Je leur livrais des combats imaginaires. Je dormais, et pourtant j'étais éveillée. Je ne voulais pas être mordue par un rat, et les rats s'en étaient déjà pris à des orteils. Je ne voulais pas être

grugée par les rats, les rats étaient des voleurs.

Ils nous dérobaient les misérables restes de nourriture épargnés avec tant de peine.

Les rats.

Combien je les craignais, ces disgracieux, ces répugnants acrobates.

La femme du rabbin

Je trouvais que nous devions agir, faire quelque chose. Dieu n'était pas satisfait de ses enfants les hommes et IL nous le faisait comprendre. Voilà la cause de la guerre. Voilà la raison pour laquelle nous nous trouvions dans un camp. Les gens n'avaient pas assez tenu compte de son existence. Et Dieu existait. LUI seul pouvait ainsi punir. LUI seul pouvait aussi nous sauver. J'essayais de me le représenter, un homme, un aimable vieillard. Mais je n'y parvins pas. À vrai dire, je trouvais sa façon de punir assez atroce, dépourvue de toute miséricorde. LUI, Dieu, avait quelque chose de pervers, de sadique. LUI qui disposait d'une infinie puissance pour répandre le bien, employait cette même puissance pour détruire d'un coup tout ce qui était bon. Il m'était difficile d'accepter une telle dualité. LUI, Dieu, était effectivement tout-puissant. Tout-Puissant dans le bien. Tout-Puissant dans le mal. D'une part, je le respectais. D'autre part, je le craignais, je le haïssais, tout en essayant de refouler ces deux sentiments.

Et si chacun se remettait à croire en Dieu, à se confier en lui? Si chacun priait? Il nous pardonnerait, à coup sûr.

Je pris le taureau par les cornes. Je commençai par moi-même. Je me mis à prier. Comme, de toute façon, il n'y avait pas grand' chose à faire pour me raisonner, ma mère ne dit rien. Je me mis à croire. J'avais la foi. Je m'y laissai aller, totalement, soutenue par la femme du rabbin qui avait eu pitié de moi.

La femme du rabbin me donna des leçons de religion. Elle m'apprenait aussi l'hébreu. Elle

m'offrit un livre de prières en format de poche. Je chérissais le petit volume. Il était relié en cuir véritable et les prières étaient imprimées sur un doux papier bible. J'étais follement heureuse de ce précieux cadeau. Maintenant, je possédais aussi un livre. Un livre. Un trésor.

J'aimais beaucoup la femme du rabbin. J'aimais sa gentillesse. J'y consens, elle avait l'air négligé, peu soigné, mais sa tête était toujours couverte, selon les prescriptions juives. Elles étaient profondément pieuses. Je l'admirais. Je la voyais dans un halo de pureté.

Grâce à elle, je fus inscrite à la cuisine kasher du camp. Fièremment, je prenais place dans les rangs des fidèles. J'avais l'impression d'apporter une pierre à l'édification du royaume d'où Dieu ferait descendre sa Grâce. Je mangeais des aliments préparés selon la loi mosaïque.

Je me sentais contente, mais je trouvais que Dieu aurait pu se montrer moins chic avec les portions.

Le berceau sans visites

ELLE, une jeune femme, blonde, grande, bien dans sa peau. Et qui attendait un bébé. Toutes les détenues adultes à Grogol parlaient d'elle. Personne ne savait rien de précis.

Je l'ai revue à Tangerang. ELLE, l'unique femme avoir un enfant japonais. Un Eurasien.

ELLE, dans sa petite chambre qu'elle quittait rarement, vivait tout à fait à l'écart. En fait, elle avait peur.

ELLE, qui n'était pas juive. Pourtant, on l'avait mise dans le rectangle juif. Peut-être n'y avait-il pas de chambres individuelles dans le rectangle chrétien, peut-être les chrétiens ne voulaient-ils pas d'elle, peut-être était-ce une punition? Ou était-ce une question d'organisation? Il était plus facile pour le docteur d'aller voir les deux nouveau-nés dans la même section.

ELLE, qui était montrée du doigt. Autour de qui l'on chuchotait. Quel scandale. Maudite la femme par qui la faute est arrivée. ELLE, qu'on évitait comme une brebis galeuse.

ELLE, qui semblait incapable de faire du mal à une mouche. Une brave fille. Naïve. Avec, au coin des lèvres, toujours un tremblement, comme si elle attendait l'occasion de pouvoir sourire.

Son rejeton était laid comme un pou, aussi laid que le nourrisson de la chambre voisine. Mais celui-là était le fruit d'un couple juif. Il était choyé par la mère, par la grand-mère, par la tante et par les autres. Devant le berceau de cette petite créature, les compagnes de camp restaient attendries. Personne ne rendait visite à l'autre berceau.

Lydia

Un nouveau convoi était arrivé au camp: des femmes et des enfants de Bandoeng et des Juifs d'un peu partout. Lydia était parmi eux.

Lydia avait mon âge. Attirées par la similitude de nos noms, nous étions devenues de grandes amies. Ensemble, nous faisons des projets pour plus tard. Plus tard, quand nous serions de retour. De retour. À présent, nous étions absentes, c'est du moins ce que nous ressentions, sans jamais en dire plus. Nous avons décidé d'aller étudier en Hollande, nous avons décidé de vivre ensemble, de toujours nous aider mutuellement, de nous soutenir l'une l'autre pour pouvoir rattraper le temps perdu. Le plus vite possible. Nous bavardions pendant des heures. Nous parlions des jours durant. Aussi pour qu'ils passent.

Que nous étions heureuses, Lydia et moi, d'être de nouveau dans le même camp. Devenues un peu étrangères l'une à l'autre, bien sûr, ayant vécu des existences séparées et différentes, marquées par de nouvelles expériences. Peu de temps après son arrivée, Lydia tomba malade. Trois jours après son entrée dans le baraquement d'infirmerie elle mourut.

Lydia fut exposée sur son lit de mort. Je

n'avais encore jamais vu cela. Des gens tués, des victimes de morts violentes, oui, je connaissais. Ceux-là avaient été surpris dans telle ou telle attitude, encore vêtus selon la tâche à laquelle ils étaient occupés, le rôle qu'ils étaient en train de jouer, quelques secondes avant. Des soldats, des paysans, des réfugiés, des enfants. Parfois couverts de sang, ou les membres arrachés. Cette réalité, avais été confrontée d'un jour à l'autre, si brusquement qu'il m'eût bien fallu l'accepter. Elle faisait partie de la guerre.

Mais Lydia, avec son petit visage de marbre gris-rose, avec ses petites boucles d'un noir de jais, dans un lit, SOUS un drap blanc, les mains jointes sur une fleur, c'était autre chose. Sans appel, vif, perfide. Non, ce n'était pas possible, c'était trop injuste. C'était à en mourir moi-même.

Lydia dormait. Lydia ne pouvait pas être morte. Les autres se trompaient. Je désirais, je voulais qu'elle dormît. Mais Lydia ne dormait pas.

Lydia était morte. On la mit sur une charrette. J'ai pu suivre le convoi jusqu'à la porte extérieure.

Le grand jardin qui se trouvait entre la porte intérieure et la porte extérieure était plein de parterres de fleurs aux couleurs très vives.

C'est dans ce jardin qu'on me faisait travailler. Tous les jours. Corvées de jardinage, à plusieurs. Travailler sans lever la tête. Ne pas perdre de temps. Pas de temps pour jouir des fleurs. Elles étaient exclusivement réservées au plaisir des yeux nippons. Mais, à présent, il n'y avait personne. Un monde vide, paisible, calme, silencieux.

La charrette franchit la porte extérieure. Aucun Japonais en vue. Aucun.

J'étais seule. Je me sentais moche, je me sentais bien. J'identifiais la mort de Lydia avec un monde de fleurs entre deux portes.

En déplacement

Printemps 1945. Tout le camp de Tangerang fut déplacé. Comme les autres fois, on nous prit une partie des maigres biens qui nous restaient encore. Ce fut le tour de mon petit livre de prières. Pleine d'amertume en donnant l'unique livre que je possédais, je livrai en même temps ma foi en Dieu.

Du déplacement lui-même, je ne sais plus rien. Seulement de l'arrivée et de l'accueil des Japonais. Les deux avaient beaucoup de points communs avec ceux de Tjideng II, sous le commandement de Sonei. C'était sinistre de nous entendre imputer le retard avec lequel nous étions arrivées. Et il nous faudrait payer le fait d'être dans ce camp, où nous leur donnerions du mal, comme s'ils n'avaient pas mieux à faire.

S'excitant l'un l'autre, hennissant de colère, les Japonais énumérèrent ce qui nous attendait. Cela ne promettait rien de bon. Nous laissons passer, amorphes. Déprimées, oppressées, abattues, nous sommes entrées dans le nouveau camp. Le camp d'Adek. Le cinquième.

#

Chapitre — VII

Notes

La salle d'attente

Le bruit même de la guerre, nous n'en savions pas grand' chose à Batavia et environs. Pas de bombardements, pas de fusillades. Et nous en ignorions tout. Nous vivions totalement à l'écart, totalement enfermées. Les détenues venant d'un autre camp ne connaissaient d'autres informations que les petits faits-divers concernant leurs compagnes de sort. Les événements du monde extérieur ne pénétraient pas dans l'enceinte des camps. On n'avait pas de nouvelles. Même pas de fausses. On se trouvait dans une salle d'attente surveillée par les Japonais.

Ils régnaient. Ils décidaient. Qu'attendions-nous vraiment? La fin de la guerre? Mais, quand votre cerveau fonctionne lentement, dans une sorte de brume, quand, épuisé, vous courez derrière votre propre corps, lequel n'est plus poussé en avant que par une force mystérieuse, la guerre ou la paix n'ont plus qu'une très vague signification. Vous vous sentez refluer. La salle d'attente devient un monde hors du monde.

Parfois, fugace, me traversait une pensée: la terre entière est-elle changée en salle d'attente? Chacun est-il banni? Chacun est-il devenu un simple numéro?

Hiérarchie

Le Japonais d'un côté. Officiers. Soldats. Tous munis d'un numéro matricule militaire. De l'autre côté, les détenus numérotés. Numéros jouant un rôle, numéros ne jouant aucun rôle. Ceux qui jouaient un rôle étaient divisés en catégories de plus ou moins d'importance. Mais, quel que fût le rang occupé, de quelque côté qu'on se trouvât - vainqueurs ou vaincus - dans le camp, nous étions inexorablement

liés les uns aux autres. Les prisonnières entre elles, les Japonais entre eux. Les détenues aux Japonais. Les Japonais aux détenues. Le cercle était fermé.

Fermé, oui.

Avec cette nuance que nous nous trouvions au centre et qu'ils se trouvaient autour.

Le passé pour l'avenir

La seule base solide était le passé. C'était aussi la seule certitude. Quelque chose dont on pouvait se nourrir. En outre, un terrain privé. Qui n'avait pas été heureux dans le passé pouvait difficilement s'abstraire du présent. Le passé était le ressort qui permettait de survivre.

Qui n'avait pas de passé, sans qu'il le sût, sans qu'il le voulût, se coupait aussi de l'avenir.

Anonymat

Deux mille femmes et enfants dans un camp, trois mille dans un autre. Ensuite dix mille, ensuite cinq mille. Tant de gens. Si longtemps rassemblés. Qui étions-nous vraiment? Vous ne connaissiez personne et personne ne vous connaissait. Vous croyiez connaître les gens de votre propre baraquement, cela se limitait à un nom, à une profession, à des traits de caractère, bons ou mauvais, et surtout, surtout, à des mesquineries. Hors de votre baraquement, tous les autres restaient anonymes. Il arrivait parfois que le maintien, le comportement d'un anonyme attirait votre attention. Dans votre mémoire, il s'inscrivait alors comme cet unique être sans nom dans cet unique événement.

28 mois

Pour nous protéger des pluies de la mousson, nous n'avions ni vêtements chauds, ni chaussettes, ni linge convenable. À notre arrivée à Grogol, en juillet 1943, nul n'avait soufflé mot concernant les vêtements ou les chaussures. Ce n'était pas prévu dans le programme des camps japonais. Jusque et y compris la libération du camp d'Adek, en octobre 1945, il n'en fut jamais question, en tout cas pas durant le séjour dans les camps où nous avons 'résidé' à trois.

Avec les hardes que nous avons en quittant Tjideng I, il nous a bien fallu nous débrouiller, pendant deux ans et quatre mois, vingt-huit mois au total.

Brossage des dents

Les rations étaient calculées au plus près, si maigrement que vous deviez finir par vous éteindre, lentement mais sûrement. Vitamines: zéro. Calories: zéro. Quantité: ... vous viviez quasiment sur votre salive. Une dentition saine était donc d'une grande utilité. Les dentistes ne faisaient pas partie de notre univers. Il fallait entretenir vos dents vous-mêmes, et cela consistait surtout en 'soins de bouche'. Mais je ne possédais ni brosse à dents, ni dentifrice. Le dentifrice était remplacé par de l'eau, la brosse à dents par mon index. Brossage des dents style concentrationnaire.

La même chose dans tous les baraquements

Dans tous les baraquements, tout était mis en œuvre pour que le partage de la nourriture soit organisé de manière rapide. Dans tous les baraquements, c'étaient presque toujours les mêmes, choisies par les habitantes du bloc, qui étaient de corvée. Dans tous les baraquements, une femme de confiance debout à côté du bidon, contrôlait les portions, tentait de prévenir ou de calmer les contestations. Et, néanmoins, dans tous les baraquements, chaque jour, éclataient des

querelles, propos d'une louche plus ou moins remplie. Dans tous les baraquements, les portions étaient trop petites. Dans tous les baraquements, la faim était trop grande. Lorsque ma mère était de corvée dans notre baraquement, j'étais aux anges.

De la crème au beurre

Je ne sais plus dans quel camp notre ingéniosité nous amena à chercher des bougies. Posséder des bougies était d'une importance vitale. Non pas pour s'éclairer. Seule nous intéressait leur matière grasse. Les bougies étaient destinées à être fondues. La graisse de bougies fondues était un festin. Quelque chose comme du caviar, pour les adultes, pour nous enfants, quelque chose comme de la crème au beurre.

Remplir son estomac

Je mangeais dans une écuelle. Celle de Blacky. Et avec une petite cuillère, une cuillère à thé, une véritable minuscule cuillère à thé hollandaise. Chaque bouchée était consciencieusement mâchée et remâchée, la moindre goutte de jus exprimée et réexprimée. Ma portion durait donc très longtemps. Je terminais toujours en léchant mon écuelle jusqu'à ce qu'elle fût complètement vide et sèche. J'avais remarqué qu'en frottant l'écuelle avec le doigt, et en léchant ensuite ce doigt, il se perdait parfois un peu de nourriture. En léchant l'écuelle avec ma langue, aucun gaspillage n'était possible. Plus tard, quand les rations se firent de plus en plus petites, j'ai encore appliqué une autre technique, afin de donner à mon estomac un semblant de satiété. Juste avant d'absorber ma portion, je buvais des gobelets et des gobelets d'eau, jusqu'à en éclater.

Rien à signaler. Tout en ordre

Seules les 'vraies' maladies étaient signalées. À cause des appels. Pour le reste, il n'y avait rien à mentionner, rien à dire, encore moins à réclamer. Les Japonais se contentaient de

donner des ordres. Des ordres qui ne souffraient aucune discussion. Négocier était exclu. Toute initiative, toute proposition était rejetée. Bien que chaque baraquement eut un porte-parole, ses interventions ne s'adressaient qu'aux habitantes du bloc. Parfois, le docteur réussit à obtenir quelque chose des détenues, et même des Japonais. Des détenues, qu'ils ne volent plus les déchets contenus dans les poubelles, des Japonais, un peu de quinine. Ce n'était pas grand' chose. Pour le reste, tout allait sur des roulettes. Il n'y avait rien à signaler. Tout était en ordre.

Variations et motifs

En fait, les appels ne servaient qu'à compter les détenues. Un contrôle absurde, superflu. Pour nous, Blancs, fuir étant impossible. Absolument exclu. Néanmoins, nous avions tous les jours appel. Et, dans certains camps, deux fois par jour. Pourquoi un appel différait-il de l'autre? Pourquoi d'un camp à l'autre? Il n'existait pas de règles. Rien n'était fixé. Tout pouvait perpétuellement changer. L'heure de l'appel. L'appel de nuit, l'appel du jour. La durée de l'appel. Nous connaissions toutes les variations sur le thème de l'appel, comme nous connaissions toutes les variations sur le thème de l'appel punitif. Pourquoi punitif? Parce que chaque raison était bonne pour punir.

Espace vital

Dans un camp de baraquements, seule la responsable européenne du camp, le médecin et l'interprète avaient droit à une 'chambre' individuelle. Mais les caprices de la construction, de l'agencement, faisaient parfois que quelqu'un pût, tout à fait par hasard, profiter de cet avantage. Toutes les autres, quelle que fût leur qualité, ou leur compétence, logeaient ensemble, disposant du même nombre de centimètres carrés, calculés au millimètre près. Seulement le volume d'air n'était pas toujours le même, puisque certains baraquements comptaient deux étages de châlits. Être au premier ou au second était d'une importance vitale.

Corvées

Dans les camps de femmes, seule la responsable du camp, le médecin, l'interprète, le personnel de l'infirmerie et de la cuisine étaient exempts de corvées. Corvées que les autres détenues ne connaissaient que trop. Un camp devait être bien entretenu! Baraques, latrines, couloirs, galeries couvertes, infirmeries étaient donc nettoyés. Par chacun à son tour. Un tour chaque jour contesté. Un tour qui amenait des disputes. Et qui voyait toujours les mêmes resquilleuses.

Dans certains camps, il existait encore d'autres corvées. Aménager, travailler et entretenir les champs de légumes. Tuer des cochons pour la cuisine des Japonais. Fabriquer des cercueils.

Les corvées terminées, pour la plupart des femmes, la vie quotidienne dans les camps se passait à ne rien faire. Un temps creux que remplissaient les appels, la queue pour le repas, l'inanition, les cancons, les récriminations, la queue pour le repas, les appels punitifs, la jalousie, la maladie, la survie, la queue pour le repas, et l'attente. L'attente. L'attente.

Mains féminines

Des milliers de colifichets furent brodés dans les camps. Et pourtant, les femmes n'étaient pas adroites. Si habiles à manier le fil et l'aiguille, si malhabiles pour le reste. La femme blanche n'avait jamais usé d'un marteau. Elle ne voyait même pas par quel bout le prendre. Et personne ne possédait d'outils. Fabriquer un matériel de fortune ne fût même pas imaginé. C'est une des causes de la profonde dégradation des camps. Les femmes ne savaient pas remédier au délabrement des baraquements, réparer les dégâts des installations d'eau, d'électricité. Et les Japonais laissaient tout aller. Cela ne les intéressait absolument pas. Ce n'était pas leur problème.

Politique

La femme aux Indes néerlandaises. L'Européenne. La femme en ce temps-là. 1942. Conscience politique? Pourquoi faire? Tout allait à merveille. Vivre sous les Tropiques dans un pays de Cocagne — pour les femmes — n'était vraiment pas une catastrophe. Un peu trop de chaleur, bien-sûr, un peu trop d'humidité. Mais avec l'air conditionné... Et du personnel en suffisance — 'ba-boes, djongos' - un personnel aussi fidèle que diligent. Pour trois fois rien.

En 1942, les femmes blanches hypergâtées foisonnaient, aux Colonies. Les femmes instruites aussi. Plus qu'il n'en fallait. Mais les femmes conscientes? Politiquement conscientes? Bien trop peu.

Prestige féminin

Les enfants étaient appelés par leur prénom. Aux adultes, ils disaient Madame, Mademoiselle. Les adultes entre eux, même s'ils s'envoyaient à tous les diables, se vouvoyaient toujours, en se donnant le titre imposé par leur virginité ou leur non-virginité. Et, sans exception, ce titre était suivi du nom de celui qui les avait engendrées ou de celui qui les avait épousées.

Les femmes ont du caractère. Elles peuvent être courageuses, décidées, constantes, inébranlables. Tenir bon. Même contre toute logique.

Pendant trois ans, elles se sont mutuellement maudites.

Pendant trois ans, elles se sont témoigné un respect superficiel.

Pendant trois ans, elles se sont dites: Vous. Prestige féminin.

Solidarité

Dans les camps de femmes, il n'était guère question de solidarité. Les mères se sentaient uniquement responsables de leurs enfants et se battaient comme des poules pour leur couvée. Elles se défendaient, se comportaient

comme des mégères au nom des 'enfants', de leurs enfants.

Elles s'enfermaient très consciemment dans ce microcosme. Seule la très proche famille était vitale, concentrant sur elle seule les raisons d'exister. Tout le reste, tous les autres, pouvaient crever. Et surtout les femmes seules. Celles-là avaient juste le droit de se taire.

Le but unique des mères semblait être de survivre, avec leur nichée au complet, pour réapparaître ensuite triomphalement devant leur mari, l'heureux père de cette progéniture.

C'était cela, leur solidarité. Numéro un: Enfermée avec mille autres, avec dix mille autres, chacun se considérait soi-même comme le centre.

Un centre physique, désireux de se maintenir la tête hors de l'eau. Un centre qui ne tenait compte que de soi, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Des centres numérotés.

Et chaque numéro se prenait pour le numéro un.

Pères

Quand nous, les enfants, parlions de nos pères, c'était le plus souvent pour poser des questions 'Qu'est-ce qu'il fait, ton papa?', et ce qu'il faisait était alors exposé dans les moindres détails. La profession de notre père nous paraissait revêtir beaucoup d'importance. À quoi ressemblait ce papa, personne n'en soufflait mot. Nous avions chacun devant les yeux notre propre père, et c'était suffisant. Cela ne regardait en rien les autres. D'ailleurs, comment le décrire, à qui le comparer, dans ce monde concentrationnaire où chaque homme représentait l'ennemi? Je pensais beaucoup à mon père. Je vivais en fonction du jour où je le reverrais. Mon seul vœu: retourner à Bruxelles, retourner à la maison, retourner à jadis. Mon rêve était un monde exclusivement pour nous quatre: nous

trois, et l'homme qui était mon père. Dans ce monde de rêve, il n'y avait pas de Japonais. Ni de femmes, surtout pas de femmes. Elles me donnaient la nausée.

Larmes

C'est dans le premier camp que j'ai pleuré pour la dernière fois. Chagrin d'enfant. Ensuite, dans les autres camps, je n'ai plus jamais pleurniché. Pourtant, parfois, mes joues étaient couvertes de larmes. Parce que j'étais en train de crever.

Injure

J'ai appris des vilains mots, mais je les employais rarement. À une exception près. Ce mot-là était presque devenu une rengaine. Il rendait parfaitement mon ras-le-bol. Ras-le-bol de tout, des détenus, des Japonais, de moi-même. Celui-là je le criais de toutes les forces qui me restaient. Cracher ce mot me soulageait. C'était une façon de me défendre. Une manière d'exprimer mon horreur et mon mépris. Sans aucune gêne, je le jetais à la figure des autres. Même à ma mère. Ma haine, mon impuissance, ma lâcheté se ramassaient en lui: SALOPE!

Salope: un cri de détresse.

Amitié

J'avais quelques amies. Pas beaucoup, mais avec qui l'amitié comptait.

Lydia, celle qui avait mon âge, avec qui je voulais faire des études aux Pays-Bas. Morte au camp.

Riekie van Breugel, de trois ans plus âgée que moi. Elle était l'aînée d'une ribambelle de petits frères et de petites sœurs à qui elle témoignait un amour et une patience maternels. Riekie n'avait encore jamais vu de neige et ne savait pas ce qu'était le patinage. Sans cesse, elle me faisait décrire les plaisirs de l'hiver. En récompense, elle me donna, à Grogol, pour mon anniversaire, un dessin fait pour la circonstance. Une petite fille qui

patinait. J'ai encore ce dessin.

Dorethy, une Irakienne pourvue d'un passeport britannique, avait deux ans de plus que moi. Elle était la plus jeune d'une famille de huit filles. J'échangeais mon papier, mon crayon, et ma gomme contre son ardoise et sa craie. Ensemble, nous avons essayé de conjuguer le verbe français: arriver.

Thea Frankel, dix-huit ans, une Viennoise, avait vécu quelques années en Palestine. Elle m'aimait beaucoup, et je le lui rendais bien. Elle jouait merveilleusement du violon. Sa connaissance de la musique, son intelligence m'impressionnaient. Elle m'apprenait l'Iwrit (hébreu moderne). Elle m'apprenait à penser. J'aurais voulu être aussi capable qu'elle, plus tard, et parler autant de langues.

Et il y avait encore les amies de mes amies.

Kitty S. Le hasard avait fait qu'elle se trouvait seule aux Indes néerlandaises, au moment où éclata la guerre. En voyage chez des parents? Je ne sais plus au juste. Son père et sa mère étaient restés au Japon. Kitty devint interprète à Tangerang. Tout le monde l'aimait, au camp. Compétente et calme, toujours aimable, toujours paisible, elle traduisait. Jamais les Japonais n'en vinrent à bout. J'avais la plus grande admiration pour Kitty. A dix-sept ans, toute seule, et encore devoir servir d'interprète ...

Quand elle en avait le temps, Éva C. m'aidait à revoir mes leçons. Kitty lui apprenait le japonais. Tout d'abord, j'en fus choquée. Déçue.

Pourquoi diable faisait-elle cela? Éva m'expliqua patiemment qu'il est plus facile d'opposer la résistance à un ennemi dont on connaît la langue. Elle me montra un livre avec des idéogrammes. Je ne pouvais dire à personne qu'elle apprenait le japonais ni qu'elle possédait ce livre. Autant ses explications que l'estime dans lesquelles je la tenais parce qu'elle voulait apprendre des choses aussi difficiles, mais surtout la confiance qu'elle me témoignait en me faisant partager son secret, me firent regarder Éva avec le plus grand respect.

La guerre terminée, il m'est arrivé plusieurs fois de revoir Riekie et Thea à Amsterdam, et ce fut bien agréable. Je pense que, si nous devions nous revoir aujourd'hui, seules les premières minutes nous verraient un peu déconcertées.

Relativité

Camps nazis, camps japonais. Il y avait une différence. Une grande différence, en ce qui concernait les femmes et les enfants, du moins aux Indes néerlandaises.

Nous n'étions pas tatouées comme du bétail. Nous ne servions pas de cobayes lors d'expériences médicales. Nous n'étions pas conduites à la chambre à gaz. Mais si quelques mois de plus avaient encore dû s'écouler, nous nous serions sans doute éteintes dans l'ignorance générale. Parce que les femmes et les enfants des Indes néerlandaises avaient cessé d'exister. Pour le monde extérieur comme pour les Japonais.

#

Chapitre — VIII

Adek. Le cinquième camp

Diaspora

Une partie de la diaspora juive était réunie dans notre baraquement à Adek. Une petite Palestine sans hommes. Neuf pays étaient représentés: Pays-Bas, Belgique, Autriche, Allemagne, France, Grande-Bretagne, Roumanie, Irak, Chine et, naturellement les Indes néerlandaises. En tout une cinquantaine de femmes avec ou sans enfants. Mères de famille, avocats, infirmières, esthéticiennes, prostituées, employées de bureau, vendeuses, couturières, femmes d'affaires. Nous partageons le même, le seul et unique châlit. Chacune avait droit à cinquante centimètres. C'était un petit baraquement, neuf mètres sur cinq. Le groupe s'entendait bien. Je ne me souviens d'aucune dispute, seulement de quelques heurts. De commun accord, nous essayions de tirer le meilleur parti des choses, en nous mêlant le moins possible de ce qui ne nous concernait pas.

Affaire d'honneur

Quand on en venait aux mots, dans notre baraquement, c'était toujours à cause des occupantes d'un baraquement voisin. Mais la chose était évitée autant que possible. Trop fatigante. Seules les mères de petits enfants trouvaient encore parfois l'énergie de rompre une lance pour leur progéniture. Cela donnait alors des séances d'injures, ou des crêpages de chignons. Intervenir ne passait plus par l'esprit de personne.

D'une anodine querelle d'enfants — leurs chers petits étant en froid — deux 'intellectuelles' en vinrent à organiser un véritable procès. Si absurde que ce fût, on joua à rendre la justice. En plusieurs audiences, avec des plaidoiries particulièrement verbeu-

ses. Le jugement fut rendu. Les deux parties acceptèrent les décisions du jury. Ni les mères ni les enfants ne 'récidivèrent'. Leur honneur était sauf, c'était le principal.

Possessions

Nous ne portions pas de tenue particulière, pas d'uniforme de détenu. Nous allions et venions, vêtues de nos propres hardes. Il me restait un short, deux maillots de corps, une culotte et une paire de semelles en bois, usées, retenues par une lanière de cuir. Mes planchettes, je les chaussais le moins possible. Elles servaient surtout à me rendre aux commodités. Je n'aimais guère marcher pieds nus dans la merde et l'urine. J'étais aussi l'heureuse propriétaire d'un essuie-mains. Qualité d'avant-guerre. Et le camp m'offrait un matelas. Un grabat, plutôt, 180 cm de longueur, 50 cm de largeur, 3cm d'épaisseur. Pendant la journée, je le roulais derrière moi, cela me faisait un dossier quand je m'asseyais sur le châlit. J'avais aussi un 'goeleng' (traversin) que j'enlaçais des bras et des jambes la nuit pour ne pas me retrouver les membres collés au corps par la sueur. Et j'avais une mince couverture, toute pimpante, faite de chiffons cousus ensemble. Dès le premier camp, nous avons dû faire une croix sur le 'klamboe' (moustiquaire). Les insectes vivaient en toute liberté. Mon couvert se composait d'une écuelle en émail, d'une cuillère à thé et d'un gobelet en aluminium qui ne coulait pas. Mes biens les plus précieux étaient mon matériel à écrire et quelques papiers, 'reliques' d'autrefois.

L'eau

Comme le savon, l'eau était un luxe. Dans le baraquement des douches — censé être celui

des douches — il n'y avait pas de toit, et l'eau n'arrivait normalement que la nuit tout à fait tombée, ou le matin, très tôt. Pour prendre une douche, il fallait faire preuve de vitalité. Celle-ci était loin. Heureusement, près des commodités, quelques robinets offraient un filet avare. Les commodités au camp d'Adek! Des w.c. 'français', fangeux, puants, dégueulasses. Derrière de petits portillons. Outre la dysenterie, tout le monde souffrait de diarrhée. Pour se soulager, il fallait donc toujours faire la queue. De longues files s'étiraient devant chaque portillon. De longues files de corps suants, mal à l'aise. L'Hygiène était forcément réduite au strict minimum. En fait, tous ceux qui furent internés au camp d'Adek mériteraient une médaille pour l'héroïsme dont ils ont fait preuve, afin de garder un aspect humain quand tout les incitait à vivre comme des porcs.

Partager

Au 'Château', le centre d'accueil pour réfugiés situé près de Toulouse, ma mère avait commencé, chaque soir à me démêler les cheveux avec un peigne à poux. J'étais morte de honte, je la suppliais de fermer notre porte à clef pendant l'opération.

Personne ne pouvait voir que des petites bêtes avaient élu domicile sur ma tête.

Dans les camps des Indes néerlandais, des femmes et des enfants s'épouillaient, ainsi que font les singes, avec une effarante adresse, comme si c'était la chose la plus normale au monde. Avec leurs doigts! Je n'aurais pu faire cela ni le subir. Je ne voulais pas être un singe, je tenais à rester un être humain. À l'aide de ciseaux empruntés, je me suis coupé les cheveux le plus court possible, quasiment un duvet. Chaque jour, je les inspectais, passant sur mon dégoût, j'écrasais tout ce qui devait être écrasé.

Jusques et y compris le quatrième camp, je suis assez bien parvenue, compte tenu des circonstances, à écarter de moi toute bestiole indésirable. Mais, dans Adek, c'était exclu. Dans Adek, impossible d'échapper à la vermine. Pas question de désinfecter, pas question

de lutter avec les parasites. Ils proliféraient, immortels, et toujours plus nombreux. Après les puces, après les poux, ce fut le tour des punaises.

Au camp d'Adek, elles nous ont impitoyablement pris au dépourvu, envahis sans retenue, vaincus sans gêne et sans frein.

Les châlits, les parois, le moindre trou, la plus étroite fente, tout grouillait de punaises. Des légions de punaises. Dès la nuit tombée, elles quittaient leurs refuges, leurs nids. Elles venaient de partout, toutes en même temps. En troupes serrées.

Les punaises nous grimpaient dessus, dessous, elles se glissaient entre nous.

Il y avait deux solutions: ou bien ne pas se coucher, ou bien partager ses cinquante centimètres de largeur avec ces bestioles d'un brun rougeâtre, et poilues, qui atteignaient bien un demi-centimètre.

Lorsque vous vous couchiez, elles craquaient sous votre corps. Un bruit horrible.

Taper sur le clou

Dans Adek, mes corvées se limitaient au baraquement. Cela ne me suffisait pas. Je voulais sortir du baraquement. Je voulais m'occuper toute la sainte journée. Je voulais me tuer à la tâche pour ne pas voir passer le jour. Je voulais surtout avoir un peu plus à manger. Je voulais entrer dans la cuisine. Travailler à la cuisine. Un travail de forçat. De cinq heures du matin à huit heures du soir, avec deux ou trois heures de repos à midi. L'équipe de la cuisine avait droit à de plus grandes portions, à consommer sur place. Sur place aussi, les nettoyeuses des marmites avaient droit de lécher les marmites. L'équipe de la cuisine avait enfin droit à des douches, et à du savon! En fait, le travail y était bien trop épuisant pour les forces d'une détenue. Il fallait trimer, piocher, charger et décharger. Toute la journée à cirer, récurer, torcher, brosser, laver, couper, éplucher, trier, piler, tamiser, tourner, puiser. Les marmites étaient lourdes comme du plomb. En outre, dans cette cuisine — un

grand pen-dopo protégé seulement de deux côtés par une haie de bambous — il faisait toujours une chaleur infernale, il y avait toujours une humidité dégoulinante et c'était plein de courants d'air.

Le matériel vétuste, usagé, réduit au minimum était pleinement adapté à la nourriture: aussi misérable qu'elle. Néanmoins, le personnel devait veiller à ce que chaque baraquement reçut 'quelque chose' trois fois par jour, à l'heure prévue, ni plus tôt ni plus tard.

L'équipe de la cuisine, très restreinte, se composait exclusivement d'heureuses élues. Je souhaitais me joindre à elles. J'ai postulé un emploi. Des semaines durant, chaque matin, chaque soir, j'attendais la chef et je lui répétais la même prière: je voudrais travailler à la cuisine. La chef refusait. J'étais désespérée, mais je puisais ma force dans ce désespoir. Je voulais quitter le baraquement. Je voulais entrer dans la cuisine. C'était mon leitmotiv.

La chef refusait et refusait. Au bout d'une semaine, elle fit la sourde, au bout de deux, elle alla son chemin, en fin de compte elle essaya de m'éviter.

J'étais aussi tourmentée par ma persévérance que par ses refus. Je me jouais la comédie, je me persuadais que je m'en fichais. Ma tactique était: taper sur le clou jusqu'à ce que ... cela me réussit. La chef me prit dans son équipe. Elle me chargeait des pires corvées. Mais moi qui n'avais pas encore quatorze ans, je faisais partie du personnel de la cuisine!

Ce fut ma dernière initiative, ma dernière manifestation de volonté.

Je me suis tuée à la tâche pour avoir l'occasion de gratter les marmites. Hélas, ma faim ne pouvait plus être rassasiée.

Voleuse

Pour préparer l'"Atjar Tjampoer concentrationnaire" (déchets de légumes et/ou herbe en saumure) il fallait du poivre. Nous n'en avions plus. Une de mes corvées consistait à concasser des grains de poivre. Ma mère

m'intima donc de lui procurer de ces grains.

Tous les jours, elle me demandait où ils restaient. Après maintes échappatoires, elle comprit que je ne voulais pas voler, que je ne pouvais pas. Mais je devais tout de même admettre qu'il nous fallait du poivre, non? En demander à la chef? Je n'osais pas, crainte de perdre ma situation.

Je ne m'expliquais pas très bien mon attitude. Manger de la nourriture volée par quelqu'un d'autre ne me dérangeait pas, et je n'osais pas voler moi-même. Où était la différence? Étais-je trop lâche? Souhaitais-je réellement ne rien chaparder? Avais-je peur d'être traitée de voleuse? Étais-je un peu hypocrite?

Ma mère dut me venir en aide. Elle vint avec moi jusqu'à la cuisine, elle ne me perdit pas de vue. Un appui moral. En désespoir de cause, j'ai laissé tomber les grains de poivre que je devais concasser, et les grains, trop sales pour être encore employés, je les ai ramassés subrepticement, cachés dans les poches de mon short. Mon cœur cognait, je tremblais de tous mes membres. J'étais une voleuse.

Une papaye au sel, avec l'écorce

Le raffinement des Japonais les poussait souvent à mettre les voleuses au pilori, butin en mains, comme s'il s'agissait d'un rare trésor, ce qui était effectivement le cas lorsque l'on ne vous attrapait pas. Parfois même, il fallait tenir le fruit du larcin, bras à la verticale.

Sans doute est-ce la raison pour laquelle ce geste m'est devenu odieux: je ne supporte plus les sculptures du guerrier au sabre levé, de la mère tendant triomphalement son enfant.

Au camp d'Adek, l'exposition des voleuses avec leur prise était encore agrémentée d'une autre pénitence. On menait les choses crescendo. Un sommet de l'imagination nipponne.

Dans notre baraquement, il y avait une Irakienne. Une mère à qui le ciel avait donné huit

filles. L'aînée dut rester seule, debout, pendant des heures, tenant la grande papaye qu'elle avait dérobée. Avant de pouvoir nous rejoindre, nous, sa mère et ses sept sœurs, elle fut obligée de manger le fruit dans son écorce, mais, ô finesse, saupoudrée de sel. L'écorce d'une papaye n'est heureusement pas trop épaisse.

La même méthode était appliquée lors des vols de bananes.

La peau d'une banane est plutôt épaisse. Assaisonnée de sel, c'est un vomitif très efficace.

L'accouchement

Il est absolument stupéfiant de voir quelles douleurs physiques les détenues pouvaient supporter. Jamais elles ne se plaignaient de maux de ventre, de diarrhées. Nous ne disposions d'aucun médicament pour adoucir les uns, pour arrêter les autres. De plus, on vous aurait traitée de folle si vous étiez allée trouver le docteur pour des futilités pareilles. Vous vous traîniez comme vous pouviez, avec plus ou moins de peine. Sauf pour la dysenterie bacillaire, où le danger de contagion vous conduisait pour quelques jours à l'infirmerie. Ce fut le cas pour moi, à deux reprises, durant mon internement dans Adek. Habitée à la diarrhée chronique, je trouvais dans la dysenterie une planche de salut. À l'infirmerie, il ne fallait pas faire la queue devant les commodités. Vous alliez sur le pot, comme dans un véritable hôpital. De plus on vous fichait la paix. Les malades étaient dispensés d'appel, les Japonais craignaient les dysentériques.

Comment la chose se fit, je n'en sais rien, mais, un jour, le flux de mes intestins s'arrêta. Un jour, deux jours, trois jours, quatre jours, le cinquième jour je n'avais toujours pas été à la selle. Mon ventre était gonflé. Je devais, mais je ne pouvais pas. Je me tordais dans toutes les positions imaginables. Mon anus empoisonnait ma vie. On fit venir l'infirmière. Puis le docteur. Le sixième jour passa. Les lavements n'eurent aucun effet, les aiguilles à tricoter ne m'aidèrent en rien, non plus que les doigts. Je gémissais, je hurlais. Je m'étais martyrisée l'anus en vain. Mes compagnes de baraque-

ment prenaient part à mon épreuve, mais elles ne pouvaient rien faire. Le septième jour passa. Le huitième. Je suais, je sacrais, je m'arrachais les cheveux. Le neuvième jour, l'infirmière, arriva, un pot de chambre à la main. Elle le glissa sous mes fesses, puis me maintint fermement aidée par quelques autres. Alors elle cria: pousse! Il y eut, dans la salle, un silence de mort. Je n'entendais que ma respiration. Mon rôle. Madame F. se tenait devant moi, m'encourageant du regard. Comme une barre de fer nouée, la merde accumulée pendant neuf jours jaillit. Pressée, expulsée, extirpée. Liquidée par cette tension démente, je tombai du pot.

J'entendis madame F. déclarer: c'est pire qu'un accouchement.

Boulevard Lambermont

Il arrivait parfois que nous évoquions des souvenirs, ma mère, ma sœur et moi. Des souvenirs du 'boulevard Lambermont'. C'est là que nous vivions quand la guerre éclata. Le boulevard Lambermont était notre point d'appui commun. Nous en parlions à tour de rôle. Mais pas avec les autres détenues: cela restait entre nous. De longs, d'interminables récits.

Le boulevard Lambermont. Un concept. Le concept d'une vie normale. De la vraie vie. Boulevard Lambermont. Cela comprenait tout. Papa, le patinage, les petits jeux de société, l'école, les fêtes de famille, les promenades du dimanche, les repas du vendredi soir, nos petites amies, les amies de maman, les amis de papa — écrivains, journalistes.

Boulevard Lambermont. Sécurité. Sérénité. Intimité. Boulevard Lambermont. Le foyer. Boulevard Lambermont, le bonheur.

Boulevard Lambermont. Nos yeux brillaient un court instant. Notre voix reprenait un ton normal, perdait cette note d'agressivité acquise au camp. Nous étions parties. Très loin. Nous étions de retour à Bruxelles, boulevard Lambermont.

Appel punitif

Lekas-lekas. Appel pour tout le camp d'Adek. Quelque chose comme trois mille femmes et enfants. Appel punitif. On nous fit sortir de l'enceinte, il y avait là plus de place. Une fois dehors, nous fûmes comptés, recomptés. Passé dix, les Japonais s'embrouillaient tous les jours.

L'opération durait, interminable.

Le visage tourné vers la porte, nous fûmes 'harangüés' par les Japonais. Debout sur un podium, ils débitaient leur discours tout à trac, l'interprète n'avait pas le temps de traduire.

La matinée passa. Nous étions coincées. L'après-midi commença.

Nous devons rester debout, immobiles. Interdit de s'asseoir. Interdit de se protéger la tête des rayons du soleil tropical. Interdit d'aller faire ses besoins.

Nous attendions.
Nous ne bougions pas.
Nous avons un appel punitif.
À cause des vols. Il fallait y mettre fin.
Ceci n'était qu'un avertissement.

Les voleuses furent appelées sur le podium. Une par une. L'objet du larcin, après avoir été levé très haut, comme pièce à conviction, fut mis sous le nez de la coupable. Poussé dessous pour être précis. Elle eut droit, en outre, à quelques gifles bien placées. Après quoi, elle put filer en titubant. La suivante devait se présenter sur scène.

On était au milieu de l'après-midi. Nous étions toujours là. Nous y resterions. Pénitence collective.

Notre dernier repas remontait au soir précédent, il avait consisté en une bouillie gluante, transparente et puante, en réalité de l'eau épaisse avec une sorte de farine, sans sel ni sucre. Le dîner quotidien. Quand tout allait bien!

À la tombée du jour, on nous permit de rega-

gner le camp.

Le lendemain matin, nous reçûmes tout de même un peu de thé tiède, avec quelque nourriture.

Trent-huit heures sans manger. Pour les Japonais, une simple mesure d'économie.

Sueur d'angoisse

Chaque fois que je voyais un Japonais, j'étais prise d'angoisse, couverte de sueur, et mon cœur battait la chamade. Était-ce à cause de leur peau jaune et de leurs yeux bridés, si différents de notre peau et de nos yeux? Mais, aux Indes néerlandaises, il y avait des millions de Chinois, avec la peau jaune et les yeux bridés. Était-ce à cause de leur uniforme? Était-ce parce qu'ils étaient nos ennemis que nous étions à leur merci? Qu'ils s'arrogeaient le droit de disposer de nous comme si nous étions des objets, non des êtres humains? Ce que j'aurais aimé leur taper sur la gueule, mais je ne bronchais pas. Peut-être était-ce cela qui faisait battre si terriblement mon cœur? Que cette sueur d'angoisse venait du fait de ne pas pouvoir me défendre? Mais sueur et battements de cœur étaient aussi dus à la crainte d'être frappée par ces damnés Japs.

À la fin, je ne sentais plus cette sueur d'angoisse. À la fin, je n'avais plus peur.

Pourquoi? Parce que tout m'était devenu indifférent.

Doute

J'avais les plus grandes difficultés à retenir mon numéro de détenue. L'apprendre par cœur n'avait jamais été possible. Mon subconscient s'y refusait, ce numéro étant devenu le synonyme de 'présent'. Or, 'présent' signifiait toujours une confrontation forcée, à éviter comme la peste. L'explication valait aussi pour 'demain'. Un mot auquel je redoutais de m'attarder. J'en étais arrivée à le mettre en question.

Humiliation

Bouffer.

Lentement, mais sûrement, mon unique raison d'exister. Vouloir bouffer, seulement bouffer. N'être plus rien qu'un estomac.

Prise au piège du 'moi-esto-mac'. Et, donc, finir par n'avoir plus qu'une existence végétative.

Avoir faim est humiliant.

Parfois me prend l'envie d'écrire cette phrase cent fois.

Ralenti

Le camp était dans un état de délabrement. Gens délabrés dans des bâtiments délabrés. Le tout bon pour les immondices.

Je m'enlisais dans un épuisement moral et physique.

Ne réagissais plus. Accomplissant seulement l'indispensable. Et tout ce que je faisais, je le faisais lentement, parce que je n'avais plus la force de faire vite. Je vivais comme dans un film au ralenti.

Un jour dans Adek

Un jour dans Adek, je suis allée me coucher. Me coucher pour de bon. J'avais d'abord vécu toute une période d'insomnie. Je ne pouvais plus supporter mes voisines de châlit, une fille de dix-sept ans et ma sœur. Chacun de leurs mouvements me rendait folle. Et je ne pouvais plus endurer les punaises. J'en avais ras le bol. Mes voisines de châlit, les punaises et les bruits nocturnes du baraquement avaient pris des dimensions inacceptables. Je préférais passer la nuit dehors. Quand les Japonais faisaient leur ronde, je réintérais mon grabat. Je retournais dehors dès qu'ils s'étaient éloignés.

J'avais connu la douleur. Celle de l'épuisement. Elle avait disparu. Et je ne sentais plus la faim. Je ne voulais plus rien manger. Je ne

pouvais plus rien manger. J'étais fatiguée. Tout me fatiguait. Je voulais qu'on me fiche la paix. Je voulais me coucher. J'avais renoncé. Plus rien ne m'intéressait. Cela durait depuis trop longtemps. Je ne voyais plus d'issue. Je ne le regrettais que pour mon père. Au début, je me persuadais qu'il comprendrait, ensuite même lui ne fit plus partie de mes tracas. Je n'étais plus capable de penser, je n'avais plus de pensées. La vie me quittait. Je coulais, et cela m'arrangeait tout aussi bien.

On me transporta dans une petite chambre individuelle à l'infirmerie. Il n'en existait que deux ou trois de cette sorte. Ma sœur et ma mère ne pouvaient plus venir me voir. Cela m'était égal. Je trouvais une solution dans le fait de rester seule. Rester seule, me laisser aller.

Tout devint limpide autour de moi et en moi. J'attendais sans crainte.

J'attendais de disparaître.

#

Chapitre — IX

La Libération

La guerre était finie

La guerre était finie. Je demeurais sans vie. T.Fr., la plus âgée de mes amies, une aide-infirmière, essayait de me ranimer. Je voyais qu'elle me parlait, mais je n'entendais pas ce qu'elle disait. Cela n'arrivait pas jusqu'à moi, non parce que j'étais sourde mais parce que le sens des mots m'avait échappé. J'étais en train de pénétrer dans un autre monde. La seule chose dont je me rendais compte c'est que, tous les jours, très ostensiblement, pour que je puisse bien l'observer elle écrasait sous mes yeux une pisang soesoe (petite banane sucrée de ± 5 cm) qu'elle me fourrait ensuite à petites cuillerées dans la bouche.

Après une dizaine de jours (?), T.Fr. m'a résolument sortie de mon lit et allongée dehors, dans le jardinet de l'infirmierie. Je n'y étais pas seule. D'autres malades s'y trouvaient aussi. Un avion passa, très bas, au-dessus de nous. Un homme debout à la portière ouverte nous faisait signe. Des parachutes descendaient, chargés de paquets. Je somnolais. Des cris me réveillèrent. En un éclair, à quelques mètres de moi, je vis atterrir une grande caisse. Le parachute ne s'était pas ouvert. Comme des poupées de son, des malades furent projetés en l'air. Tout culbuta, roula, s'écroula.

Je rouvris les yeux dans une autre section. Combien de temps plus tard, je n'en sais rien. Une femme avait la jambe cassée. D'autres étaient couvertes de bandages blancs. Ce sont ces bandages et cette blancheur qui m'ont fait prendre conscience d'une chose incongrue, qui ne cadrait pas avec la vie du camp. Il régnait une certaine excitation, on parlait d'un ton animé. Je fus reconduite dans ma chambrette. À partir de ce jour, chaque matin, on me fit une piqûre après laquelle tout

mon corps s'engourdissait en une lourde masse de plomb. Au bout de vingt-quatre heures, à peine me sentais-je un peu plus légère, que l'on me remettait knock-out avec le même traitement de choc.

La guerre était finie. La guerre était-elle finie?

On me déménagea dans une autre chambrette, que je devais partager avec une petite fille de trois ou quatre ans. Une hydrocéphale. Je contemplais sa tête et ne comprenais plus rien à notre libération. Mon esprit flottait toujours au loin. Et alors, j'attrapai une dysenterie amibienne. Moi et mon corps fûmes replongés en enfer.

T.Fr. décida de me tirer d'affaire. Elle m'a tirée d'affaire. Je guéris. La guerre était finie.

La guerre était-elle finie? Je me retrouvai dans mon baraquement. Les Japonais restaient nos gardiens, ordre des Alliés.

Des hommes avec un béret, des hommes avec un turban

La guerre était finie. Les rations devinrent plus abondantes. Il n'y avait plus d'appels. Le docteur eut droit à un cabinet convenable. Il disposa de médicaments. Les Japonais nous surveillaient toujours, mais nous ne devions plus les saluer. La garde à la porte était maintenant assumée par des soldats indiens de l'armée britannique, des Gurkhas portant un béret et des Sikhs, portant un turban.

Des Japonais. Des Gurkhas. Des Sikhs. Où restait mon père? La guerre était-elle finie?

L'oiseau de malheur

Des nouvelles nous arrivaient au compte-gouttes. Des nouvelles de survivants: pères, maris, frères. Tout le monde était bien persuadé de revoir ses absents.

L'attente d'un signe se fit plus nerveuse à partir du moment où l'on annonça des décès.

Les avis mortuaires n'étaient pas affichés, à Adek. On les communiquait directement à la personne concernée. Toujours par l'intermédiaire de la même femme.

L'oiseau de malheur. Quand je la voyais approcher, je me recroquevillais toute sur moi-même. L'oiseau de malheur faisait s'arrêter votre cœur au moment où, sur le seuil du baraquement, elle regardait, indécise, autour d'elle en demandant: 'qui est ...?'

Le Jardin zoologique

Les Japonais ne déambulaient plus dans le camp. Les Gurkhas et les Sikhs n'en passaient jamais la porte. Mais nous eûmes d'autres visiteurs. Des hommes blancs en uniforme, qui parlaient anglais. Ils nous regardaient comme on regarde des singes dans un jardin zoologique.

Des singes qui recevaient des cigarettes au lieu de cacahuètes.

Sonja

Pendant le jour, beaucoup de femmes quittaient le camp. De leur propre initiative, sans demander aucune permission. On fermait les yeux. Ma mère et ma sœur le firent deux fois. J'étais encore trop malade pour les accompagner. Elles revinrent avec un peu de nourriture et, la deuxième fois, avec les cheveux coiffés. Ensuite, plus de sorties! C'était trop dangereux. La population indigène était en révolte. Contre la colonisation. Des torches allumées furent jetées dans le camp, par-dessus le toit des baraquements. A l'extérieur, on tuait des Européens.

Quitter l'enceinte fut désormais interdit.

Sonja, ma voisine d'en face, ne pouvait retenir sa joie d'être enfin libérée. Ses yeux verts brillaient de bonheur. Sonja était jolie, Sonja était gentille. Sonja avait vingt-deux ans. Elle parvenait quand même à sortir du camp et, le soir, elle nous racontait, avec force détails, les plus belles histoires. Elle nous décrivait l'avenir qui l'attendait, avec un enthousiasme communicatif.

Un soir, Sonja n'est pas revenue. Elle n'avait pas disparu sans laisser de traces. On l'a retrouvée. Massacrée.

Sonja était morte.

La guerre était-elle finie?

La fête de la Libération

Les Japonais capitulèrent le 15 août 1945. En octobre 1945, nous fûmes enfin vraiment délivrées.

L'armée néerlandaise s'empara du camp. Il y eut un discours. On chanta le Wilhelmus.

Je râlais ferme, de sentir mes yeux pleins de larmes. Mais L'hymne national confirmait notre libération. La guerre était donc vraiment finie. Après la cérémonie, je traînai çà et là dans le camp. Tout près de la cuisine, j'entendis crier, hurler, gémir, pleurer. Le bruit venait de derrière une clôture que mes regards n'avaient jamais franchie, car c'était le quartier des Japonais. Les Japonais étaient partis. À présent, j'osai regarder. Les mains liées à un poteau, un indigène était odieusement rossé.

Une fête de libération?

La feuille Orange

Fin octobre 1945. Il y avait du courrier pour nous. Un journal composé d'une seule feuille, recto-verso. Titre 'La feuille Orange'. Elle était adressée à notre nom.

Nous avons lu et relu ce journal. Mais pourquoi nous l'avait-on envoyé? De tout le camp, nous étions les seules à l'avoir reçu.

Nous l'étudiâmes de plus près encore. Tous les articles en furent épluchés. Phrase par phrase. Nous essayions de lire entre les lignes. Nous n'y comprenions rien. Le reste du baraquement, encore moins. Nous étalâmes le journal sur le châlit, comme un puzzle. Et alors, brusquement, tout devint clair. En tout petits caractères nous vîmes écrit:
Imprimerie **Straight Times-Singapore**.
Éditeur responsable... le nom de mon père.

Mon père vivait!

#

Chapitre — X

Le Retour

Singapour

Novembre 1945. Nous quittons le camp d'Adek. Nous quittons Batavia. Nous quittons les Indes néerlandaises. Dans un coucou vrombissant, un bombardier converti en avion de transport: deux banquettes de chaque côté. C'est mon premier voyage en avion, mais je n'ai pas peur. Nous survolons Sumatra, nous survolons la mer, nous volons vers mon père.

A Singapour, un camion militaire nous a conduites à l'hôtel Sea-view. Un mot de mon père nous y attendait: il pourrait nous rejoindre dans l'après-midi. On nous donna une chambre à quatre lits. Nous n'avions pas de bagages. Nous sommes retournées en bas, nous sommes allées nous asseoir dans la véranda. Nous ne possédions pas de montre. Le temps se traînait. Je ne quittais pas des yeux la rampe d'accès, comme si c'était une question de vie ou de mort. Je ne voulais rien manger. Je ne voulais rien boire. Je voulais uniquement rester aux aguets. Après des heures d'observation, après la xème voiture, le xème bedja, un de ces vélos-taxis, apparut au loin et je sus, je sentis que l'homme qui l'occupait était mon père. Je criai: 'Maman, Papa est Là!' Et je pris mes jambes à mon cou. Le plus vite possible. Non pas vers lui, mais dans la direction opposée. Aussi loin que je pus. Tout à fait sens dessus dessous.

Après quelques temps, je suis revenue. C'était mon père. Mon père. C'était lui. Exactement pareil à l'image que j'en avais conservée pendant quatre ans d'absence. Tout comme autrefois, seulement plus maigre. Très maigre. C'était mon père. Mais je n'étais plus l'enfant de jadis.

J'avais changé.

Liberté: dormir-manger-nager

Pendant les premières semaines passées à Singapour, je n'ai fait que dormir. Dormir était ma principale occupation. Je n'admettais d'être réveillée, au cours de la journée, que pour manger. A dix heures du soir, j'allais d'ailleurs manger une dernière fois, toujours dans le même restaurant chinois. A mon premier repas chez lui, le patron avait été très surpris. Mes parents avaient décidé que je devrais, chaque soir, manger un beau morceau de viande rouge, et ils avaient élu cet établissement pour le festin. En fait, je préférais la cuisine chinoise. Mais, chinoise ou non, toute la nourriture qui arrivait sur mon assiette était aussitôt dévorée. Quand cette assiette était vidée, et léchée, je retournais dormir.

Nous avons dû quitter l'hôtel Sea-View. On nous attribua une chambre dans une maison sans meubles. Quatre matelas sur le sol et... nous étions heureux. La plus grande partie de ceux qui avaient été évacués des Indes néerlandaises vers Singapour étaient amenés au camp Wilhelmina. Bien entendu, ils y étaient libres de leur faits et gestes mais, même appelé Wilhelmina, c'était toujours un camp.

Nous avons encore déménagé une autre fois, dans une chambre identique, avec de nouveau quatre matelas sur le sol. Seules différaient la rue et la maison: beaucoup plus cossues.

Je me tranquillissais. En plus de manger et de dormir, je pratiquais une autre activité: nager. Deux soldats anglais m'avaient prise en pitié et se relayaient auprès de moi. Bill Meredith,

de Sheffield, 19 ans, était sergent dans l'infanterie. Avec lui, j'allais nager dans un gigantesque bassin à ciel ouvert, en ville, et ensuite manger béatement dans un mess. Bob Broom, de Londres, 21 ans, lieutenant dans la marine, m'emmenait dans un club d'officiers où se trouvait un bassin privé. Il m'y offrait des piles de délicieux sandwiches britanniques. Bill et Bob ne cherchaient qu'une chose: me voir heureuse. Ils y réussirent. Grâce à ces garçons généreux, j'ai connu, à Singapour, une merveilleuse période. Et chaque soldat anglais, dans cette ville, ou dans ses environs, semblait avoir à cœur de prendre sous sa protection un ex-enfant de camp, ou un ex-détenu adulte, pour le gâter, pour l'aider à oublier. Annie avait ses amis. Mon père et ma mère avaient les leurs. J'avais peu de contacts avec mon père. Il travaillait, il disposait de peu de temps, et il n'avait pas l'air bien gai. Je l'entendais souvent parler tout bas avec ma mère et leurs amis. La conversation s'interrompait dès que j'arrivais.

Hourra, nous sommes de retour

Ma sœur et moi fûmes rapatriées aux Pays-Bas en avril 1946. Le voyage de retour à bord du 'Nieuw-Amsterdam' (Nouvelle Amsterdam) avait quelque chose de vraiment impressionnant. C'était le premier rapatriement massif de soldats hollandais blessés appartenant aux troupes de libération, et de femmes et d'enfants hollandais sortis des camps japonais. L'arrivée à Rotterdam se fit dans une atmosphère de fête. Dans le port, tous les bateaux étaient pavoisés. Toutes les sirènes mugissaient. Des milliers de personnes attendaient sur le quai. Une mer de gens enthousiastes. Tout le monde appelait, s'agitait, chantait. Une grande famille, folle de joie.

Je ne sais plus comment nous sommes arrivées de Rotterdam à Amsterdam, chez mon oncle, ma tante et mon cousin. Mais cette première 'koffietafel' (repas typique hollandais, avec toutes sortes de pain diversement garnis et du café) je ne l'oublierai

jamais. Quel festin. Quel régal.

En attendant le rapatriement de nos parents, ma sœur et moi allions vivre chez cette tante d'Amsterdam. Nous nous réjouissions déjà de revoir toute la famille. On nous sortit de l'ivresse où nous nous trouvions depuis Singapour. Il le fallait bien. On nous ouvrit les yeux. On nous apprit ce qu'il était advenu, aux Pays-Bas, des Juifs, et d'autres. A Singapour, personne ne nous en avait parlé.

Ma tante ayant fait un mariage 'mixte', son mari, un chrétien a dû subir une stérilisation. Mon cousin, issu d'un premier mariage a dû se cacher. Ils étaient saufs. Et les autres? Toute notre famille de Hollande?

Avant la guerre, quand ma sœur et moi nous nous y rendions, à Pâques, ou à Noël, nous n'avions pas assez de temps pour voir tout le monde. Chacun avait à cœur de nous loger. Et tous, sans exception, nous gâtaient à qui mieux mieux. La fête n'avait pas de fin.

La guerre était finie. La fête était finie. Annie et moi avions maintenant trop de temps, en Hollande. Les autres parents ... Sobibor et Auschwitz ... nous ont séparés, sans adieu.

Se réadapter

Une fois rapatrié, il fallait se réadapter à la vie quotidienne d'une société normale. Ce n'était pas si simple. Pour personne. Et certainement pas pour ceux qui revenaient des Indes néerlandaises.

La guerre était déjà terminée depuis près d'un an en Europe, donc aux Pays-Bas, lorsque les rapatriés revinrent de l'Archipel, en 1946. Après les misères de l'occupation et le retour de survivants des camps nazis, cette nouvelle confrontation fut difficile à assumer. 'Ce ne sera donc jamais fini?'

Outre leur réadaptation aux habitudes néerlandaises rendus encore plus difficiles par la pénurie de logements, ceux qui revenaient des Tropiques devaient aussi se réadapter au climat, à la nourriture, aux vêtements, et aux mœurs des Pays-Bas.

Pour les enfants des camps, le retour à une vie normale exigeait un effort tout à fait particulier. Ils étaient priés de changer au plus tôt leur comportement concentrationnaire. D'un jour à l'autre, user d'un langage convenable, se laver les mains, manger proprement, obéir, être sages, aller au lit à l'heure, être polis —saluer ceux-ci, ne pas saluer ceux-là— et surtout, jouer. Il ne venait pas à l'esprit des adultes que, pour les enfants des camps d'un certain âge, le temps des jeux était bien révolu. Je trouvais les gosses de ma génération arriérés. Je ne les comprenais pas. Ils ne me comprenaient pas.

Maison hollandaise

Je devais aider au ménage. Laver la vaisselle, épouseter, faire les lits, et ainsi de suite. Cela me semblait parfaitement superflu. Une dépense d'énergie tout à fait inutile. Et d'ailleurs, je laissais tout tomber. J'étais désespérément maladroite, me cognant à chaque meuble, trouvant les habitations hollandaises des maisons de poupées. Petites à faire peur. J'avais toujours l'impression que leurs murs allaient me tomber sur la tête.

Même à l'intérieur, je ne pouvais pas marcher sur mes kakkies (pieds nus). On me faisait porter des pantoufles. Et, pour sortir, je devais enfiler de longs bas, et mettre des chaussures fermées. Les bas me grattaient. Les souliers me faisaient mal. A peine sortie de la maison, j'enlevais tout cela et trottai pieds nus à travers Amsterdam. Sitôt revenue, devant la porte, je remettais les chaussures, celui qui rentrait devant rituellement s'essuyer les pieds. J'avais vite compris que s'essuyer les pieds signifiait: essuyer les semelles des chaussures que l'on portait aux pieds.

Une porte me semblait un objet privé de sens. Ces choses ridicules devaient toujours être fermées. Et chaque armoire avait une serrure. Pourquoi les armoires étaient-elles pourvues d'une serrure? Nous étions seuls à habiter cette maison! Je cassais les clefs en voulant les tourner.

Je ne pouvais pas manger debout, ni

couchée, ni assise par terre. Manger ne se faisait qu'à table. Et l'on ne se jetait pas sur la nourriture. On attendait que tout le monde fût servi. Défense de lécher son assiette! Obligation de prendre les pommes de terre avec sa fourchette, interdiction de pêcher les légumes de la soupe avec ses doigts! A table les doigts ne devaient être utilisés qu'à manier les couverts. Enfin, il fallait demander pour être resservie. D'abord demander poliment, ensuite recevoir.

Toutes ces coutumes hollandaises me rendaient dingue. J'en avais plein le dos!

Pauvre, pauvre tante, chargée de me réapprendre les bonnes manières.

Le chat sauvage

Je devais aller promener, c'était bon pour la santé. Jouer dehors. Les enfants jouent dehors. Je ne voulais ni me promener, ni jouer. Je voulais apprendre.

Sans rien y connaître, sans aucune méthode, j'avais établi un programme. Pour chaque branche, je tenais à rattraper la matière perdue. Autant de semaines pour le néerlandais, autant pour l'algèbre, autant pour le français, etc. ...

Mon oncle était professeur. J'estimais qu'il n'avait qu'à m'enseigner tout cela. Lui trouvait que j'embrassais trop à la fois. Chaque jour se terminait en crises de larmes. On voulait que je me repose. Moi, je voulais me remettre à jour. Maîtriser tout le programme des années sans école. Résultat: des migraines, des maux de dos, et beaucoup de taches d'encre. Pas seulement à cause des larmes: écrire avec une plume et de l'encre est aussi un art. Je tombais endormie sur mon travail scolaire.

Chacun s'occupait de mon éducation. Les uns voulaient ceci, les autres voulaient cela.

Je n'avais pas envie d'obéir.

Je n'étais pas un chien.

Je me révoltai.

Je devins un chat. Un chat sauvage, dont on ne savait par quel bout le prendre.

Je fus menacée d'une visite médicale.
Je dus en subir une. Physique, psychique.
On me conduisit dans une petite maison de repos, à Hilversum.
Si je n'avais pas été si fatiguée, je crois que j'aurais commis des meurtres.

Hilversum

J'étais là, couchée, et ne voulant pas le rester. Et certainement pas dans une maison de repos. Je partageais ma chambre avec une femme de plus de quarante ans et une jeune fille de dix-huit ans. Le bras de cette jeune fille était taouée. C'est la première fois que je voyais quelqu'un dont le bras portait un numéro tatoué. Ce numéro, je ne voulais pas le voir — et je ne voyais que lui. Les parents de cette jeune fille étaient morts dans une chambre à gaz. Tantôt elle pleurait, beaucoup, tantôt, brusquement, elle affichait une gaieté artificielle. Cette alternance de crises de larmes et de rires créait un véritable malaise. Leur déchaînement soudain, excessif, était intolérable. Rien ne les freinait, la jeune fille semblait toujours vivre dans une extrême tension. C'était à la fois atroce et pitoyable. Effrayée, je me cachais la tête sous l'oreiller. Je ne pouvais rien pour elle. On la soulageait avec des piqûres. Je détestais l'infirmière pour la manière triomphale qu'elle avait de pénétrer dans la chambre en brandissant la seringue comme un drapeau.

La dame de plus de quarante ans ne sortait pas d'un camp mais d'un hôpital. On l'avait opérée au sein. Une ablation. Toute la journée, elle regardait la place vide, et nous devions la regarder avec elle. Son sein ôté était son unique sujet de conversation.

Dans la salle à manger, on m'avait désigné une place en face d'un jeune homme spasmophilique, que j'avais connu au camp de Tjideng. Je trouvais l'avoir déjà assez vu. Il me choquait. Quand il occupait la toilette au moment où je devais m'y rendre, je le prenais à partie, je me querellais avec lui. J'estimais qu'étant dans une maison de repos, j'avais le droit de pouvoir disposer du w.c. sans devoir attendre. Bonté divine, ce que je pouvais être difficile, et comme j'étais malheureuse.

Une gentille vieille dame, qui occupait un studio, en bas, m'invitait parfois à prendre une tasse de thé chez elle dans l'après-midi. Dans toute la maison de repos elle était bien la seule, médecins compris, auprès de qui je me trouvais bien, chez qui je me sentais tranquille, chez qui je pouvais croire que le monde n'était pas tout à fait pourri.

Après la libération, au camp, j'avais tenu un journal. Un mince cahier, avec, au crayon, quelques dates et quelques événements. Tandis que je le recopiais, tout en le complétant, dans le jardin de la maison de repos, un médecin vint vers moi. Non, je ne pouvais pas m'occuper de cela! Il n'en était pas question! Cela devait cesser. Adieu, journal!

Régulièrement, je chipais le vélo de 'l'infirmière à la piqûre' et je roulais d'Hilversum à Amsterdam, quelque chose comme vingt-huit kilomètres. Ma tante nous remettait aussitôt dans un train, le vélo et moi, direction Hilversum, retour à la maison de repos.

Début août, mes parents revinrent de Singapour. Ils s'installèrent chez ma tante. Mon père venait me voir, une fois par semaine. Avec la vieille dame, ce fut un autre rayon de clarté dans la maison de repos. Il m'emmenait promener, ensuite nous prenions un café au 'Hof van Holland'. Nous avions de bonnes conversations. Mais elles ne menaient à rien. Mon père partait et je me retrouvais seule. J'aurais tellement aimé aller à l'école. Une vraie, avec des pupitres, avec des élèves et des professeurs.

Bruxelles

Mon père était allé aux renseignements, à Bruxelles. Pendant la guerre, notre maison avait été louée, mobilier compris. Elle serait de nouveau libre en novembre 1946! Après 'six ans et six mois' d'absence, nous pourrions enfin y rentrer, tous les quatre. Rien que nous quatre. Une vie normale. A Bruxelles. Et au 'Boulevard Lambertmont'! Le rêve du camp finissait par se réaliser.

Afin de pouvoir suivre les leçons de l'école 'Princesse Juliana' dès la nouvelle rentrée scolaire, je tus envoyée en avant. Septembre me vit débarquer chez une amie de ma mère, madame M. Un amour de femme, qui me choyait. J'eus une petite chambre pour moi toute seule, je trouvais que c'était un palais.

Le jour suivant, j'allai à l'école. Enfin! Madame M. me mit dans le tram. Ligne 20. La même qu'avant la guerre. Je reconnaissais tout. Savais exactement où je devais descendre et me dirigeai droit sur l'école, sans me tromper d'une seule rue. Mon école. Celle d'autrefois.

Mon premier jour de classe

La sonnette retentit. Très fort. Perçante. Une sonnette?

Le directeur vint à moi et me montra où je devais attendre. Debout, immobile.

Attendre? Je voulais entrer.

J'attendais. Parmi les mouflets. Ceux de la plus petite classe du secondaire. J'avais espéré me trouver dans une classe plus avancée.

Nous devions rester en rang.

En rang?

Oui, en rang. Deux par deux. Et en silence.

Sans bouger. Attendre qu'on appelle ma classe.

Nom de dieu.

On ne jure pas ici.

Mon premier jour de classe. Une grande désillusion. Une grande humiliation.

La révolte

Je trouvais cela épouvantable de devoir fréquenter une classe d'enfants aussi jeunes. Mais je voulais apprendre. Je décidai de m'asseoir sur les règlements, scolaires, d'établir mes propres lois. A partir du jour suivant, j'attendis à la porte de fer. Dès que la dernière classe fut appelée, je traversai seule la cour de récréation et me rendis directement en classe, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Au bout d'une semaine, je fus convoquée chez le directeur. Et la

discipline scolaire, je ne connaissais pas? Il me parla alors de coopération, et d'autres balivernes. Je comprenais tout fort bien, je répondais oui, et je pensais 'Va au diable'. Je ne me mettrai plus jamais en rang. Je ne participerai plus jamais à un appel. Pendant un an, j'ai tenu bon. A la fin, on ne me disait plus rien. L'année suivante, j'ai renoncé de moi-même. J'étais dans la classe supérieure. Nous étions à part, contre le mur. Nous avions droit à un règlement scolaire beaucoup plus souple. J'étais aussi plus heureuse. Je n'avais pas seulement rattrapé quatre années d'école primaire, j'avais encore sauté une année de secondaire. Je me trouvais parmi des élèves plus âgés. Un qui s'était caché pendant la guerre, une fille qui venait du Congo, un réfugié, et une doubleuse. Ils avaient pu retourner à l'école deux ans avant moi.

Chat et souris

'Lever le doigt' n'était pas mon fait. Si les professeurs voulaient se rendre compte de mon savoir, ils n'avaient qu'à me le demander 'personnellement'. De la même façon, je refusais d'agiter le doigt en l'air pour obtenir ou non la permission d'ouvrir la bouche ou de satisfaire un petit besoin. Plutôt me taire. Plutôt me retenir.

L'école ne trouvait pas en moi une élève facile. Peu avant l'examen final, j'ai quitté la classe —et l'école— dans un grand fracas de portes. Le professeur avait, selon moi, tenu des propos antisémites. Je ne pouvais l'admettre. Le directeur fit savoir à mon père qu'il me faudrait faire des excuses publiques. Si je refusais, tant pis, il aurait le regret de devoir me renvoyer: la faute était trop grande. J'ai dit à mon père que je ne voulais pas demander pardon, et que ce n'était pas par obstination. Je trouvais que c'était au professeur de me faire des excuses. En présenter, moi, ce serait vraiment injuste. Au bout d'une quinzaine de jours, je pus retourner à l'école. Je n'ai pas présenté d'excuses, le professeur non plus. Les apparences étaient sauvées.

Le silence n'est pas d'or

Mon père cherchait du travail. Ma mère restait à la maison. J'allais à l'école. Ma sœur ne voulait plus s'y rendre. En fait, ce fut une planche de salut. Elle devint vendeuse et son salaire nous venait bien à point.

Nous vivions petitement, nous vivions sobrement. Il n'y avait pas toujours de la viande. Rien que le strict nécessaire en nourriture ou en vêtements. Pas question d'un quelconque superflu.

Très déçu de n'avoir pu rééditer son journal d'avant la guerre, fin 1948 mon père trouva enfin du travail dans une branche qu'il avait étudiée jeune homme. Lentement, tout redevint normal, les finances, la vie matérielle. Mais la reprise de la vie familiale, telle qu'elle existait autrefois, avant la guerre, s'avéra impossible. Mes parents avaient du chagrin. Ma sœur et moi devions nous réadapter. Seulement, nous ne le savions pas. Nous avions cru reprendre l'ouvrage où il en était, et le fil était cassé. Nous pensions pouvoir recoller les morceaux. Nous voulions l'impossible. Il manquait des morceaux pour pouvoir recoller. Le fil n'était pas seulement cassé, il était arraché. Il y avait trop de choses entre nous. Nous étions devenus étrangers l'un à l'autre. Plus rien n'était comme avant. Tout était de travers. Tout avait un arrière-goût d'amertume. 'Avant' appartenait au passé. Bouleversés, déphasés, nous ne parvenions pas à parler ensemble, et encore moins de nos problèmes. Nous ne connaissions d'autre solution que le silence. Nous avions trop mal.

Et j'étais la plus difficile. Je n'acceptais plus rien de mes parents. En moi-même, je leur en voulais de m'avoir fait perdre six ans et six mois, de m'avoir amenée au cœur de cette guerre, moi qui leur tendais la main avec tant de confiance. Je me haïssais de leur reprocher cela. Bien sûr que ce n'était en rien leur faute. Mais faire comme si de rien n'était et jouer papa-maman avec moi, non, je ne pouvais pas l'avalier.

Pourquoi ne nous sommes-nous rien dit?

Pourquoi, de mon côté, n'ai-je pas accordé plus d'importance au fait que mes parents avaient aussi perdu six ans et six mois de leur vie?

Pourquoi n'ai-je pas compris alors que mes grands-parents étaient leurs parents, que mes oncles et tantes étaient leurs frères et sœurs — tous disparus en cendres.

Le silence n'est pas d'or.

#

Chapitre — XI

Réflexions

Notion de temps

Matins, après-midis, soirs, nuits. Jours, semaines. Mois. Années. Indissolublement liés l'un à l'autre. Une chaîne hors du temps.

À présent la durée du temps est sans visage. L'ordre du temps est en déroute. Le cours du temps n'est plus défini.

Les moments s'estompent. La mémoire temporelle est remplacée par un climat temporel.

Climat temporel, ma notion d'un temps passé.

Entretemps

Il est difficile pour un enfant d'admettre que les adultes ne prennent pas soin de lui, surtout s'il vient d'un milieu protégé. Il lui est tout aussi difficile d'imaginer que, l'enfer existant sur terre, une vie 'normale' puisse se poursuivre paisiblement ailleurs. Cette absurdité est trop abstraite.

La vie 'normale' se poursuivait — des gens vivaient dans des maisons, des enfants allaient à l'école ...

Et pourtant ... La vie normale entre 1940 et 1946, avec ou sans occupation, avec ou sans violence guerrière, possède encore toujours le pouvoir de me stupéfier. C'est quelque chose comme la vie sur la lune. La distance est trop grande.

Hiroshima

J'avais tourné le dos aux Indes néerlandaises. Mes problèmes étaient ici, en Europe. Les

nazis me restaient sur le cœur. Que m'importaient les Japonais? Les Japonais avaient capitulé parce qu'ils avaient perdu la guerre. Basta.

Dans mon entourage, aussi bien à Singapour qu'en Belgique ou aux Pays-Bas, personne n'avait jamais parlé de la bombe atomique. C'est seulement en 1949 que je fus confrontée avec la réalité de ses effets. La terrible réalité de ses effets. 'Je pouvais m'estimer heureuse. Grâce à tous ces morts, tant d'autres vies humaines ont pu être épargnées. J'étais sauvée!' Je n'ai pas été heureuse ...

Je n'ai jamais pu l'être.

La Deuxième Guerre mondiale

L'étude des comportements pendant la Deuxième Guerre mondiale m'apparaissait des plus nécessaires. Plus nécessaire que la connaissance des dates des batailles. Mieux comprendre ce qui conduit un être humain à en prendre un autre pour un sous-homme. Au nom d'une idéologie. Le mécanisme. Au nom d'une idéologie. La machination. Au nom d'une idéologie.

Que m'ont rapporté la vision des documentaires-reportages-films, la lecture des rapports-statistiques-livres, l'assimilation de la culture et des traditions, par toutes les grandes machines en 'isme'? Une bonne vue d'ensemble du système et de ses rouages, mais surtout, en dépit de tous et de tout, un infini sentiment de malaise.

Guerre.
Meurtres et morts pour le 'Lebensraum', pour

le pétrole, pour le caoutchouc.

Guerre.

Meurtres et morts pour la puissance.

Guerre.

À l'Orient, à l'Occident, quelle différence?

Il y a en une, pourtant.

Une différence entre le Reich millénaire et l'Empire du Soleil Levant. Entre la civilisation de l'est et celle de l'ouest. Les barbares venaient de l'ouest.

Vie et mort

Aux Pays-Bas, on n'a pas pensé à prendre en charge les rapatriés des Indes néerlandaises. La plupart d'entre eux durent se débrouiller — seuls. Par leurs propres moyens. Comme ils le pouvaient. À cette époque, lorsque vous reveniez d'Auschwitz ou de Tjideng, il n'était tenu compte que des morts. 'Haut les cœurs, oubliez, vivez!', c'est tout ce qu'on disait aux survivants. Le camp était tabou. Personne n'en soufflait mot. On n'avait pas envie d'en entendre parler, à plus forte raison chuchoter. Il était déjà si difficile d'exprimer ce qu'on ressentait, cela le devint plus encore de raconter de sa propre initiative, qu'il s'agît d'une pensée fugitive, d'une longue histoire, d'une simple association. Vous ne trouviez pas d'oreille disposée à écouter. Plus tard, lorsque vint le besoin de dire, plus personne n'était prêt à entendre, l'éventuelle communication était rompue, le dépaysement total. Et vous rentriez dans votre coquille. La conduite à tenir envers les morts fut, dès la fin de la guerre, nettement déterminée. Les honorer. Une minute de silence par an, et la vie continue. Les morts ne prennent pas de temps. Les morts ne causent pas d'ennuis. La fidélité à leur souvenir est une chose simple. Dans beaucoup de pays, elle est d'ailleurs assortie d'un jour de congé. Les morts se taisent. Tandis que les vivants... En fait, ils sont encombrants. Un reproche pour la conscience?

Catégories

Les ex-détenus semblent appartenir à plusieurs catégories:

Prisonniers des nazis
Prisonniers des Japonais
Prisonniers de guerre
Prisonniers civils
Prisonniers politiques
Prisonniers pour cause raciale
Prisonniers des prisons
Prisonniers des camps
Prisonniers des camps d'extermination
... et il existe encore beaucoup d'autres catégories ...

J'ai parfois l'impression - horrible - que la catégorie la mieux cotée est celle de ceux qui ne sont jamais revenus.

Les chambres à gaz

Je ne peux ordonner le silence à mes pensées.
Je ne peux me débarrasser de l'horreur des chambres à gaz.
Je ne les ai pas connues et pourtant ...

Je vois, j'entends mourir des gens tout nus.
Je suis proche du désespoir de chacun de ces enfants qui durent entrer dans la mort sans avoir rien d'autre quoi se raccrocher qu'une peau nue.

Pourquoi?

Oublier, je ne le veux pas.
Je souhaite vivre éveillée. Les yeux ouverts.

Chaque jour me traverse l'horreur du crime, de l'homicide. Crimes et homicides d'aujourd'hui. Un souvenir constant de l'extermination d'hier.

Pourquoi hier?
Pourquoi aujourd'hui?
A-t-on aussi tué l'imagination?

La deuxième peau

J'ai une deuxième peau. Gratter, racler, récurer n'y change rien. Cette deuxième peau est irrémédiablement fixée. Une couche d'angoisse refoulée, rentrée. L'angoisse qui m'a pénétrée jusqu'au plus profond de mon être. L'angoisse qui s'est accumulée. L'angoisse qui n'a jamais pu se libérer. Ni autrefois ni plus tard. L'angoisse inexprimable.

Angoisse

Angoisse de secondes qui furent des minutes.

Angoisse d'heures qui furent des jours.

Angoisse de semaines qui furent des mois.

Angoisse.

Angoisse qui dura des années.

Angoisse devant le fait dément.

Angoisse devant le fait dément inattendu.

Angoisse devant le fait dément, inattendu inconnu.

Tout était absurde.

Tout était incertain.

La vie était une négation de la vie.

Cette angoisse s'est manifestée plus tard, longtemps après la libération. La nuit. Surtout la nuit. Lorsque vous vous trouvez toute seule en face de votre moi, celui du subconscient qui éclate en cris et en larmes.

La deuxième peau a suscité son propre moi.

Enfants

Je pense souvent aux enfants dont les yeux et l'esprit se sont ouverts dans un camp, et qui pensaient que c'était ça la vie. Pauvres petits.

Et je pense souvent aux enfants qui sont morts. Morts sans droit à la mort. Assassinés. Morts de cette façon. Des millions d'enfants. En Chine. À l'est de l'Europe. Dans les camps nazis. Morts avant d'avoir vécu. Morts pour rien. Morts qui n'ont même pas servi à faire prendre conscience à ceux qui vivent encore. Absurde. Démentiellement absurde.

Et je pense aux enfants d'aujourd'hui et je

pense aux enfants de demain ...

Révolte-chagrin-pitié-**REVOLTE**.

Pourquoi ma vie?

Je ne veux pas me laisser aller à une vie de plaisir égoïste, sous prétexte que j'ai droit au bonheur, après avoir souffert. Mais suis-je arrivée plus loin que la simple compréhension de la douleur d'autrui? Moi qui sais ce que c'est d'avoir faim, d'avoir mal, d'avoir peur, d'être pourchassée, d'être privée de liberté, de se sentir oubliée par Dieu et les hommes, et ce que cela signifie d'être prise pour un objet au lieu d'un être humain.

De quelle façon suis-je en train de vivre?

J'apporte ma pierre à l'édifice. Un peu d'argent, mon travail: tenter de sensibiliser le public sur le sort des enfants, ici et là. N'est-ce pas trop peu? Mes amis m'encouragent. Trouvent que c'est important. Par souci de facilité, je pense: sans doute. En réalité, ce que je voudrais être, c'est un clown qui jouerait pour les enfants. Mais les enfants auxquels je pense ne sont pas encore capables de rire. Ils ont surtout besoin de nourriture, de soins, de tendresse.

Et je regarde avec admiration des femmes comme Mère Teresa.

Mais je reste vivre dans mon pays d'abondance.

Et j'éprouve le regret de faire partie de ce monde d'adultes trop impuissants, trop lents. Mais je reste tranquillement dans mon pays d'abondance.

Pourquoi ma vie?

Curriculum vitae

Sur mon passeport, il est écrit que je suis belge.

Pour les Belges, je suis flamande.

Pour les Flamands, je suis hollandaise.

Pour les hommes, je suis une femme.

Pour chacun, je suis et reste une juive.

Pour les Juifs, je suis une sefardi.

Pour la gauche et la droite, je suis une crypto-anarchiste.

Et moi, qui suis-je?
Un mélange de Don Quichotte (et de Tijl Uilenspiegel?)
Qui suis-je?
Un être humain.

Constat

Je suis à la recherche de six ans et six mois.
Le temps pendant lequel j'ai été coupée d'une vie normale.
Jamais je ne retrouverai ce temps.
Jamais il ne sera rattrapé.

Six ans et six mois.
Ils me manqueront toujours.

Juillet 1974 - Janvier 1980

#

Chapitre — XII

Dates historiques

Abrégé des faits historiques depuis ma naissance
(1931)

Allemagne

1931

Pendant l'été, Adolf Hitler, chef de la N.S.D.A.P., rend visite aux responsables de l'économie allemande. Il discute avec 30 personnalités de la métallurgie.

1932

Hitler acquiert la nationalité allemande (25-II)
La N.S.D.A.P., qui compte plus d'un million de membres et une armée privée de 400.000 hommes — la SA, la SS — devient le plus grand parti d'Allemagne, avec 13.750.000 voix (31-VII).

1933

Hitler est nommé Chancelier (30-I).
Le Parlement accorde les pleins pouvoirs à Hitler (23-III).
Boycottage national des magasins appartenant des Juifs (1-IV)
Dissolution des syndicats (2-V).
Autodafé de livres (10/11-V).

Le N.S.D.A.P. est le seul parti autorisé (14-VIII). 1934 Hitler devient président, chef de l'État et des forces armées (2-VIII).

95% de voix lors de la consultation populaire l'issue de laquelle l'Allemagne décide de quitter la Société des nations (12-XI).

1935

Service militaire obligatoire (16-III).
Lois de Nuremberg pour la préservation du sang Allemand et de l'honneur allemand (15-IX).

1936

Occupation de la zone démilitarisée du Rhin (7-III).
Jeux olympiques de Berlin (1-VIII).
Début de la guerre civile en Espagne (18-VII).
Assistance à Franco (27-VII).
Axe Rome-Berlin (25-X).

1937

Bombardement de Guernica par la Luftwaffe (26-IV).

1938

Annexion de l'Autriche (12-III).
Accords des Munich (30-IX)
Annexion des Sudètes (1-X).
La 'Nuit de Cristal' (10/11-XI)
Écoles allemandes interdites aux enfants juifs (15-XI)

1939

Occupation de la Tchécoslovaquie (15-III)
Pacte de non-agression germano-soviétique (23-VIII)
Invasion de la Pologne (1-IX).
La Grande Bretagne et la France déclarent la guerre à l'Allemagne (3-IX).
Euthanasie en Allemagne pour les handicapés mentaux et physiques (1-X)

1940

Invasion de la Norvège et du Danemark (9-IV).
Invasion des Pays-Bas, de la Belgique et du Grand-duché de Luxembourg (10-V) - et début de la campagne contre la France.
Capitulation des Pays-Bas (15-V) de la Belgique (28-V) et de la France (22-VI).

Japon

1931

L'extrême-droite au pouvoir.
Occupation de la Mandchourie (18-IX)

1932

Attaque du port de Shanghai
Le Premier Ministre japonais Inukai est assassiné à la suite d'une conjuration d'officiers (15-V)

1933

Le Japon se retire de la Société des Nations (mars).
Des Japonais s'établissent en Mandchourie pour y installer une industrie lourde.

1936

L'armée se révolte.
Des hommes politiques assassinés à Tokyo (26-II).
Pacte Anti-Komintern Allemagne-Japon (25-XI).

1937

Invasion de la Chine (7-VII)
Occupation de Pékin (8-VII)
Shanghai est attaquée, 200.000 Japonais doivent lutter pendant 3 mois avant de s'emparer de la ville (13-VIII).
Nankin occupée, la population y est anéantie de façon bestiale (13-XII).

1938

Occupation de Canton (21-X).
Les Japonais sont maîtres de toute la côte chinoise.

1939

L'île chinoise de Hainan est occupée (15-XI).

1940

Accord Japon-Vichy-France pour permettre aux Japonais de pénétrer en Indochine (27-IX).
Pacte de la Triple Alliance Allemagne-Italie-Japon (27-XI).
Les États-Unis cessent leurs livraisons de pétrole et de métaux au Japon (16-X).

1941

Pacte de non-agression russo-japonais (13-IV).
Occupation de l'Indochine (28-VII)
Les Indes néerlandaises cessent leurs livraisons de pétrole au Japon (26-VII).
Pearl Harbor, les Philippines, Malacca, la Thaïlande, Hongkong, Guam et Wake sont attaqués (7-XII).
Déclarations de guerre des États-Unis, de la Grande-Bretagne et de la Chine (7-XII).
Les Indes néerlandaises déclarent la guerre
La Thaïlande est occupée (8-XII).
Occupation de Hongkong (15-XII).

1942

Débarquement à Java (22-II).
Occupation des Indes néerlandaises (8-III).
Occupations de Malacca (15-II).
Occupations de la Birmanie et des Philippines (9/30-V)
L'Extrême-Orient appartient aux Japonais sous le gouvernement éclairé du Daï-Nippon (Le Grand-Japon) et de son ordre nouveau: 'La Sphère de Prospérité commune dans le Grand-Est de l'Asie'.

Tous les Asiatiques doivent respect et obéissance à l'empereur Hirohito.

Refus des Occidentaux et de l'influence occidentale.

Dans presque tous les territoires occupés, dès l'arrivée des Japonais, les Européens sont internés.

Pas à Java, où les Blancs étaient plus nombreux. Seulement à partir du mois de mai, on commence à interner les civils européens; les femmes et les enfants subissent le même sort dès octobre 1942.

#